

PIERRE SAUREL

Un cadavre dans la piscine



BeQ

Pierre Saurel

Un cadavre dans la piscine

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 608 : version 1.0

Un cadavre dans la piscine

Édition de référence :
Loze-Dion éditeur Inc., 1996.

I

(Mardi 14 mai 1987)

Huit heures du matin. La jeune fille traversa la rue en courant. Le trafic était intense. En se risquant entre les intersections, le piéton devenait un candidat au suicide.

La fille se dirigea vers l'édifice de quinze étages qui abritait les immenses bureaux de *Brisebois et fils, construction*, l'une des compagnies les plus actives du Québec.

Elle appuya sur une sonnette, à droite des immenses portes qui ne s'ouvraient qu'à neuf heures.

Trente secondes d'attente. Personne ne venait ouvrir. La jeune fille jeta un coup d'œil sur sa montre bracelet.

– Huit heures cinq. Monsieur Edmond termine à huit heures. Il doit être parti.

Elle fouilla dans son sac, sortit un trousseau de clefs et se dirigea vers la porte de côté. Un instant plus tard, elle entra dans l'édifice. Elle descendit immédiatement au sous-sol.

Huguette Séguin, une fort jolie brune, était la secrétaire du gérant général de la compagnie. Elle avait demandé et obtenu une clef de l'édifice.

Depuis que ses patrons avaient installé, au sous-sol de l'édifice, un gymnase et une piscine, Huguette arrivait au bureau à huit heures, tous les matins. Elle se rendait immédiatement au sous-sol, se changeait, faisait quelques exercices d'assouplissement, puis de la culture physique. Enfin, elle se rendait à sa case, enfilaient son costume de bain et nageait jusqu'à neuf heures moins quart. Elle se rhabillait et arrivait toujours la première à son bureau.

Ce matin-là, Huguette ne changea rien à ses habitudes. Sans même allumer les lumières, elle traversa la salle où se trouvait la piscine et arriva à la pièce du centre, celle des casiers, des douches et du sauna.

Huguette se dévêtit, enfila son costume de

gymnastique et se rendit au gymnase. Elle alluma les lumières et commença ses exercices. Vingt minutes plus tard, elle se glissait sous la douche puis, après avoir endossé son costume de bain, elle se dirigea vers la piscine.

La jolie fille alluma les lumières et voulut se glisser dans l'eau.

Elle poussa un cri qui aurait pu attirer tous les employés si ces derniers avaient été au travail.

Étendue sur le ventre, dans l'eau, se trouvait une femme. Ses longs cheveux auburn flottaient, formant une auréole autour de sa tête.

Huguette se ressaisit, se rapprocha un peu plus et reconnut le costume de gymnastique de celle qui reposait dans la piscine.

« Madame Raymonde ! »

Elle n'hésita pas. Elle plongea dans la piscine et ramena le corps de Raymonde Brisebois, morte depuis plusieurs heures.

Tout en cherchant à maîtriser sa nervosité, Huguette s'habilla rapidement.

« Si seulement il y avait quelqu'un. Mais il est

encore trop tôt. »

Elle ne voulait pas rester seule avec le cadavre. Soudain, elle songea au docteur Labonté. Il était son médecin depuis qu'elle était enfant. Elle pouvait l'appeler à toute heure du jour ou de la nuit.

La secrétaire courut au gymnase. Sur le mur du fond, il y avait un appareil téléphonique. De son sac à main, elle retira un petit calepin rouge, un carnet où se trouvaient tous les numéros de téléphone importants.

« Espérons qu'il est chez lui. »

Elle dut s'y prendre à deux reprises pour composer le numéro correctement.

Enfin, elle reconnut la voix de son médecin de famille. Huguette ne parlait pas, elle criait. Le bon vieux docteur dut lui faire raconter son histoire à deux reprises.

– Premièrement, ma petite Huguette, tu vas te calmer. Ensuite, préviens la police. Tes compagnons de travail ne devraient pas tarder. Tu n'as pas à t'en faire, il s'agit d'un accident

regrettable. Tu ne peux rien changer.

– Un accident ? Mais c'est impossible. Madame Raymonde est une exc... était une excellente nageuse.

– Elle a pu avoir un malaise subit, une crise cardiaque, une crampe qui paralyse et empêche de nager. Comme elle était seule, personne n'a pu lui porter secours. Préviens les autorités. Il est près de neuf heures, tu ne seras plus seule longtemps.

– Vous avez raison, docteur. Je vais suivre vos conseils.

– Et surtout, du calme. C'est promis ?

– J'essaierai.

Elle raccrocha. Avant de téléphoner aux autorités policières, elle jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Moins cinq. Monsieur André doit être arrivé. »

André Laurin, gérant de la compagnie, était son patron. Elle allait lui laisser prendre ses responsabilités.

*

Le sergent-détective René Poulin de l'escouade des crimes contre la personne, de la police de la CUM, fut chargé de l'enquête.

Il commença tout d'abord par interroger Huguette Séguin qui lui raconta comment elle avait fait la macabre découverte.

— Donc, quand vous êtes arrivée ce matin, il n'y avait pas de lumière dans la partie où se trouve la piscine ?

— Non. Je n'allume jamais. Je me dirige tout de suite à ma case pour me changer, puis je vais au gymnase faire mes exercices.

Le sergent lui reprocha :

— Vous auriez dû laisser le corps là où il se trouvait.

— Mais je ne savais pas qu'elle était morte.

— Madame Brisebois a-t-elle l'habitude de venir à la piscine, le matin ?

– Jamais... mais j’ai pensé qu’aujourd’hui... et puis, je ne sais plus. Je voulais la sauver. Je ne savais plus où donner de la tête. J’ai appelé un ami, mon médecin de famille. Il m’a fait comprendre que c’était un accident et m’a recommandé de vous prévenir.

Le médecin légiste, en s’approchant du couple, avait entendu la fin de la conversation.

– Ce médecin a sans doute raison. Il n’y a aucune trace de violence. Madame Brisebois a eu une syncope, elle est tombée à l’eau. C’est la seule explication logique.

– Elle se plaignait de douleurs à l’estomac, depuis quelques semaines, murmura Huguette.

– Elle aurait dû consulter son médecin, répliqua sèchement le sergent. Vous me confirmerez tout ça après l’autopsie, doc ?

– Sûrement. Si elle a eu une syncope, si elle a fait un infarctus, nous le saurons. Par contre, si elle n’a eu qu’une faiblesse, c’est l’immersion qui aura causé la mort par noyade.

Le sergent conclut :

– Si ce que mademoiselle m’a dit est vrai, avec tout le travail qu’abattait la victime, son cœur devait être dans un piteux état.

André Laurin, le gérant, avait décidé de fermer les bureaux de la compagnie pour la journée.

– Vous avez prévenu monsieur Brisebois, l’époux de la victime, demanda le sergent ?

– Pas personnellement, répondit le gérant. Madame avait, dans un tiroir de son bureau, le numéro de téléphone du spécialiste qui soigne monsieur Brisebois.

– Il est malade ?

– Il a subi une hémorragie cérébrale, il y a deux ans. Il est demeuré paralysé. Il ne se déplace qu’en fauteuil roulant. Je n’ai pas osé lui annoncer le décès de son épouse au téléphone. C’est son médecin qui s’en chargera. Ce doit être déjà fait.

Le sergent fronça les sourcils et murmura :

– C’est curieux.

– Quoi donc ?

– Moi, si ma femme n’entrait pas de la nuit, je m’inquiéteraï. Je chercherais à savoir où elle se trouve. Il n’a pas téléphoné ?

Laurin répondit calmement :

– Je sais que le couple fait chambre à part depuis l’attaque qu’a subie monsieur Brisebois. Madame travaille parfois très tard. Quand elle arrive chez elle, son mari est couché et elle part, le matin, avant qu’il soit debout. Enfin, Huguette a découvert le corps à huit heures trente. Les bureaux, à cette heure-là, sont encore fermés. Nous ne répondons pas au téléphone avant neuf heures. Il a peut-être appelé. Vous pouvez vous informer auprès de notre service d’appels de nuit.

Le sergent n’eut pas à le faire. Vingt minutes plus tard, soutenu par son chauffeur, Jérémie Brisebois arrivait aux bureaux de sa compagnie. Un silence de mort accueillit son entrée. Le malade, d’une voix gutturale, ordonna à son domestique :

– Julien, mon fauteuil roulant, s’il te plaît. J’ai beaucoup de difficulté à me tenir debout, ce matin.

Laurin aida le grand malade à s'installer, puis lui tendit la main.

– Mes condoléances, monsieur Brisebois. C'est un grand malheur qui vient de nous frapper. Selon le médecin légiste, votre épouse a été victime d'une syncope, elle est tombée à l'eau et s'est noyée.

Jérémie Brisebois ne répondit pas. D'une pâleur cadavérique, les yeux fixes, il ne semblait pas voir tous ces gens qui s'agitaient près de la piscine.

Il revécut les dernières années de sa vie, comme dans un film. Il s'en était passé des événements depuis qu'il avait reçu son bac en économie.

*

(Juin 1977)

Jérémie Brisebois se leva de son fauteuil. Par la grande fenêtre du salon, il avait vu la lueur des phares de la voiture de son fils.

« Trois heures du matin... et il doit être ivre, comme d'habitude. »

Enfin, la porte s'ouvrit et le jeune Ludovic parut. Il s'arrêta brusquement en reconnaissant la silhouette de son père.

– Tu n'es pas couché ?

– Je n'avais pas sommeil. Tu as bu, comme à l'ordinaire.

Ludovic s'était dirigé vers le grand escalier menant au second étage. Il se retourna brusquement.

– J'ai bu, mais je ne suis pas ivre. Tu es toujours prêt à me juger sans savoir. Il est normal de fêter sa promotion avec ses amis, ses confrères.

Il s'était rapproché de son père. Il se laissa tomber dans le moelleux fauteuil, face à celui de Jérémie.

– Je me suis inscrit à de nouveaux cours.

Jérémie sursauta :

– Quoi ? Mais nous avons décidé qu'une fois

tes études terminées, tu prenais quelques jours de vacances puis tu commençais ton travail à la compagnie.

Ludovic lui fit un signe de la main :

– Monte pas sur tes grands chevaux. Je suivrai des cours du soir en comptabilité. T’inquiète pas, à compter de lundi de la semaine prochaine, je serai à ton service.

Jérémie soupira et leva les yeux au ciel :

– La comptabilité... je me demande ce que ça va t’apporter de plus. Si tu avais suivi mes conseils...

Ludovic se leva et, nerveusement, marcha de long en large, puis s’arrêta devant l’immense foyer. Il s’empara du tisonnier et remua les braises.

– Nous n’allons pas encore discuter de mon avenir. Si tu n’as pas besoin de moi dans ta compagnie, tu n’as qu’à le dire. J’ai reçu de nombreuses offres.

Jérémie ricana :

– Je suppose qu’on te confiera un poste dans la

direction ?

Ludovic se rapprocha de son père :

– Avoue donc que t’as pas digéré que je suive pas tes conseils. Combien de fois dois-je te le dire ? Toi, tu es architecte, c’est fort bien. Quand tu envisages un projet, ce sont les plans qui t’intéressent. Moi, c’est le côté monétaire. Il faut toujours viser plus haut, ne pas avoir peur d’établir des contacts, de faire concurrence aux plus grands.

Jérémie regarda son fils en souriant narquoisement.

– Vas-y, dis-le. Tu trouves que je n’ai pas réussi ?

– J’ai jamais dit ça. Maudit, essaie donc de comprendre le bon sens ! Tu te contentes de petits contrats...

Jérémie bondit comme mû par un ressort.

– Des petits contrats ? Cette semaine, j’en ai signé un, une construction qui coûtera cent vingt mille dollars.

Ludovic éclata de rire.

– Mais voyons, papa, tu sais comme moi qu’il y a des contrats de plusieurs millions qui s’octroient. As-tu peur de devenir aussi important que Sam Walters ?

Jérémie haussa les épaules et se dirigea vers l’escalier.

– Rêve éveillé, si tu veux, mais moi je préfère me coucher.

Et en montant, il grommela :

« Ce n’est pas un p’tit blanc-bec alcoolique qui va m’apprendre à diriger ma compagnie. »

Et pourtant, tout se mit à changer lorsque Ludovic entra au service de son père. Il travaillait sans relâche, même s’il était presque toujours absent du bureau. On le voyait dîner en compagnie de gens influents dans les plus grands restaurants. Il passait des journées au golf avec des dignitaires, des ministres, des députés.

Il convainquit son père de soumissionner pour des projets de grande envergure.

– Tu vas nous acculer à la faillite, disait souvent Jérémie. Ton compte de dépenses est

fabuleux.

– Un jour, quand tu constateras les résultats, tu cesseras de te plaindre.

Et la compagnie se vit adjuger d'importants contrats. C'est alors que Ludovic décida de construire un gratte-ciel pour y loger les bureaux de la compagnie.

– Tu vas trop vite pour moi, Ludovic. Ça va nous coûter des millions.

– Mais nous louerons la majeure partie de l'édifice. J'ai calculé, papa. C'est un placement en or que nous allons faire.

Mais un jour, la maison Brisebois perdit plusieurs gros contrats pour lesquels elle avait soumissionné. La plupart de ces contrats étaient adjugés à Sam Walters.

C'est alors que Raymonde Lanthier, la secrétaire de Jérémie, demanda à voir Ludovic.

Raymonde était grande, brune, très jolie ; elle avait un corps de déesse. Tous les employés la reluquaient avec convoitise. Mais chaque fois qu'un homme lui proposait une sortie, elle

refusait toujours.

« Raymonde est une administratrice hors pair, elle est irremplaçable et, surtout, c'est une fille qui sait tenir sa place », songeait Jérémie.

En entrant dans le bureau du président, Ludovic demanda :

– On m'a dit que vous vouliez me voir, mademoiselle. Je suppose que c'est papa qui...

– Non, c'est moi. Votre père est absent. J'ai eu une longue conversation avec votre père, ce matin. Malheureusement, ce fut inutile. Il ne veut pas regarder la vérité en face.

Ludovic eut un petit sourire moqueur.

– Vous craignez une faillite ?

– Pas du tout, au contraire. Je ne suis pas pessimiste comme votre père. Je vous en prie, asseyez-vous et écoutez-moi. Pour quelles raisons la compagnie Walters réussit-elle à nous soutirer les plus gros contrats ?

Ludovic l'écoutait d'une oreille distraite. Raymonde portait une robe ample, de couleur grise, un vêtement qui ne l'avantageait pas du

tout ; et pourtant, on pouvait deviner une poitrine plantureuse, une taille mince et des hanches légèrement arrondies.

« On chuchote qu'elle repousse toutes les offres venant des hommes. Elle a un ami sérieux ou bien personne n'a encore su l'intéresser. »

Raymonde le tira de sa rêverie.

– Je vous ai posé une question, monsieur Brisebois.

– Vous voulez me faire plaisir ? Appelez-moi Ludovic. Monsieur Brisebois, c'est monsieur le président... papa. J'ai une proposition à vous faire.

À la surprise de Ludovic, la jolie secrétaire esquissa un sourire.

– Laquelle ?

– Il est près de midi. Je vous amène au restaurant. Nous pourrons discuter, tout en mangeant.

– J'accepte, mais à une condition.

– Je vous écoute.

– Vous avez des comptes de dépenses très élevés. Je ne veux pas que la note...

– C’est moi, Ludovic Brisebois, personnellement, qui vous invite, pas le vice-président de la compagnie.

– Dans ce cas, j’accepte. Revenez dans dix minutes.

Au cours du tête-à-tête, Raymonde montra à Ludovic certains documents supposément confidentiels.

– Depuis un mois, la compagnie de Sam Walters nous a coupé l’herbe sous le pied à trois reprises en soumissionnant à un prix légèrement inférieur au nôtre. Vous ne trouvez pas ça bizarre ? Trois fois en un mois et toujours la même compagnie.

Ludovic était devenu subitement très sérieux. Il était de bonne guerre, dans le domaine des compagnies qui obtenaient des soumissions par contrat, de faire engager des espions chez leurs principaux concurrents.

– Un traître ? demanda-t-il simplement.

– J’en suis persuadée. J’ai déjà proposé à votre père de congédier un de nos architectes pour qu’il aille offrir ses services à Walters. Mais monsieur Brisebois méprise ces tactiques. Pour lui, il semble impensable que Walters ait placé un de ses hommes dans notre personnel.

– Papa est vieux jeu. Je vais faire une enquête. Vous pouvez engager quelqu’un qui se mêlerait aux ingénieurs, aux architectes ?

– Facilement, nous avons justement besoin d’un messenger. Il pourrait aussi se mêler aux employés qui s’occupent du ménage. Vous allez demander à une agence de détectives d’enquêter ?

Ludovic lui expliqua qu’un homme qu’il avait connu au collège pouvait probablement remplir cette fonction.

– C’est un enquêteur ?

– C’est un « bum ». Benoît Richard est fils de famille riche. Lorsqu’il a hérité de son père, il a immédiatement abandonné ses études pour s’engager dans la police. Mais il n’aime pas

recevoir des ordres. C'est un type qui adore les femmes, la boisson, le jeu. Quand je l'ai rencontré, il y a quelques mois, il avait ouvert un bureau de détective privé mais n'avait pas de clients. Il travaillait alors à la pige, comme journaliste. Parfois, il devient garde de sécurité...

Raymonde le coupa :

– Mais s'il est riche, il n'est pas obligé de...

– Vous ne connaissez pas Benoît. L'argent lui file dans les mains comme dans une passoire. Mais ne vous trompez pas, c'est un type très intelligent, bel homme, grand, fort ; il adore la bagarre et quand il n'a pas d'ennuis, il se sent mal. S'il accepte, je lui fais confiance.

Et à la suite de ce tête-à-tête, Raymonde accepta quelques invitations à sortir avec Ludovic. Au bureau, on chuchotait qu'elle devait s'intéresser à son argent... on la jugeait tellement froide et indépendante.

Benoît Richard accepta de faire enquête et ne mit pas longtemps à découvrir l'employé qui était à la solde de Walters. Une fois l'espion remercié

de ses services, les gros contrats se mirent à affluer. En quelques mois, la maison Brisebois était devenue l'une des plus florissantes du Québec.

Quant à Raymonde et Ludovic, ils ne se quittaient plus. Ludovic Brisebois était devenu amoureux.

*

(Juillet 1979)

Le mariage de Raymonde et Ludovic fut l'événement mondain de la saison. Toute l'élite de Montréal était présente. La mariée était plus jolie que jamais.

Jérémie Brisebois buvait beaucoup plus qu'à l'accoutumée. Ce n'est pas tous les jours qu'on marie son fils. Jérémie était enchanté de ce mariage, persuadé qu'il était que Raymonde ferait une excellente épouse.

— Jérémie, j'ai à te parler.

Le président se retourna. Edgar Lacourse, l'un des plus anciens employés de la compagnie et un ami intime, s'était approché de lui, mais Jérémie le repoussa d'un geste de la main.

— Oh non ! Edgar, dit-il en riant, tu ne m'auras pas pour discuter affaires aujourd'hui ! Ce matin, c'est la fête. Dire que je craignais que Ludovic meure vieux garçon. Maintenant, je n'hésiterai pas à lui léguer entièrement mon entreprise, puis ce sera au tour de mon petit-fils de prendre la relève.

Edgar insista.

— Jérémie, écoute-moi une seconde. C'est vrai ce qu'on chuchote, Raymonde ne travaillera plus ?

— Nous n'avons plus besoin d'elle. Maintenant que Ludovic ne boit pratiquement plus, il est devenu un administrateur hors pair. Pour ça, je dois dire merci à ma belle-fille. C'est elle qui a réussi à lui mettre du plomb dans la tête.

Il leva son verre.

— Buvons à la santé des mariés.

Tenace, Edgar Lacourse reprit :

– Raymonde doit conserver son poste. Toi, tu prends ta retraite et Ludovic, seul, ne pourra suffire à la tâche.

– Les femmes mariées sont faites pour demeurer au foyer et servir leur mari, s’écria Jérémie.

Edgar l’entraîna loin des autres invités.

– Pas si fort, si les femmes t’entendent, elles vont te tuer. Je ne te croyais pas si vieux jeu.

– Je ne suis pas vieux jeu. Je veux que Raymonde devienne maman et au plus tôt. Faut pas attendre qu’elle soit trop âgée. Moi, vieux jeu ? Tu me connais mal. Plusieurs femmes occupent des postes importants dans ma compagnie. Mais Raymonde, c’est pas la même chose.

– Pourquoi ? Elle est indispensable. Elle peut avoir un enfant, prendre quelques semaines de congé, puis réintégrer son poste. Le mariage, c’est pas la fin mais bien le début d’une nouvelle vie.

– Oui, une nouvelle vie de femme mariée pour Raymonde et, une femme mariée, ça reste au foyer. Oh ! et puis, laisse-moi tranquille Edgar, ce matin je ne veux pas discuter ! Je fête le mariage de mon fils.

*

(Septembre 1980)

On avait rarement vu des funérailles aussi imposantes. Douze « landaus » de fleurs, des centaines d'amis, de hauts dignitaires, des personnalités diverses, des politiciens y assistaient. Bref, toute la haute société du Québec était représentée.

Ludovic précédait le cortège, son épouse Raymonde à son bras. Toute vêtue de noir, un chapeau muni d'une voilette lui cachant presque entièrement la figure, la jeune femme attirait quand même les regards.

– Elle est toujours très belle, chuchota un curieux.

Un des employés de la maison Brisebois s'empressa d'ajouter :

– Belle, peut-être, mais monsieur Jérémie aurait bien voulu avoir un petit-fils. Pauvre lui, il est parti trop vite. Il paraissait en bonne santé, il venait à peine de prendre sa retraite et crac...

– Le cœur, ça pardonne pas.

Un autre employé chuchota :

– Moi, j'ai une amie qui connaît bien la secrétaire du docteur qui s'occupe de madame Brisebois. Paraît qu'elle n'aura jamais d'enfant.

– Pas surprenant. Ludovic s'est plaint à des amis, un soir qu'il avait trop bu. Sa femme, dans le lit, serait un glaçon.

– Glaçon ou pas, maintenant que le vieux est disparu, on va sûrement la voir reprendre sa place dans la compagnie. C'est monsieur Jérémie qui ne voulait pas que sa belle-fille travaille.

– De toute façon, Ludovic ne pourra jamais suffire seul à la tâche. La compagnie prend toujours de l'expansion.

Quelqu'un, que les conversations à voix basse

dérangeaient, se retourna.

– Ayez donc un peu de respect pour un homme qui vous a fait vivre. Fermez donc vos gueules.

Les ouvriers de la maison Brisebois s'étaient trompés dans leurs déductions. Raymonde ne retourna pas au travail. Ludovic s'occupa seul de diriger la compagnie.

Pourtant, la jeune femme aurait bien voulu apporter son aide.

– Tu paies une secrétaire, disait-elle à son mari, et tu sais fort bien que je connais mieux le travail qu'elle.

– Je ne dis pas. Mais moi, je te préfère à la maison. Et puis, n'avons-nous pas parlé d'adopter un enfant ?

Raymonde semblait d'accord, mais chaque fois que Ludovic réussissait à obtenir un rendez-vous avec l'une des têtes dirigeantes du service d'adoption, son épouse inventait une défaite pour éviter l'entrevue.

II

(Avril 1985)

– Madame, on vous demande au téléphone.

– Qui est-ce, Julien ?

– La secrétaire de monsieur Ludovic. Elle dit que c'est très important.

Raymonde alla décrocher le récepteur.

– Oui, allô !

– Madame Brisebois, c'est Hélène... la secrétaire de votre mari...

– Mais qu'est-ce qui se passe ? Parlez plus fort, j'ai de la difficulté à vous entendre.

– C'est monsieur... il travaillait... puis, il est tombé par terre...

La secrétaire avait des sanglots dans la voix.

– On vient de le transporter à l'hôpital.

Raymonde avait pâli. Elle fit un signe à Julien, le domestique, qui s'approcha rapidement pour la soutenir. Mais déjà, la jeune femme s'était ressaisie. Elle avait un sang-froid exceptionnel.

– Est-il...

Elle ne put terminer sa phrase, la secrétaire avait compris.

– Il respirait toujours quand on l'a transporté. Il est à l'hôpital Maisonneuve.

– Merci, j'appelle tout de suite.

Elle raccrocha et demanda à la téléphoniste de la mettre en communication avec l'hôpital Maisonneuve.

– Le numéro est dans l'annuaire, répondit la téléphoniste d'une voix monocorde.

– Je sais, mais on vient d'y transporter mon mari. S'il vous plaît, aidez-moi.

Et pendant qu'elle attendait que la communication s'établisse, elle donna deux mots d'explication à Julien.

– Vite, préparez la voiture. Je vais m'y rendre.

Enfin, elle eut la standardiste au bout du fil. On référa l'appel à l'urgence, mais là encore on ne put guère lui donner de renseignements.

– On a transporté monsieur Brisebois aux soins intensifs. Il vit, c'est tout ce que je puis vous dire.

Lorsqu'elle arriva à l'hôpital, Raymonde dut patienter. Elle ne pouvait voir son mari. Enfin, un jeune médecin vint la trouver.

– Madame Brisebois.

Raymonde se leva brusquement.

– Vous avez des nouvelles, docteur ?

– Votre mari vivra. Il a fait une hémorragie cérébrale.

– C'est dû à quoi ?

– Oh ! vous savez, on ne peut jamais rien affirmer ! Un caillot de sang se forme et bloque les artères qui irriguent le cerveau. Souvent, c'est à cause d'un surplus de fatigue, de travail.

– Alors, il va se rétablir complètement ? demanda-t-elle avec espoir.

Le spécialiste hésita avant de déclarer :

– Il est trop tôt pour affirmer quoi que ce soit. Pour l’instant, il est paralysé du côté gauche. Il peut parler difficilement et il peut bouger son bras, mais pas sa jambe. La récupération sera très longue. D’ici quelques jours, nous pourrons vous dire avec plus de certitude s’il se rétablira complètement.

– Je puis le voir ?

– Il est conscient. Il vous reconnaîtra sans doute. Mais ne vous attendez pas à ce qu’il parle.

Quand elle fut au chevet de son mari, Raymonde tenta de le rassurer.

– Il te faudra prendre un long repos. Mais ne t’inquiète pas. Dès lundi, je retourne au travail.

Ludovic protesta avec difficulté.

– Non... tu... avec... moi.

– Tu sais bien qu’il n’y a que moi pour te remplacer et diriger ta compagnie. Sitôt que tu seras mieux, tu reprendras ton poste.

Raymonde se mit immédiatement au travail.

Elle avait des idées plein la tête. Elle voulait moderniser la compagnie, voulait en faire la plus importante maison du genre.

Quelques jours plus tard, les autorités médicales apprirent la vérité au couple.

– Monsieur Brisebois, vous avez été chanceux. Vous auriez pu mourir ou encore demeurer complètement paralysé. Le cerveau est intact... maintenant, vous pouvez parler normalement, vous servir de votre main gauche... mais vous ne pourrez plus marcher. La paralysie est totale, de la taille aux pieds. Vous pouvez bouger un peu la jambe droite. Vous commencerez bientôt la physiothérapie. Votre jambe droite reprendra peu à peu de son élasticité, mais pas votre gauche. Et... il y a autre chose. Vous ne pourrez plus avoir de relations sexuelles.

Raymonde prit la main de son époux dans la sienne.

– Ça ne nous empêchera pas de nous aimer... et nous adopterons un enfant. Il suffira de réorganiser notre vie.

Ludovic, le regard fixe, la figure crispée, ne prononça pas une parole. Mais avec sa volonté de fer, il se disait : « Un jour, je marcherai, même si ça doit prendre des mois. »

Brisebois, au cours de son séjour à l'hôpital, reçut une immense corbeille de fleurs avec les meilleurs vœux de Sam Walters.

« L'hypocrite, songea Ludovic. Il ignore sans doute que j'ai encore toute ma tête et que je continuerai à diriger ma compagnie, même si je ne puis bouger de chez moi. »

Deux mois plus tard, il retourna chez lui. Sa femme tentait de le rassurer.

— Tout va bien au bureau. J'ai repris le travail et tu verras que je me tire fort bien d'affaire.

On engagea une infirmière. Brisebois fit installer, dans son sous-sol, un bain tourbillon pour y faire ses exercices. On installa dans l'immense maison un tapis roulant, pour remplacer l'escalier, et Ludovic se procura un fauteuil roulant lui permettant de se déplacer lui-même sans toujours demander l'aide de son

fidèle Julien.

C'est au cours de sa convalescence qu'il reçut, à sa grande surprise, la visite de Sam Walters.

– Nous sommes des concurrents, il est vrai, mais j'ai toujours eu une profonde estime pour vous et votre père. J'ai même causé avec votre médecin pour connaître exactement votre état de santé. J'ai consulté d'éminents spécialistes...

Ludovic le coupa et demanda sèchement :

– Dites-moi exactement ce que vous êtes venu faire ici ?

– Mais vous voir, vous apporter mon support, fit Walters en riant.

Puis, plus sérieusement, il ajouta :

– Et discuter affaires. Non... laissez-moi parler. Un spécialiste m'a dit que si vous pouviez vivre dans un pays plus chaud, comme la Floride, vous pourriez récupérer plus rapidement. Il y a de l'espoir. Votre épouse et vous êtes encore jeunes, vous avez la vie devant vous. Alors pourquoi ne pas vous retirer ? Je suis prêt à acheter votre compagnie et vous n'ignorez pas que je suis le

seul qui puisse le faire. Je suis prêt à vous offrir un demi-million. Ça vous permettrait de vivre très à l'aise, votre épouse et vous, jusqu'à la fin de vos jours.

Ludovic ne répondit pas. Il sonna Julien et lorsque le domestique parut, il lui ordonna de reconduire Walters.

– Ne remettez plus jamais les pieds ici, Walters, jamais.

Avant de sortir, le riche contracteur lança :

– Je m'entendrai beaucoup mieux avec celle qui dirige qu'avec un infirme.

Le soir même, Ludovic mettait sa femme au courant de cette visite inattendue.

– Mais il est fou, s'écria Raymonde. Maintenant que nous avons modernisé la compagnie, ça vaut beaucoup plus que ça.

Elle lui parla non seulement de tout le système électronique qu'elle avait fait installer, mais aussi du gymnase et de la piscine.

Ludovic sursauta :

– Un gymnase et une piscine... c'est ridicule !
Il me semble que je suis toujours président de la compagnie et aurais pu être consulté.

– Bah ! ce sont des détails !

– Des détails qui ont dû coûter les yeux de la tête.

– Et qui rapportent beaucoup.

Ludovic avait de la difficulté à l'admettre.

– Maintenant, les employés ont une heure trente pour dîner.

– Quoi ?

– Écoute et ne te fâche pas, je t'en prie Ludovic. Quand arrive l'heure du repas, tous les employés descendent au gymnase, font de l'exercice et se baignent. Et il leur reste plus de quarante minutes pour manger. Le rendement qu'ils donnent l'après-midi est au moins trois fois supérieur à celui d'autrefois. Tu le constateras en vérifiant tous les rapports.

Mais Ludovic avait une autre idée.

« Je le constaterai de visu. Un jour, j'irai aux

bureaux de la compagnie. »

Grâce à sa ténacité, à ses nombreux exercices, il pouvait à présent se servir adéquatement de sa jambe droite. Quant à sa jambe gauche, il pouvait la bouger quelque peu. Il réussissait à se tenir debout et à marcher, très lentement, en se servant de deux cannes spéciales.

Et quelques jours plus tard, à la grande surprise de Raymonde et de tous les employés, Ludovic Brisebois, se tenant sur ses deux cannes « à quatre pieds », se présenta à ses bureaux.

On imagine la joie des plus vieux employés et la surprise de Raymonde et de tous les autres.

– Ludovic !

– Monsieur Brisebois !

Les exclamations fusaient de partout. Ludovic demanda à son domestique d'apporter son fauteuil roulant.

– Maintenant, mon spectacle est terminé. Je crois que j'ai eu le petit effet que je désirais.

Raymonde le fit entrer dans son ancien bureau. Tout avait changé. Ludovic ne

reconnaissait plus l'endroit. Il y avait des écrans partout.

– Tu peux nous laisser, Julien, attends-moi dans la salle d'attente. Je veux visiter tout l'édifice.

Une fois le domestique sorti, Raymonde s'écria :

– Mais tu es fou, Ludovic ! Quelle idée as-tu eue de venir ici au bureau, et surtout d'entrer, seul, en te tenant sur tes cannes ? Si ton médecin l'apprenait.

– Ça me fait un bien immense de sortir, de me changer les idées. Je puis m'asseoir ? Je suis épuisé.

Il venait à peine de laisser son fauteuil roulant et de se laisser tomber dans un moelleux fauteuil, que la porte s'ouvrit.

Un homme, dans la trentaine, grand, beau garçon aux cheveux noir et ondulés, parut.

– Raymonde, je voudrais vous montrer...

Il s'arrêta brusquement en apercevant l'homme assis dans le fauteuil.

– Oh ! excusez-moi, je croyais que vous étiez seule !

– Mon mari, dit simplement Raymonde.

Ludovic se tourna vers sa femme et demanda d'une voix agressive :

– Qui est ce jeune blanc-bec qui t'appelle par ton prénom ?

L'homme s'avança, la main tendue.

– Je suis André Laurin, comptable agréé.

Raymonde s'empressa d'ajouter :

– Il est diplômé en administration et en informatique.

Ludovic ricana.

– Excusez-moi de ne pas me lever pour serrer la main à un homme aussi important, mais je suis à demi-paralysé.

– Je sais, répondit le comptable, tout en évitant de croiser le regard du mari de sa patronne.

Raymonde continuait :

– Je ne te l'ai pas dit, Ludovic, mais nous

avons fait installer des ordinateurs...

Ludovic jeta un coup d'œil circulaire.

– J'ai pu le constater.

– Si tu veux bien, monsieur Laurin va te servir de guide et te faire tout visiter.

André Laurin aida sa patronne à placer l'infirmier dans son fauteuil roulant.

– Nous nous verrons tantôt, fit Raymonde.

En sortant, tout en poussant le fauteuil, André Laurin crut bon d'expliquer :

– Ici, tout le monde appelle madame la présidente par son prénom.

Le comptable agréé se montra un excellent guide. Il présenta Ludovic à de nombreux employés. La majorité n'avait jamais rencontré le grand patron.

Laurin le fit passer dans un grand bureau muni d'écrans et d'appareils tout à fait inconnus pour Ludovic.

– Je vais vous montrer comment fonctionnent ces appareils, fit André. Nommez-moi un

contracteur ou une grosse maison avec qui vous faisiez des affaires, monsieur Brisebois.

– Pourquoi ?

– Nommez m'en une.

– Desbiens et fils, ce sont de gros contracteurs, vous travaillez toujours avec eux, je crois.

Le jeune Laurin ne répondit pas. Il se mit à jouer sur les touches d'un clavier, puis au bout de quelques secondes, il indiqua un écran du doigt.

– Regardez bien.

Et pendant que des phrases s'inscrivaient sur l'écran, Laurin les résumait.

– Vous avez devant vous tout le dossier de la maison Desbiens : le coût de tous les contrats, les commissions payées. Tenez, ici, ce sont les profits que nous ont rapportés les différentes affaires traitées avec cette maison. Là, le nom des fournisseurs... enfin, vous possédez le dossier le plus complet en moins de cinq secondes.

Ludovic était fasciné. Il murmura :

– Incroyable.

– Maintenant, fit André en poussant le fauteuil, je vais vous faire voir nos plus nouvelles installations.

Ludovic visita l’immense cafétéria, puis le gymnase, la piscine, enfin tout. Une demi-heure plus tard, il était de retour à son ancien bureau.

– La visite t’a plu ?

– Oui et ce monsieur Laurin semble fort bien connaître nos affaires. Mais je suis fatigué. Sonne Julien, je veux rentrer.

Raymonde fit appeler le domestique et expliqua ensuite à son mari :

– Comme tu vois, nous sommes débordés de travail. Il m’arrive souvent de travailler très tard. Aussi, tous les soirs, avant de partir, je fais un peu de gymnastique et je termine le tout par quelques brasses dans la piscine.

– Je te félicite, répondit Ludovic en grimaçant. Maintenant, avec tous ces appareils compliqués, même si je pouvais un jour reprendre mon poste...

– Tu le pourrais, mon chéri. Moi, je me sers

très peu de l'électronique, je laisse ce boulot à des spécialistes comme André.

Ses yeux se posèrent sur sa femme. Elle était toujours aussi jolie, aussi bien tournée, froide, distante... « Et elle appelle son comptable par son prénom. »

Quand il se retrouva seul à la maison, il était épuisé physiquement. Mais une autre maladie commençait à le ronger : la jalousie.

« Raymonde est jeune, en santé. Moi, incapable de lui faire l'amour. Elle ne vient jamais me retrouver au lit. Depuis près de deux mois, nous n'avons eu aucune relation sexuelle. Elle a sûrement besoin de sexe, elle aussi. Ça fait des semaines que je ne l'ai pas caressée. Maudit, je ne suis pas idiot. Tous ces hommes qui rôdent autour d'elle... ce comptable qu'elle a appelé par son prénom... »

Quand elle travaillait au bureau le soir, et c'était régulièrement, elle lui téléphonait.

– Ne m'attends pas chéri, couche-toi. Je rentrerai tard, je suis débordée de travail. Nous

nous verrons demain.

Mais le lendemain, quand Julien lui apportait son déjeuner, il lui disait régulièrement :

– Madame est partie. Elle vous fait dire bonjour et vous appellera.

Même si après les heures régulières d'ouverture de la compagnie les appels étaient transférés à un service téléphonique spécialisé, Raymonde avait une ligne privée dans son bureau. À trois reprises, Ludovic avait cherché à la rejoindre. Mais chaque fois, l'appel était demeuré sans réponse. Et quand il avait demandé des explications, elle avait répondu :

– Il m'arrive souvent de m'absenter de mon bureau, d'aller aux archives. Enfin, tu sais que, tous les soirs, je passe près d'une heure au gymnase.

Et ce soir-là, Ludovic prit une décision.

« Je ne pourrai jamais plus retourner au travail, c'est assuré. Je suis encore jeune, Raymonde aussi. Sam Walters était intéressé à acheter ma compagnie. Il avait fait une offre

ridicule, mais je suis persuadé que je pourrais obtenir un bon prix. Et Walters n'est pas seul. Je connais plusieurs contracteurs moins importants qui seraient prêts à s'unir pour acquérir mes installations. Je suis majoritaire, donc le conseil d'administration ne pourra pas m'empêcher de prendre les décisions. Une fois que j'aurai tout vendu, nous aurons suffisamment d'argent pour nous établir dans le Sud et vivre à l'aise jusqu'à la fin de nos jours. »

Une fois Raymonde près de lui, il saurait la reconquérir. C'était la seule solution.

III

(Mardi 14 mai 1987)

Ludovic Brisebois fit un signe à Julien.

– Je veux faire le tour du gymnase, dit-il d’une voix blanche.

Personne ne parlait. On n’entendait que le bruit du roulement des roues du fauteuil. On respectait la douleur de celui qui venait de perdre la femme qu’il aimait.

Suivant les ordres de son patron, Julien le conduisit aux douches, à la salle des casiers, puis au gymnase. Enfin, ils revinrent vers la piscine et s’arrêtèrent devant un groupe d’hommes, des experts de la police de la CUM.

D’une voix enrouée, caverneuse, troublée par l’émotion, Ludovic demanda :

– Qui a charge de l’enquête ?

– Moi, je suis le sergent-détective René

Poulin, fit le policier en s’avançant. Je vous offre mes condoléances.

Il tendit la main à l’infirmier, mais Ludovic fit mine de ne pas s’en apercevoir.

— Et c’est vous qui affirmez que mon épouse a eu un accident ?

— Je n’ai jamais dit ça, monsieur Brisebois, l’enquête ne fait que débuter.

Brisebois, le fixant dans les yeux, le nargua :

— Moi, je ne suis pas policier, mais pas idiot non plus. Remarquez que les deux sont facilement conciliables.

Quelques hommes esquissèrent un sourire. Brisebois était amer et le sergent-détective ne tint pas compte de son impertinence.

— Suivez-moi, dit Ludovic.

Il se fit conduire dans la salle où se trouvaient les casiers, le bain sauna et les douches. Sur un signe de son patron, Julien arrêta le fauteuil.

— Ma femme a sa case ici, expliqua Ludovic. Elle m’avait dit que, tous les soirs avant d’entrer

à la maison, elle descendait au gymnase, faisait un peu de gymnastique, prenait sa douche puis se baignait.

Sur un signe de son patron, Julien poussa le fauteuil jusque dans le gymnase.

– Regardez, sergent, ce n'est pas un bel endroit pour faire du sport, pour courir, pour s'entraîner ?

– En effet.

Ludovic ajouta sèchement :

– Je viens tout juste d'apprendre que ma femme portait son costume de gymnastique quand elle a été découverte.

– Juste.

Ludovic se releva, se mit presque debout pour mieux faire face au sergent.

– Pouvez-vous me dire ce que faisait Raymonde dans son costume de gymnastique, près de la piscine ?

– Mais...

– Elle était seule, sergent, du moins on le croit.

Tous les soirs, Raymonde. venait ici, endossait son costume de gymnastique. Elle adorait courir. Alors, selon vous, où allait-elle ?

– Dans le gymnase, murmura le sergent.

Ludovic s'écria :

– C'est ça, dans le gymnase. Pourtant, vous l'avez trouvée dans la piscine, portant son costume de gymnastique.

Le sergent Poulin écoutait religieusement le raisonnement logique de l'infirmier.

– Savez-vous ce que Raymonde faisait après avoir couru ? demanda Ludovic.

– Elle allait se jeter dans la piscine.

– Non. Rappelez-vous, le soir, elle était seule. Après sa gymnastique, elle revenait à sa case, enlevait son costume de gymnastique et nue, elle prenait un bain sauna et une douche. Ensuite, sans même prendre la peine de se glisser dans son costume de bain, elle allait se jeter dans la piscine. Personne ne pouvait l'observer.

Le sergent demanda :

– C’est votre femme qui vous a dit ça ?

– Oui et c’était la même routine, tous les soirs.

Ludovic reprit place plus confortablement dans son fauteuil et tira ses conclusions.

– Si on l’avait trouvée nue dans la piscine, j’aurais cru à une syncope, un étourdissement. Mais elle était vêtue, pas de son costume de bain, non... elle portait sa tenue de gymnastique. Maintenant, sergent, pouvez-vous me dire quelles conclusions vous tirez ?

Un lourd silence pesa entre les deux hommes. En bon policier, le sergent Poulin n’osait pas se compromettre.

– Dans notre métier, il faut éviter de tirer des conclusions trop rapidement.

– Tout de même.

– J’avoue qu’à première vue, vous avez raison, mais...

Il garda pour lui le reste de sa phrase et ce fut Ludovic qui la termina.

– Raymonde n’était pas seule, hier soir, c’est

ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Quand elle est arrivée au gymnase, quelqu'un l'attendait, probablement dans la piscine. Raymonde, selon son habitude, est allée passer son costume de gymnastique, puis cette personne l'a appelée. Il y a eu discussion. Ils ne sont que deux dans toute la bâtisse. Alors, pour cette personne qui veut se débarrasser de Raymonde, c'est un jeu d'enfant. Elle la jette toute vêtue dans la piscine et lui tient la tête sous l'eau. Une fois que l'assassin a constaté la mort, il se change de vêtements et s'en va. Voilà, tout est dit. C'est un meurtre parfait, car on conclura à un accident.

Tous ceux qui étaient présents avaient écouté en silence le long exposé de Ludovic Brisebois. Le sergent-détective Poulin s'approcha lentement de l'infirme, se pencha sur le fauteuil et fixant le mari dans les yeux, il demanda froidement :

– Si, comme vous le croyez, votre femme a été assassinée, qui donc avait intérêt à la faire disparaître ?

Ludovic ne broncha pas. Il répondit calmement :

– Moi, en tout premier lieu.

Le sergent fit semblant d’être surpris.

– Vous ?

– Certainement. Vous cachez mal votre jeu, sergent, c’est ce que vous pensiez vous aussi. Vous devez savoir que ma femme possède de fortes assurances sur la vie, avec double indemnité en cas de mort accidentelle, que je suis bénéficiaire de ces assurances. Vous apprendrez également que, depuis ma maladie, j’ai souvent parlé de vendre ma compagnie, mais mon épouse s’y opposait. Une fois Raymonde disparue, j’hérite de ses actions, je touche l’indemnité de l’assurance et je vends la compagnie. Pour moi, c’est la richesse et la liberté. Je toucherai plus d’un million. Il n’y a qu’un point qui fait défaut dans cet exposé. Je suis infirme, presque entièrement paralysé et sûrement incapable de tuer quelqu’un ou de retenir la tête d’une personne sous l’eau.

Le sergent eut un petit sourire moqueur.

– Vous êtes loin d’être un imbécile, monsieur

Brisebois, et vous avez sûrement dû entendre parler de tueurs à gages.

Ludovic ne parut pas troublé du tout.

– Je savais que vous diriez ça. Mais voilà, depuis près d'un an, je ne sors pas de chez moi. Je n'ai plus aucune relation intérieure, aucun ami.

Il ricana :

– À moins, évidemment, qu'un tueur à gages se soit fait connaître par l'entremise des petites annonces classées.

Personne ne sourit. L'atmosphère se prêtait mal à la blague.

– Supposons que j'aie réussi à engager un tueur à gages. Je serais maintenant à sa merci. Il pourrait me faire chanter. Ma femme a été assassinée, sergent, mais si vous voulez trouver le coupable, vous faites mieux de regarder ailleurs.

Heureusement que Brisebois semblait avoir terminé, car le sergent-détective commençait à s'impatienter. Il comprenait que cet homme soit accablé par la douleur. Il admettait que son jugement soit juste, mais il semblait prêt à

accuser n'importe qui. « Il refuse d'accepter la mort de sa femme. »

Et le sergent chercha à le rassurer.

– Monsieur Brisebois, soyez certain que j'attacherai beaucoup d'importance à vos déclarations. S'il y a eu meurtre, le coupable sera puni comme il le mérite.

Le policier allait s'éloigner, mais brusquement il revint vers Brisebois. Il baissa le ton de sa voix afin que sa question ne soit entendue que par l'intéressé.

– Je vais sans doute vous paraître indiscret et vous n'êtes pas obligé de me répondre.

– Je n'ai rien à cacher.

– Aviez-vous des rapports sexuels avec votre femme ?

Ludovic hésita quelques secondes. Il réfléchissait.

– Si je ne vous réponds pas, vous saurez tout par mon médecin. Depuis quelques mois, ça va un peu mieux. Il m'est impossible d'avoir des érections, des éjaculations. Mais pendant

longtemps, entre Raymonde et moi, ce ne fut que des caresses. Depuis que ça allait un peu mieux, Raymonde semblait craindre les relations sexuelles et je dois avouer qu'elles étaient très très rares. Mais n'allez pas tirer de fausses conclusions, elle m'aimait autant qu'au début de notre mariage.

Le sergent insista.

– Madame votre épouse était beaucoup plus jeune que vous et il se peut...

Ludovic chercha à garder son calme.

– Nous avons huit ans de différence, monsieur, mais Raymonde était la personne la plus fidèle. Nous nous aimions tous les deux. Nous parlions de vendre notre compagnie dans un proche avenir et d'aller vivre quelque part dans le Sud. Les médecins m'assurent que le changement de climat m'apportera beaucoup de soulagement. Avant de nous fixer définitivement quelque part, nous voulions voyager, ça écarte donc l'hypothèse du suicide.

– Puisque vous dites que votre femme a été

assassinée, vous soupçonnez quelqu'un en particulier ?

Après un instant de réflexion, Ludovic répondit :

– Il y a tout d'abord les nombreux compétiteurs. Je sais que, présentement, on discutait d'un contrat de plusieurs millions. Moi malade, Raymonde éliminée, ils ont dû penser qu'il serait plus facile pour eux de le décrocher. Il se peut également que certains de nos employés soient à la solde de concurrents.

– Vous parlez sérieusement ? demanda le sergent.

– Oui... quand je travaillais, j'en ai même démasqué un. C'est de bonne guerre. Si je vous disais que nous avons nos propres espions. Raymonde ne me racontait pas tout. Il se peut donc qu'elle ait fait une enquête et qu'elle fût prête à démasquer quelqu'un.

– Encore une fois, merci pour votre excellente collaboration. Nous nous reverrons sûrement.

Le sergent-détective alla retrouver ses

hommes pour continuer son enquête. André Laurin s'approcha de son patron.

– Monsieur Brisebois, dit-il, je me suis permis de fermer les bureaux pour la journée. Maintenant, j'attendrai vos directives. J'ai souvent dit à madame Raymonde que vous pouviez prendre part plus activement au travail de la maison, même en ne venant pas au bureau. De l'expérience, comme vous en possédez, ça ne s'achète pas. Soyez assuré que je ne ferai rien sans vous consulter... si toutefois vous m'ordonnez de prendre, temporairement, la direction.

Ludovic n'hésita pas un instant et répondit sèchement.

– Monsieur Laurin, il est beaucoup trop tôt pour discuter de tout ça. J'ai besoin de réfléchir et je n'ai pas du tout la tête à prendre des décisions.

– Comme je vous comprends, monsieur.

En apprenant l'arrivée de Ludovic Brisebois, les employés les plus anciens, ceux qui le connaissaient bien, étaient descendus au gymnase

pour le saluer. Il y avait beaucoup trop de monde autour de la piscine. Aussi, le sergent imposa le silence et ordonna :

– Je veux que vous retourniez tous à vos postes. Nous avons du travail à terminer ici. Par la suite, je devrai vous interroger. Je demande donc à tous les employés de ne pas quitter les bureaux avant d'en avoir reçu la permission.

Les employés s'éloignèrent et Ludovic se prépara à partir, mais le sergent s'adressa de nouveau à lui.

– L'autopsie sera pratiquée dès aujourd'hui. Vous pouvez immédiatement prendre vos dispositions pour les funérailles. Avant que vous ne partiez, je tiens à vous dire que je n'écarte pas du tout l'hypothèse de l'accident.

– Mais le costume de gymnastique, protesta Ludovic.

– Oui, oui, je sais. Mais madame Brisebois, à cette heure tardive, a pu décider de ne faire que de la course autour de la piscine. Elle n'avait pas besoin de se rendre au gymnase. Vous même,

vous avez affirmé qu'elle se baignait nue. Donc, elle pouvait enlever son costume de gymnastique, le laisser près de la piscine, nager, puis aller se vêtir.

Comme Brisebois ne répondait pas, le sergent poursuivit :

– Souhaitez que mes déductions soient justes, monsieur Brisebois, car si l'autopsie prouvait qu'il ne s'agit pas d'un simple accident, vous deviendriez le premier suspect. Mes enquêteurs ont posé des questions à vos employés...

Le sergent hésitait, cherchait ses mots.

– Je ne voudrais pas ternir la réputation d'une personne qui vient tout juste de décéder, mais il me semble que... enfin, vous ne saviez pas tout... si vous m'avez dit la vérité. Votre femme avait... disons, une double vie.

On imagine la surprise de l'infirmier. Il pressa le sergent-détective de questions, mais le policier refusa d'en dire plus long.

– Il me faut poursuivre l'enquête, mais vous serez tenu au courant, ne craignez rien.

La conversation était terminée, car le sergent s'éloigna. Ludovic demanda à Julien :

– Vous savez où se trouve le bureau de mon épouse ?

– Oui, monsieur.

– Veuillez m'y conduire. J'ai un appel urgent à faire.

Une fois dans le bureau, il demanda à Julien de le laisser seul.

Il sortit un calepin de sa poche et chercha le numéro de téléphone de Benoît Richard, un ami d'enfance devenu détective privé, et qui lui avait donné entière satisfaction quand il avait retenu ses services.

IV

Benoît Richard n'était plus du tout le même homme que Ludovic Brisebois avait connu quelques années plus tôt.

Il possédait toujours un minable bureau et se disait détective privé, mais ses enquêtes se limitaient à suivre les épouses de maris cocus, ou encore à pister les hommes qui trompaient leur épouse. Aidé d'un photographe, il accumulait les preuves.

Et avant de rendre visite à son client, il prenait rendez-vous avec la personne qu'il avait prise en défaut et cherchait à lui extorquer la forte somme.

Benoît Richard ne vivait que pour la boisson et pour les femmes. Véritable don Juan, il avait beaucoup de succès auprès de la gent féminine.

Comme ses rares enquêtes, à titre de détective privé, ne lui permettaient pas de joindre les deux

bouts, il avait accepté un travail de portier au *Crapaud*, un cabaret minable de l'est de la Métropole.

C'est là qu'il avait fait la connaissance de Graziella, une jeune danseuse nue dont le nom véritable était Ginette Dubois. Tous ses amis l'appelaient Gigi.

Elle était la plus jolie et la mieux tournée des danseuses du cabaret. Bien des hommes lui faisaient des propositions, mais elle leur répondait dans son langage coloré :

– J'suis une danseuse, pas une putain. Le gars qui m'aura, faudra qu'il en ait de collé.

Mais elle succomba au charme de Benoît Richard. Il n'était pas comme les autres hommes qu'elle rencontrait au club. Benoît avait de l'instruction, il était intelligent et elle ne comprenait pas qu'il se satisfasse d'un emploi aussi ennuyant.

– Si j'avais un peu plus d'argent, j'ouvrirais une véritable agence de détectives privés. Mais moi, j'ai les poches percées et l'argent s'écoule

facilement.

Et quand Benoît l'avait invitée à son appartement, la belle Gigi accepta. Au bout d'une heure passée entre ses bras, la danseuse ne cacha pas sa déception.

– Comme amoureux, tu vaux pas cher. Ça me prend une demi-heure pour te faire bander, tu ne me caresses pas, tu viens tout de suite et j'ai même pas joui. Faudrait que t'arrêtes de boire. La boisson et le sexe, ça fait pas un bon mélange. Quand tu as trop bu, t'es ramolli de partout. Résultat : zéro.

Mais ce qui passionnait la belle Gigi, c'était les rares enquêtes que menait Benoît.

– Moi, si j'avais eu de l'instruction, je serais devenue policière. Ris pas, je suis sérieuse. Je sais me défendre. En plus d'avoir étudié la danse, j'ai fait de la lutte aux États. Y a pas un homme qui me fait peur.

Et en souriant narquoisement, elle avait ajouté :

– Vous autres, les hommes, vous êtes

tellement faciles à manier. On vous laisse voir un bout de sein ou un peu de fesse et vous tombez dans les pommes. Vous devenez des marionnettes.

Quelques semaines plus tard, elle se mettait en ménage avec Benoît. Au club, il la surveillait, tel un mari jaloux. Mais la danseuse lui était fidèle. Elle l'encourageait à faire de la publicité pour se faire connaître.

– Et surtout, faut que tu donnes satisfaction à tes clients. C'est pas en faisant chanter tes victimes que tu vas te faire un bon nom.

Ce jour-là, Gigi était seule à l'appartement qui servait de bureau. Selon son habitude, Benoît était allé retrouver des amis dans une brasserie située près de chez lui. Si jamais il recevait un appel important, Gigi savait où le rejoindre. Mais elle ne devait pas le déranger inutilement, surtout lorsqu'il jouait au billard.

Lorsque le téléphone sonna, elle prit sa voix mielleuse pour répondre.

– Bureau du détective Benoît Richard.

– Monsieur Richard est-il là ?

– Pas présentement, monsieur. Il est sur une enquête. Mais il se rapporte régulièrement. Je puis lui transmettre un message ?

– Mon nom est Ludovic Brisebois de *Brisebois et fils, construction*. Qu’il me téléphone le plus tôt possible. Qu’il m’appelle chez moi.

Et il donna le numéro.

Gigi se devait d’en savoir plus long, car Benoît ne lui pardonnerait pas d’abandonner une partie pour une affaire banale.

– Vous avez besoin de lui comme enquêteur ?

Ludovic était impatient.

– Écoutez, mademoiselle, je suis un ami de Benoît. Il a déjà mené à bien une enquête pour notre maison. Mais cette fois-ci, c’est moi, personnellement, qui veut retenir ses services. C’est urgent.

– Jusqu’à quelle heure peut-il vous appeler à ce numéro ?

– À toute heure. Je ne sors pas, je suis

paralysé, mademoiselle. Mais qu'il fasse vite. S'il tarde trop, il se pourrait qu'il ait à me rencontrer derrière les barreaux.

– Je m'en occupe immédiatement.

Ginette raccrocha. Elle était orgueilleuse, aimait à être toujours bien maquillée, bien vêtue. Mais elle n'avait pas le temps de faire sa toilette. Même si elle portait une jupe très courte, démodée, et un chemisier trop décolleté pour se montrer en public, elle sortit rapidement et, en courant, se rendit à la brasserie.

Lorsqu'elle entra, les buveurs attablés près de l'entrée, se mirent à siffler. Ginette se dirigea immédiatement vers le bar, sans s'occuper d'eux.

Benoît ne jouait pas au billard. Aussi, elle s'adressa au serveur :

– Vous avez vu Benoît ?

– Oui, il était ici tantôt. Je crois qu'ils se sont rendus au café du coin. Ils étaient trois et ils parlaient de prendre un « fort ». On n'en sert pas ici.

– Merci.

Ginette se dirigea rapidement vers la sortie. Les buveurs l’apostrophèrent une fois de plus.

– Danse-nous quelque chose, Graziella.

– Montre-nous tes fesses, fit un autre. Tes seins, on les voit.

Ginette sortit sous les rires. Juste au coin, il y avait un café où, en plus de boissons alcoolisées, on servait des repas. Le soir, cet endroit devenait un lieu de rendez-vous.

Lorsqu’elle entra, elle mit quelques secondes à s’habituer au peu de lumière qui éclairait mal l’endroit.

Benoît était assis au bar et causait avec une fille, une putain de bas étage.

– J’ai à te parler.

Le détective privé se retourna.

– Tu vois pas que je suis occupé.

La fille qui se trouvait près de lui jeta un regard de dédain sur Ginette.

– C’est ça, la fille avec qui tu vis ? Elle « fait dur ».

Puis, s'adressant à Gigi, elle ajouta :

– T'as besoin de sortir presque nue pour attirer le regard des hommes ? Pas moi.

Gigi répliqua aussitôt.

– Toi, ta gueule, la guidoune.

– Je vais t'en faire une guidoune, moi, espèce de putain. T'es juste bonne pour te brasser le cul en public.

– Toi, ma maudite, tu vas y goûter.

Les deux femmes allaient en venir aux coups. Benoît voulut intervenir, mais des hommes, écrasés sur leurs tables, crièrent :

– Laisse-les faire.

– Les batailles entre femmes, nous, on aime ça.

La fille avait agrippé les cheveux de Ginette, qui lui décocha un coup de pied sur une jambe et la saisit par le bras. Elle la fit pirouetter par-dessus son épaule et la fille tomba sur le comptoir, renversant verres et bouteilles.

Ginette, le chemisier presque arraché, les seins

à l'air, voulut se jeter sur la fille. Mais cette dernière s'empara d'une bouteille et elle allait frapper Gigi à la tête lorsque Benoît intervint.

– C'est assez, cria-t-il.

Il sépara les deux femmes qui continuaient de s'injurier.

Saisissant Ginette par le poignet, il la traîna vers la sortie.

– Je vais t'apprendre à vivre, toi.

Ginette cria, avant de franchir la porte :

– On se retrouvera. Tu t'en tireras pas comme ça. Benoît la forçait à le suivre en lui serrant le poignet.

– Envoie, marche. Et boutonne ta blouse. T'es pas au club. Je t'ai déjà dit que j'avais pas été dérangé.

– Lâche-moi, tu me fais mal, gémit la fille.

– Attends d'être rendue à la maison, je vais te dresser, moi.

Elle savait que si Benoît perdait patience, il pouvait la frapper brutalement.

– Si tu me touches, je te fais arrêter. J’essaie de te rendre service...

– Me rendre service ? Avoue donc que tu es jalouse et que tu me surveilles.

– Moi, jalouse ? Tu me fais rire. Des gars comme toi, j’en rencontre tous les soirs. Et il y en a beaucoup qui ont les poches pleines.

Ils arrivaient à leur appartement.

– Tu as reçu un appel très important.

Benoît ne l’écoutait pas. Il la poussa durement à l’intérieur.

– Monsieur Brisebois d’une maison de construction...

– Ludovic ? demanda tout à coup Benoît.

– Oui, c’est ça, fit Ginette en se dirigeant rapidement vers la chambre. Tu as déjà travaillé pour lui et là, il risque d’être arrêté. C’est très urgent. Le numéro est sur la table. Il est chez lui, pas à son bureau.

Ginette était à se changer. Benoît lui cria :

– Pourquoi ne l’as-tu pas dit plus tôt ?

– Parce que tu m’as pas donné la chance de parler. La prochaine fois, tu les prendras seul, tes messages.

Benoît s’avança dans la porte de la chambre.

Excuse-moi, Gigi, j’savais pas. Tu m’en veux ?

Il l’attira dans ses bras. Elle était encore à demi vêtue.

– Pas à toi, admit-elle, mais la fille, je la retrouverai, elle l’emportera pas en paradis.

– Bah ! prends ça cool et laisse tomber ! Penses-tu, sérieusement, que cette fille-là m’intéresse ? Y a que toi qui compte.

– C’est vrai ?

Ginette glissa ses bras autour du cou de Benoît, frotta son corps contre le sien, puis l’embrassa avec ardeur. Il dut la repousser pour se dégager.

– Faut que j’appelle Brisebois tout de suite.

– Reviens vite, je t’attends. Je te veux.

Benoît ne l’écoutait plus. Il prit la note qui se

trouvait sur la table, décrocha le récepteur et composa le numéro. Une voix répondit aussitôt.

– Allô !

– Monsieur Ludovic Brisebois, s’il vous plaît.

– Qui appelle ?

– Benoît Richard, détective privé.

– Un instant.

Brisebois ne le fit patienter que quelques secondes.

– Allô ! C’est toi, Benoît ?

– Oui, j’ai reçu ton message. Que se passe-t-il ?

Ludovic répondit par une question.

– Tu mènes toujours des enquêtes ?

Benoît se rengorgea.

– Toujours et ça va de mieux en mieux. Comme tu as pu le constater, j’ai une secrétaire et...

L’autre le coupa.

– Je veux te voir, le plus tôt possible.

– C’est que je suis très occupé et...

– Laisse tout tomber. Je te paierai en conséquence.

Benoît esquissa un sourire. C’est exactement ce qu’il voulait entendre.

– Mais que se passe-t-il exactement ?

– Tu as assisté à mon mariage. Tu te souviens de Raymonde, ma femme ?

Benoît mentit.

– Sûrement que je m’en souviens. Elle est très jolie, Intelligente... en plein la femme qui te convient.

– Elle est morte.

Il y eut un court silence, puis le détective murmura :

– Je sympathise beaucoup avec toi, Ludovic.

– Depuis que je suis paralysé, c’est elle qui dirigeait les destinées de notre compagnie.

– Au fait, ta santé, ça se replace ?

– Très lentement. Mais pour l’instant, il s’agit

de Raymonde. C'était une femme d'affaires formidable.

Et Ludovic lui résuma le tragique événement de la nuit passée.

– Je suis persuadé qu'elle a été assassinée.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Ce serait trop long à te raconter. Faut se voir. Tôt ou tard, les policiers-enquêteurs en viendront à la même conclusion que moi et comme je suis le suspect numéro un, je risque d'être arrêté.

– Où en sont rendus les policiers dans leurs recherches ?

– Je l'ignore, j'ai quitté les bureaux de la compagnie. Je n'en pouvais plus.

– Qui a charge de l'enquête ?

– Un sergent-détective... Poulin, je crois.

Benoît esquissa un sourire.

– Je l'ai connu alors que je faisais partie de la police. Et il est encore là-bas ?

– Oui, il voulait interroger les employés. Lui

et ses hommes sont loin d'avoir terminé.

Benoît entendit un bruit, tourna les yeux et aperçut Ginette dans la porte. Elle était entièrement nue sous un déshabillé qui ne cachait rien et qui n'était même pas attaché.

– Dépêche-toi, je t'attends, murmura-t-elle.

Benoît appuya sur le bouton qui empêchait son interlocuteur d'entendre.

– Va t'habiller, j'ai une enquête.

Ginette disparut dans la chambre.

– Es-tu toujours là ? demanda Ludovic.

– Oui, je suis allé prendre mon bloc-notes. Donne-moi ton adresse.

– 17, rue de Margny, c'est dans la montagne.

– Je connais, je serai là dans quelques minutes. Dis-moi, Ludovic, qui dirige la compagnie, vu que tu n'es pas là et que ta femme...

– Pour l'instant, c'est un comptable qui agissait comme gérant. C'était le bras droit de Raymonde.

– Son nom ?

– André Laurin. Mais pourquoi ces questions ?

En notant le nom, Benoît répondit :

– Une idée. Je t’expliquerai. Je serai chez toi dans quelques minutes. À tout de suite.

– Je t’attends et merci Benoît, je compte sur toi.

Le détective raccrocha. Il était fou de joie.

– Enfin, je vais pouvoir enquêter sur un véritable meurtre. Ion rêve. Je vais prouver à tous ces chiens de policiers que je suis un as.

GINETTE parut dans la porte.

– Je suis prête. Nous partons ?

Elle avait passé une petite robe très simple et coiffé ses cheveux.

Benoît la regarda longuement.

– Eh bien quoi, qu’est-ce que j’ai, tu me trouves vêtue trop librement ?

– Oh non ! si cette robe était plus décolletée, on pourrait voir ton nombril !

– C’est toi qui m’achètes toutes mes robes et...

– Tu es sérieuse quand tu dis que tu veux m’aider dans mes enquêtes ?

– Mais certainement. Je suis loin d’être folle, tu sais. Si j’avais été chanceuse, je serais devenue une grande ballerine.

– Oublie le ballet, on n’a pas de temps à perdre.

Il alla fouiller dans un tiroir de la commode de la salle à manger. Il en sortit une pile de cartes et en choisit une.

– Tiens. Je vais y inscrire ton nom. Ces cartes, je les ai prises quand je travaillais comme journaliste à la pige.

Il écrivit le nom de Ginette Dubois. Il lui parla ensuite rapidement de son ami, Ludovic Brisebois, et du drame qui avait bouleversé sa vie.

– Brisebois est sûr que sa femme a été assassinée. Les policiers sont encore dans les bureaux de la compagnie. Tu vas t’y rendre. Tu te diras journaliste.

La belle Gigi sursauta :

– Pas seule ?

– Oui. Moi, je vais chez Brisebois, chez lui. Je veux connaître sa version de l'affaire.

La danseuse demanda :

– Pourquoi ne pas intervertir les rôles ? Toi, va faire face aux policiers, moi, je questionnerai ton ami Brisebois.

Benoît faillit se fâcher.

– Veux-tu m'aider, oui ou non ?

– Oui, mais...

– Alors, discute pas. Fais ce que je te dis. Moi, je ne puis me présenter aux bureaux de la compagnie tant que les policiers seront là.

– Pourquoi ?

– L'officier qui a charge de l'enquête me connaît. Et puis, cesse de discuter. Ludovic m'attend.

Benoît allait sortir.

– Mais pas si vite, idiot, je ne sais pas où est située cette compagnie.

Cherche dans l'annuaire. Et souviens-toi de ce nom, André Laurin. Pour l'instant, c'est lui qui dirige l'entreprise.

– Je devrais le voir ?

– Mais je ne sais pas, moi, débrouille-toi. Je prends la voiture... alors toi, saute dans un taxi.

– Donne-moi de l'argent. Les taxis, ça coûte cher.

Benoît sortit son porte-monnaie de sa poche et en tira un billet de dix dollars.

– Ça va sûrement te suffire.

– Qu'est-ce que je ferai, une fois rendue à la compagnie ?

– Fouine, essaie d'en apprendre le plus possible sur la patronne. Cherche à savoir si elle avait des ennemis. Maudit, si tu veux devenir enquêteuse, débrouille-toi, c'est facile en jouant les journalistes. Je te retrouverai ce soir, avant d'aller au club.

Ginette le regarda s'éloigner. Elle aimait sincèrement Benoît Richard. Elle voulait l'aider. Il avait besoin d'être encouragé. Benoît avait

dépensé, en quelques mois, la fortune dont il avait hérité à la mort de son père. Il s'était montré fort généreux pour elle.

Tant qu'il avait eu de l'argent, Benoît s'était vu entouré d'amis, mais tous l'avaient délaissé quand ils se rendirent compte qu'il était ruiné ; tous excepté elle.

GINETTE fouilla dans l'annuaire et nota l'adresse de *Brisebois fils, construction*.

« Il faut que Benoît soit fier de moi. Je suis capable de réussir. Après tout, je suis assez bonne comédienne. »

Pendant qu'elle avait suivi des cours de ballet, elle avait aussi étudié la comédie. Elle voulait devenir artiste. La chance ne lui avait pas souri. Pour gagner sa vie, elle avait accepté de lutter aux États-Unis. De retour au Québec, le seul travail qu'elle avait pu trouver était celui de danseuse nue. Pour se faire plus d'argent, elle avait accepté les offres des clients fortunés... jusqu'à ce qu'elle rencontre Benoît. Depuis, elle ne buvait pratiquement jamais et s'efforçait de lui demeurer fidèle.

« Oui, il faut que je réussisse. Je vais te prouver que Gigi est capable de faire autre chose que montrer ses fesses. »

V

– Suivez-moi, monsieur Brisebois vous attend.

Julien fit entrer Benoît Richard dans le grand salon. Les meubles étaient d'une richesse inouïe. On avait dû dépenser une fortune.

– Tu dois trouver ça ridicule, n'est-ce pas, Benoît ?

C'est alors que le détective aperçut son ami, Ludovic Brisebois. Son fauteuil roulant était près de la fenêtre.

– Un tel salon et pas de tapis. Nous avons un turquie authentique, mais mon fauteuil ne pouvait pas rouler.

Brisebois s'était avancé et Benoît lui serra la main.

– Si tu savais comme je sympathise avec toi.

– Merci.

Brisebois avait la voix brisée. Il demanda à Julien de leur apporter à boire et lorsqu'ils furent servis, il dit à son domestique :

– Si j'ai besoin de vous, je vous sonnerai.

– Bien monsieur.

Le domestique sortit. Ludovic fit signe à Benoît d'approcher. Il s'assit face à son fauteuil.

– Si tu savais, Benoît, murmura l'invalidé.

Les sanglots dans sa voix l'empêchaient de continuer.

– Je te comprends, vieux. Bois, ça va te remplacer. Moi, j'ai tout mon temps.

Après avoir avalé une gorgée, Ludovic murmura d'une voix faible :

– Plus tôt, ce matin, je suis allé au bureau. J'ai fait un effort. Ça n'a pas été facile, mais j'ai tenu le coup. Maintenant, je me sens écrasé.

Il prit une longue respiration et continua lentement :

– Raymonde était tout pour moi. Sans elle, je ne sais ce que je serais devenu. Elle m'a soigné,

elle a tenu le poste de présidente dans la compagnie, elle s'est donnée tout entière à son travail. Nous avons pris de graves décisions. Du moins, moi, j'étais décidé. Raymonde hésitait encore. Je voulais tout vendre. Ça m'aurait procuré suffisamment d'argent pour acheter une propriété dans le Sud et y finir mes jours auprès de Raymonde. Aujourd'hui, j'avais décidé de lui faire la surprise, d'aller la retrouver au bureau, de l'amener dîner et de la mettre au courant de mes projets définitifs. J'étais sûr de la convaincre... et voilà que je reçois un appel téléphonique de mon médecin...

Il s'arrêta, plaça ses deux mains devant sa figure, pleurant silencieusement. Benoît attendit patiemment que Ludovic reprenne la parole.

— Il arrivait à Raymonde, quand elle rentrait tard, de coucher dans une autre chambre. Parfois, elle partait le matin sans que je la voie. Si je dormais, elle n'osait pas me réveiller. Ce matin, j'ai cru qu'elle s'était rendue au travail. Mais elle n'était pas rentrée de la nuit.

— Quand est survenu l'incident, à quelle

heure ? demanda Benoît.

– Difficile à dire tant que le médecin légiste n'aura pas fait l'autopsie. Elle s'est noyée au cours de la soirée.

Et il parla des habitudes de sa femme, des exercices et de la baignade qu'elle faisait tous les soirs avant de revenir à la maison.

– Ce n'est pas un accident, conclut Ludovic d'une voix forte. C'est impossible... à cause du costume qu'elle portait.

– Quel costume ?

Ludovic répéta à son ami toutes les raisons qu'il avait données aux policiers et qui le portaient à croire que sa femme avait été assassinée.

– Et comment Poulin explique-t-il les vêtements de ta femme ?

– C'est simple. Selon lui, Raymonde, au lieu de se rendre au gymnase, courait autour de la piscine. Quand elle en avait assez, elle enlevait son costume de gymnastique et plongeait nue. Remarque que c'est possible, mais moi, je ne le

crois pas.

Julien, le domestique, en apportant les verres, avait laissé la bouteille sur une petite table ronde. Benoît se leva.

– Tu veux que je te serve ?

Mais le handicapé fit un signe négatif.

– J’ai déjà trop bu depuis mon retour des bureaux de la compagnie.

Le détective emplit son verre, en vida la moitié d’un trait, puis se tourna vers son ami.

– Bon, oublions l’accident. Si ta femme a été assassinée, qui aurait intérêt à la faire disparaître ?

Ludovic réfléchit.

– Quand on est en affaires, dit-il enfin, on se crée souvent des adversaires, des concurrents qui deviennent des ennemis dangereux.

Il fit une pause, puis murmura :

– Il y a peut-être autre chose.

– Que veux-tu dire ?

– Le sergent-détective Poulin m’a lancé une phrase. Je ne le crois pas, mais quand même...

– Qu’a-t-il dit ?

– Que Raymonde avait une double vie.

– Tiens, tiens, murmura Benoît, subitement intéressé.

– J’ai questionné le sergent. J’ai cherché à savoir ce qu’il voulait dire, mais il n’a pas voulu parler. Il a simplement ajouté : « Vous l’apprendrez bien assez tôt. »

*

Le taxi ralentit sa course. Il approchait du gratte-ciel qui abritait les bureaux de la maison Brisebois.

– N’arrêtez pas devant l’édifice, fit soudain Gigi en apercevant les nombreuses voitures de police stationnées aux alentours.

Rendu au coin de la rue, le chauffeur rangea son taxi le long du trottoir. La jeune fille paya sa

course et la voiture repartit aussitôt.

Maintenant qu'elle devait commencer sa première enquête, la danseuse se sentait de plus en plus nerveuse. Elle croyait que les policiers avaient quitté les lieux et qu'il serait facile pour elle d'obtenir une entrevue avec André Laurin. Mais maintenant, elle n'osait même pas entrer dans les bureaux de la compagnie.

« Les policiers vont se rendre compte que je ne suis pas une véritable journaliste. Pourquoi ai-je accepté d'aider Benoît ? »

Elle ne voulait pas, non plus, rester plantée là sur le coin de la rue tel un piquet. Juste en face se trouvait un restaurant. Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur, sans doute des curieux attirés par tous ces policiers. Gigi décida de les rejoindre. Là, elle pourrait prendre le temps de réfléchir.

Elle poussa la porte du restaurant. Plusieurs hommes, assez jeunes, discutaient avec animation. L'un d'eux se trouvait au téléphone public, un autre lui criait :

– T’as pas fini, nous aussi on a des appels à faire.

Ginette se fraya un chemin en direction du comptoir. Tous ces hommes parlaient à voix forte. Ils semblaient tous d’humeur massacrate. L’un d’eux gueulait.

– Je vais « arranger le portrait » du sergent-détective Poulin dans mon journal.

– Y a pas le droit de nous empêcher de faire notre travail de journaliste, fit un autre.

Un troisième ajouta :

– S’il nous avait laissé interroger les employés, on aurait pu en apprendre plus long sur la victime. Paraît que son mari ne se doutait de rien.

Toutes ces paroles ne tombaient pas dans l’oreille d’une sourde. Ginette approchait du comptoir lorsqu’un jeune homme la saisit par le bras.

– Hé ! vous avez vu le pétard, vous autres ? Je gage que c’est une employée de chez Brisebois. Il y a quatre femmes pour un homme dans ces

bureaux-là.

Un autre demanda à Ginette :

– C’est vrai, tu travailles chez Brisebois ?

– Oui, oui, c’est ça.

Les journalistes l’encerclèrent aussitôt.

– Parle-nous de ta patronne, la victime.

– C’est vrai qu’elle faisait son mari cocu et qu’il n’en savait rien ?

– Je l’ignore, répondit prudemment Gigi. Je suis une nouvelle aux bureaux. Le sergent-détective veut quatre cafés.

Elle avait élevé la voix de façon à ce que l’employé du restaurant l’entende.

– Quatre cafés noirs, pour emporter, et c’est urgent.

Puis, se tournant vers les journalistes, elle ajouta :

– Je ne puis vous parler. Les policiers m’attendent. Mais si j’apprends quelque chose, je promets de revenir et de vous mettre au courant.

Le commis lui tendit un sac contenant les quatre cafés.

– Attention, c’est chaud.

Elle paya et sortit rapidement du restaurant. En une minute, elle en avait appris beaucoup sur la victime. Elle se dirigea vers le gratte-ciel, y entra. Comme elle appuyait sur le bouton de l’ascenseur qui la mènerait aux bureaux de la compagnie, un policier en uniforme la saisit par le bras.

– Où vas-tu la belle ?

– Tout d’abord, fit-elle en redressant fièrement la tête, soyez poli. On n’a pas été élevés ensemble, je crois. Sachez, monsieur, que je travaille pour monsieur Laurin, le gérant de la compagnie. C’est lui qui m’a envoyée chercher des cafés. Et si vous ne me laissez pas monter, le détective Poulin vous en fera voir de toutes les couleurs, car c’est lui qui a soif.

Les portes de l’ascenseur venaient de s’ouvrir.

– Vous fâchez pas, fit le policier. Je ne pouvais pas deviner, moi. Vous auriez pu être une

journaliste et le sergent ne veut pas en voir un seul.

Ginette éclata de rire.

– Une journaliste ? Non, mais regarde-moi, mon gros, est-ce que j’ai l’air d’une journaliste ?

Sans plus attendre, elle entra dans l’ascenseur, appuya sur le bouton du quatorzième étage et les portes se refermèrent.

« Ouf, j’ai eu chaud. Maintenant, qu’est-ce que je dirai, une fois en haut ? »

La compagnie occupait plusieurs étages de l’édifice, mais le quatorzième était réservé à la direction. Lorsqu’elle sortit de l’ascenseur, elle se retrouva dans un large corridor. Il n’y avait aucun policier en vue. Soudain, une porte s’ouvrit et une dame d’un certain âge parut. Elle avait un seau et une vadrouille à la main. Elle dévisagea Ginette.

– Qu’est-ce que vous faites ici ? Les policiers veulent interroger toutes les employées de bureaux, et c’est en bas.

– Je sais, répondit vivement Gigi, mais on a terminé avec moi. Vous savez où est monsieur

Laurin ? On m'a demandé de lui monter ces cafés.

– Dans le bureau de la patronne. Il ne veut pas que je touche à rien, alors, le ménage des salles de toilette, ce sera pour demain.

La femme disparut dans l'ascenseur et Ginette se retrouva seule. Elle était maintenant plus confiante. La chance lui souriait. André Laurin, l'homme qu'elle désirait interroger, semblait seul sur l'étage.

Gigi regarda autour d'elle. Sur une des portes, on pouvait lire le nom de Raymonde Brisebois, présidente. Laurin était dans ce bureau. D'un pas décidé, elle s'approcha, déposa dans le cendrier de métal le sac contenant les cafés, puis frappa à la porte.

VI

Ludovic Brisebois avait remis à son ami une liste des noms des principaux compétiteurs de sa maison.

– Mais entre nous, Benoît, je ne vois pas quel intérêt ils auraient eu à faire mourir Raymonde. Comme le disait le sergent Poulin, s’il y a eu meurtre, le seul véritable suspect, c’est moi.

Benoît se promenait lentement, le verre à la main. Soudain, il s’arrêta devant le fauteuil roulant.

– Ludovic, sois calme, ne t’emporte pas et surtout, si tu veux que je t’aide, dis-moi toute la vérité. Ta femme, Raymonde, avait-elle un amant ?

La question parut surprendre énormément Brisebois. Il esquaissa même un sourire, malgré le tragique de la situation.

– Non et la raison est simple. Raymonde était frigide. Les hommes ne l’ont jamais intéressée. Si elle avait eu un amant, je m’en serais rendu compte. Je ne comprends pas pourquoi le sergent a lancé cette phrase. Quand j’ai épousé Raymonde, tout le monde chuchotait qu’elle ne faisait qu’un mariage d’argent, pas un mariage d’amour. Elle n’a jamais été une grande passionnée. De plus, elle ne pouvait pas avoir d’enfant.

– Elle t’aimait ?

– J’en suis persuadé. Sans amour, elle ne serait jamais demeurée à mes côtés. Elle m’a soigné comme jamais une infirmière aurait pu le faire. Au bureau, elle a pris la direction de la compagnie. Son travail, son mari, ma santé... tout ça passait bien avant l’amour physique, bien avant le sexe.

Soudain, Benoît le vit s’arrêter de parler. Son regard changea. Il paraissait troublé.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Sam Walters.

– Qui est-ce ?

– Mon plus gros compétiteur. Un homme sans scrupules. Or, je me souviens maintenant. La secrétaire de Walters, que je connais bien, m’a dit avoir rencontré Raymonde à quelques reprises, au bureau de son patron. Elle et Sam Walters sont même allés manger ensemble, au restaurant. Pourquoi ? Je voulais en parler à Raymonde mais n’en ai pas eu l’occasion. Ce que je ne comprends pas, c’est que nous n’avons jamais transigé avec Walters. Il y a sûrement là quelque chose de mystérieux.

Le téléphone sonna dans la pièce, mais Ludovic ne bougea pas. Benoît regardait autour de lui, cherchant l’appareil. Il l’aperçut sur une table, près de l’immense fenêtre. Il allait s’y diriger, mais Ludovic l’arrêta.

– Laisse, Julien répond dans l’autre pièce. Si c’est pour moi, il me sonnera.

Mais une porte s’ouvrit et le domestique parut.

– Je m’excuse de vous déranger. L’appel, c’est pour monsieur Richard, une femme qui désire

vous parler.

– Ce doit être Gi... ma secrétaire. Elle seule sait que je suis ici.

– Va dans l'autre pièce avec Julien. Tu seras seul et pourras parler à ton aise.

– Merci Ludovic.

Et Benoît sortit à la suite de Julien, le domestique.

*

René Laurin regarda la jeune fille qui se trouvait debout, près du bureau.

Ginette, fort intimidée, avait rougi. Ça lui donnait un air de petite fille prise en défaut. Mais la comparaison s'arrêtait là. Sa robe décolletée et fort ajustée prouvait hors de tout doute qu'elle était une femme fort aguichante.

– Si vous êtes journaliste, comment se fait-il que vous soyez encore ici ? Les policiers les ont tous chassés.

– Moi, j’ai dit que j’étais une employée et j’ai attendu que vous soyez seul pour venir vous poser quelques questions.

Et elle lui expliqua, sans lui donner la chance de placer un mot :

– Oh ! je sais que vous êtes très occupé, surtout aujourd’hui, mais je ne voudrais pas commettre d’impairs, écrire des faussetés ! Je ne me fie jamais aux qu’en-dira-t-on. Je n’enquête pas sur la mort de votre patronne, non. J’en suis à mes débuts dans le journalisme, j’ai promis d’écrire un papier qui sort de l’ordinaire. Je veux faire un reportage sur la victime, sur son caractère, ses amours, car il semble que madame Brisebois avait une vie désordonnée.

André Laurin hésita. Gigi s’était assise en face de lui, sans attendre d’y être invitée. Elle avait sorti un calepin de son sac et fixait son interlocuteur. C’était un homme charmant, pouvant plaire à toutes les femmes.

« Moi, je ferais sûrement des folies avec un gars comme lui. »

– Je regrette, mademoiselle, mais je ne puis vous aider, dit lentement Laurin. Madame Raymonde était ma patronne et je la considérais comme telle, rien de plus. Je ne me fie jamais aux racontars et la vie privée de mes collègues de travail ne m'intéresse aucunement.

Gigi décida de lancer une flèche au hasard. Elle savait que Laurin et Raymonde Brisebois se voyaient régulièrement dans leur travail. Il avait dû se développer une certaine amitié entre les deux.

– Pourtant, on chuchote que la patronne et vous...

Laurin devint aussi rouge qu'une tomate victime d'un coup de soleil. Il faillit se fâcher.

– Ceux qui vous ont dit ça vous ont menti, mademoiselle. Raymonde et moi, nous étions des amis, il est vrai. Nous allions souvent au restaurant, mais je vous jure, sur ce que j'ai de plus précieux, que jamais je ne lui fis une avance et jamais elle ne m'a laissé croire que je pourrais l'intéresser.

– Vous êtes marié ?

– Non, je suis libre, mais j’ai de nombreuses amies. Alors, pourquoi perdrais-je mon temps avec ce genre de femme ?

Gigi fronça les sourcils et inscrivit une note dans son calepin pendant que Laurin continuait.

– Raymonde me plaisait, je l’avoue. Mais une aventure d’un soir ne m’aurait attiré que des ennuis. Tenez, quand j’ai rencontré monsieur Brisebois pour la première fois, ce matin, il a semblé me détester. J’ai cru qu’il était jaloux de moi. C’est complètement ridicule. Il doit pourtant connaître sa femme.

Gigi n’avait pas perdu un mot des paroles de son interlocuteur. Des bouts de phrases, des mots qui ne semblaient pas dire grand-chose et qui pourtant l’éclairaient énormément.

Au club, la danseuse rencontrait toutes sortes de gens et avait appris à juger rapidement ceux et celles qui l’entouraient.

« Pourquoi je m’intéresserais à ce genre de femme ? », lui avait dit Laurin. Puis plus tard, il

avait avoué qu'avec Kaymonde « une aventure d'un soir ne lui aurait attiré que des ennuis ». Enfin, il avait ajouté : « Monsieur Brisebois doit pourtant connaître sa femme. »

La jolie danseuse avait rapidement tiré ses conclusions. Pour s'en assurer, elle demanda à Laurin :

– A-t-elle eu des aventures passagères avec des employés... des compagnes de travail ?

– Qui peut le dire ? demanda Laurin sans paraître le moindrement surpris.

Gigi insista.

– Elle devait pourtant avoir, parmi les employés, une amie plus intime. Comment savez-vous qu'elle préférerait les femmes aux hommes, même si elle ne détestait pas sortir, parfois, avec une personne du sexe opposé ?

Laurin se leva. On sentait qu'il avait le besoin de se confier. Il n'avait pas osé parler aux policiers. Quant à Ludovic Brisebois, il ne l'aurait pas écouté ou du moins, il n'aurait pu être objectif.

Le comptable regarda cette jeune fille qui semblait innocente, qui ne demandait qu'à faire son travail de journaliste. Pourquoi ne pas se servir d'elle pour dire ce qu'il savait et peut-être faire éclater la vérité ?

Pesant bien ses mots, sans regarder Gigi, tout en marchant lentement, il déclara :

– Vous savez, dans une compagnie comme la nôtre, tout se sait. Il y a à peine quatre mois, madame Raymonde engageait une secrétaire particulière, une fort belle fille qui aurait pu faire tomber en pâmoison n'importe quel homme. Mais voilà, cette secrétaire n'avait d'yeux que pour sa patronne. Remarquez qu'il ne s'est rien passé de... enfin, il n'y a pas eu de scandale. Je dois cependant avouer que les employés chuchotaient... on se demandait ce que cette secrétaire venait faire ici. C'était pas une employée comme les autres.

Gigi demanda d'un air indifférent :

– Comment se nomme cette secrétaire... particulière ?

– Odette Picard.

Laurin revint à son bureau, s’assit, alluma une cigarette, puis continua :

– C’est Edmond, le gardien de nuit de la bâtisse qui a lancé les rumeurs.

Ginette notait tout dans son calepin.

– Un gardien de nuit ? fit-elle surprise. Il devait donc être ici à l’heure de la mort de madame Raymonde.

– Probable, je ne l’ai pas vu car il avait terminé son quart. Il est chez lui et doit encore dormir.

La danseuse ramena la conversation sur cette secrétaire, Odette Picard.

– Comment le gardien de nuit a-t-il lancé cette rumeur, comme vous dites ?

– En disant, tout simplement, qu’il avait vu la belle Odette venir au bureau, à quelques reprises, le soir, vers neuf heures. Or, c’est justement à cette heure-là que madame Raymonde allait au gymnase, supposément seule.

Gigi en avait appris beaucoup, mais elle voulait mieux connaître la victime. C'est ce que Benoît lui avait demandé.

Donc, si j'ai bien compris, madame Brisebois ne s'intéressait pas aux autres hommes ?

Raymonde était une femme d'affaires, elle ne vivait que pour sa compagnie. Il y a à peine une semaine, elle m'a avoué qu'elle tenait solidement Sam Walters... c'est notre plus gros compétiteur. Lui et Raymonde sont sortis quelques fois ensemble. Eh bien ! je suis certain que, pour éliminer un adversaire, madame Brisebois n'aurait pas hésité à faire l'amour avec lui !

Laurin, brusquement, écrasa sa cigarette dans le cendrier. Il regrettait ses dernières paroles.

— J'en ai beaucoup trop dit. À cause de ce qui s'est passé depuis ce matin, je ne suis pas dans mon état normal. Je ne voudrais pas que vous écriviez tout ce que je vous ai dit.

Gigi lui lança son sourire le plus aguichant.

— Soyez sans inquiétude. Je ne rédige jamais un article sans avoir toutes les preuves. Aussi, je

vais essayer de rencontrer la belle Odette Picard et je verrai aussi Sam Walters.

Elle se leva.

– Je ferai un papier formidable sur cette grande femme d'affaires qui, aux yeux de son mari, était une femme à la conduite irréprochable.

– Mais, c'est peut-être la vérité.

– Je ne le crois pas. Je plains monsieur Ludovic Brisebois. Il aura sûrement une surprise fort désagréable.

Elle demanda :

– Où puis-je voir Odette Picard ? Je suppose que les policiers la retiennent avec les autres employés ?

– Oh non ! Quand Odette a appris la mort de sa patronne, elle a immédiatement quitté le bureau. Elle semblait fort émue. Elle était presque méconnaissable. Elle est partie tout de suite. Elle a dû retourner chez elle.

– Vous avez son adresse ?

Laurin réfléchit et, pendant un certain laps de

temps, Gigi eut peur qu'il ne lui donne pas ce renseignement. Mais enfin, le gérant se leva, se dirigea vers un classeur et sortit un dossier.

– Elle habite le 2412, boulevard Douviers, appartement 18.

Le gérant s'empressa d'ajouter :

– Si jamais on vous questionne, ne dites pas que je vous ai donné cette adresse.

– Vous pouvez compter sur mon entière discrétion. Auriez-vous le numéro de téléphone de monsieur Ludovic Brisebois ? J'aimerais lui dire deux mots.

– Certainement.

Après avoir noté le numéro, Ginette demanda :

– Je puis téléphoner ? Sinon il faut que j'appelle au journal du restaurant d'en face et c'est rempli de journalistes.

Laurin alla ouvrir la porte qui communiquait avec le bureau de la secrétaire.

– Tenez, ici vous serez seule. Pour obtenir une ligne, faites le neuf. Mais ne vous attardez pas car

si la police vous surprenait ici, ça pourrait me causer des ennuis.

Laurin allait refermer la porte de son bureau.

– Merci beaucoup, lui lança Ginette. Vous avez été très gentil. J'espère vous revoir en d'autres occasions.

Mais déjà Laurin avait refermé la porte.

« Si sa patronne était frigide, lui ne semble pas beaucoup plus chaud. Mais c'est un homme. S'il n'y avait pas Benoît, j'aurais réussi à le faire bander... »

Elle s'assit à la place de la secrétaire et composa le numéro que Laurin lui avait donné.

*

Benoît Richard était seul dans la pièce. Julien, le domestique, était sorti après lui avoir montré l'appareil téléphonique. Le détective prit le récepteur.

– Allô !

– Benoît, c’est Ginette.

– Je sais, il n’y a que toi qui pouvais me rejoindre ici.

– J’ai pu causer avec Laurin, le gérant, et j’ai appris des choses...

Elle était tellement heureuse qu’elle riait beaucoup trop.

– Tu vas être fier de moi. Je vais devenir une excellente détective privée.

– Je le jugerai moi-même. Qu’as-tu appris ?

Elle parla d’Odette Picard, cette secrétaire privée qui semblait amoureuse de sa patronne.

– C’est-y assez fort pour toi ça ? J’ai découvert que Raymonde Brisebois était une lesbienne.

– Oh ! une seconde, ne tire pas les conclusions trop hâtivement ! T’as l’adresse d’Odette Picard ?

– Oui. Quant à Sam Walters...

– Lui, il est facile à rencontrer. Je vais tout d’abord m’occuper de cette fille.

Ginette protesta.

– Pourquoi ne me laisses-tu pas continuer mon enquête ? Avoue que j’ai bien débuté. Je puis continuer. La Picard ne s’intéresse qu’aux femmes, pas aux hommes ; tu dois pourtant savoir que je suis une femme.

Mais le détective lui coupa la parole.

– Oui et tu as beaucoup de succès auprès des hommes. J’en sais quelque chose. Alors, occupe-toi de Sam Walters. Tu trouveras son adresse dans l’annuaire téléphonique. Essaie de le rencontrer, questionne-le sur ses rapports avec madame Brisebois. Comme tous les deux compétitionnaient pour les mêmes contrats, je trouve bizarre qu’ils se soient rencontrés assez fréquemment.

– Et c’est toi qui vas s’occuper de la fille ?

– C’est ça.

Gigi ricana :

– Je te souhaite bonne chance. Même si on la dit très belle, je suis pas du tout jalouse. Dis-toi que t’as aucune chance avec elle. Moi, je vais me rendre tout de suite au bureau de Walters. Ce ne

sera sans doute pas facile de le voir.

– Sois prudente et ne cherche pas à me rejoindre. On se retrouvera à la maison. Nous travaillons ce soir, mais possible que je demande qu'on me remplace comme portier si mon métier de détective privé me tient trop occupé.

– T'enfle pas la tête parce que, pour une fois, tu as une enquête sérieuse à mener. À plus tard.

Benoît raccrocha et retourna dans le salon. Ludovic n'avait pas bougé. Le détective crut bon d'expliquer.

– C'est mon assistante. J'ai conservé des amis dans la police officielle et elle est allée aux renseignements. Elle me faisait son rapport... rien de nouveau. Les policiers savent que ta femme a rencontré Walters à quelques reprises. J'ai demandé à Ginette de rencontrer ton compétiteur afin d'obtenir plus de précisions.

Benoît jeta un coup d'œil sur sa montre puis tendit la main à son ami.

– Je dois te laisser et commencer mon enquête.

– Je ne sais comment te remercier, Benoît.

Quant à ton salaire...

Le détective joua à l'homme important.

– C'est ma secrétaire qui s'occupe de ces détails. Nous avons un prix unique, par jour, pour toutes nos enquêtes. Elle communiquera avec toi.

– Je constate que tu as beaucoup de travail.

– Jamais trop. Pendant quelques années, j'ai vécu en fou, j'ai dépensé une fortune et aujourd'hui, je dois travailler. Mais les expériences que j'ai vécues m'ont mis du plomb dans la tête. Du plomb dans la tête, c'est parfait pour un détective.

Ludovic esquissa à peine un sourire.

– Ton prix sera le mien. Je veux connaître toute la vérité.

– Même si ça risque de te faire mal ? demanda Benoît.

– Toi, tu as appris quelque chose que j'ignore.

Benoît mentit.

– Pas du tout. Mais tu passais tes journées ici, seul, et ta femme à ton bureau. Elle entrait tard

tous les soirs. Tu avais confiance en elle, mais on peut quand même avoir des surprises.

Ludovic répondit aussitôt :

– Possible qu'elle m'ait trompé. Je ne le crois pas, mais c'est possible. Je suis prêt à tout pardonner. Même si elle me l'avait avoué, je l'aurais compris. Si moi, par exemple, j'avais eu une femme paralysée, incapable de me satisfaire, je ne lui serais pas resté fidèle bien longtemps, même si je l'avais aimée profondément. J'aurais sûrement eu des aventures... sans toutefois tomber amoureux d'une autre. Tu dois savoir qu'il est difficile de combattre la nature humaine et ses besoins impérieux.

– Bravo, Ludovic, s'écria le détective. J'espère que tu conserveras cette attitude.

Julien, le domestique, parut.

– Vous m'avez sonné, monsieur ?

– Oui, reconduisez monsieur Richard. Au revoir et merci, Benoît.

– Je te donne des nouvelles. À bientôt.

Benoît suivit le domestique mais avant de

sortir, il décida de lui poser quelques questions.

– Vous savez sans doute que votre patron m’a engagé pour enquêter sur la mort de sa femme.

– J’avais deviné, monsieur.

– Il y a longtemps que vous êtes à son service ?

– Plus de dix ans. J’ai même travaillé pour le père de monsieur.

– Vous habitez ici ?

– Oui, j’ai deux pièces bien à moi.

– Ludovic... je veux dire monsieur Brisebois, s’entendait bien avec sa femme ?

– Oui, monsieur. Je ne les ai jamais entendus se quereller.

– Donc, ils s’aimaient ?

– Il n’y a aucun doute. Cependant, je dois avouer, qu’à l’exception des fins de semaine, ils ne se voyaient que très rarement. Madame, le matin, partait presque toujours avant le réveil de monsieur et quand elle rentrait, le soir, mon patron était couché, la plupart du temps.

Le détective décida de poursuivre un peu plus loin son interrogatoire. Le domestique était très coopératif.

– Madame Brisebois recevait-elle des amis, des hommes, des femmes ?

– Jamais. Elle était occupée tous les soirs et les samedis et dimanches, elle les consacrait à son mari. C'était une femme extraordinaire. Monsieur a été chanceux d'avoir madame Raymonde comme épouse. Non seulement elle le soignait, mais elle savait aussi diriger les destinées de la compagnie.

– Une dernière question, fit Benoît. Que fait monsieur Brisebois de ses journées ?

– Monsieur lit beaucoup. Il consulte également les livres de sa compagnie, étudie les contrats. Ça le tient occupé. Quand il fait beau, il adore passer des heures au jardin. Auparavant, il ne recevait pratiquement jamais de visiteurs et, à cause de sa paralysie, il ne sortait jamais. Mais maintenant qu'il peut faire quelques pas, il cherche à sortir de temps à autre.

Le détective remercia le domestique.

– Vous m’avez été très utile, monsieur Julien.

Benoît Richard sortit, monta dans sa voiture et se dirigea immédiatement vers le nord-ouest de la Métropole, là où habitait cette secrétaire « particulière », Odette Picard.

VII

Gigi descendit du taxi, face à l'édifice qui abritait les bureaux de la compagnie de Sam Walters.

« Si je n'ai pas de rendez-vous, jamais je ne pourrai le voir », songea la danseuse.

Il y avait des cabines téléphoniques à l'entrée de l'édifice. Gigi avait noté l'adresse et le numéro de téléphone.

Sitôt que la sonnerie se fit entendre, une voix répondit :

– Sam Walters, construction.

– Le bureau de monsieur Sam Walters, s'il vous plaît.

Ce fut une secrétaire qui répondit.

– Monsieur Walters est-il là ?

– Qui l'appelle ?

– Mon nom est Ginette Dubois, je suis une détective privée. Je fais partie de l’agence de détectives de Benoît Richard. Nous enquêtons, présentement, sur la mort de madame Raymonde Brisebois. Il serait fort important que je parle à monsieur Walters. Je pourrais lui éviter des tas d’ennuis.

– Un instant.

Gigi esquissa un sourire. Elle avait réussi. Elle perçut une voix d’homme au bout du fil.

– Ici SamWalters.

– Mon nom est Ginette Dubois. Votre secrétaire a dû vous expliquer la raison de mon appel.

– Oui, mais je ne vois pas en quoi l’accident survenu à madame Brisebois me concerne.

Gigi lança :

– Vous parlez d’accident, mais il est possible que ce soit un meurtre.

– Quoi ?

– Vous m’avez bien comprise. Or, les policiers

ont appris que vous rencontriez votre compétitrice régulièrement.

– Régulièrement, c'est beaucoup dire. Va-t-on nie reprocher de dîner en compagnie d'une jolie femme ?

– Pas du tout et mon patron, le détective Richard, est persuadé que vous n'avez rien à voir avec cette tragédie.

Elle hésita. Le terrain était glissant... elle était inexpérimentée et ne voulait pas commettre d'impairs. Au bout d'un moment, elle continua :

– Vous connaissez les policiers, n'est-ce pas ? Ils enquêteront sur tous ceux qui ont eu des contacts avec madame Brisebois, que ce soit au niveau professionnel ou personnel... et ils recherchent toujours la petite bête noire.

Walters demanda sèchement :

– Pour qui travaillez-vous ?

– Ludovic Brisebois.

– Oh !

– C'est un ami intime de mon patron. Ils ont

fait leurs études ensemble. Monsieur Brisebois n'a qu'un but : éviter tout scandale qui pourrait ternir la mémoire de sa femme. Il sait que Benoît Richard est un as et qu'il découvrira rapidement la vérité, surtout si on coopère avec lui.

Un long silence régna. Gigi ne savait plus que dire. Mais, heureusement, ce fut Walters qui le rompit.

– Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous aider, mademoiselle. Je n'ai rencontré madame Brisebois que pour discuter affaires. Je ne sais absolument rien sur l'accident survenu la nuit dernière. J'ai appris la nouvelle à la radio. Maintenant, je suis très occupé et...

Il allait raccrocher. Gigi tenta sa chance une dernière fois.

– Comme vous voudrez, monsieur Walters, vous vous débrouillerez avec la police. Mais je puis vous assurer qu'ils auront des questions fort indiscretes à vous poser, nous sommes bien renseignés. Par exemple, ils voudront en savoir plus sur votre vie privée.

– Je n’ai absolument rien à cacher.

– Tant mieux pour vous, je ne vous dérangerai pas plus longtemps, monsieur Walters.

Gigi ne pouvait plus insister. Cependant, elle ajouta :

– Je voulais vous rendre service. Un homme sait toujours quoi répondre aux policiers quand il connaît, à l’avance, les questions qu’on lui posera. Mais il y en a qui, comme vous, refusent de coopérer. Nous les laissons se débrouiller. Excusez-moi de vous avoir importuné. Au revoir, monsieur...

– Un instant, mademoiselle, dit rapidement Walters.

Gigi faillit laisser échapper un soupir de soulagement. Walters continua :

– J’ai dit que j’étais très occupé, mais je ne refuse pas de vous recevoir.

La danseuse, si elle s’était écoutée, aurait poussé un cri de joie.

– Je vais demander à ma secrétaire de...

– Attendez, fit Gigi, vous êtes présentement à votre bureau et moi dans le hall de l'édifice. Je vous appelle du téléphone public. Si vous pouvez m'accorder quelques minutes...

– Bon, montez, fit rapidement Walters. Je vous attends.

Gigi raccrocha.

« Qu'est-ce que je vais lui dire ? Lui demander si Raymonde Brisebois était sa maîtresse ? Si seulement je pouvais rejoindre Benoît. »

Mais elle savait que c'était impossible.

« Je vais tenter de le charmer. Je sais comment m'y prendre avec les hommes. Si je lui fais perdre la tête, il se confiera facilement. »

Elle sortit un miroir de son sac, remplaça quelques mèches rebelles et retoucha son rouge à lèvres.

« Maintenant, à l'attaque. »

Lorsqu'elle arriva au bureau de Walters, plusieurs hommes se retournèrent en la voyant. Gigi triomphait. La secrétaire, une fille dans la trentaine, les lèvres pincées, l'air sévère,

demanda d'une voix sèche :

– Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

– Je suis Ginette Dubois. Monsieur Walters m'attend.

– Je sais, vous pouvez entrer.

Et sans même se lever, elle indiqua une porte du doigt.

– Merci, mademoiselle.

Walters était un type charmant. Dans la cinquantaine, cheveux noirs, ondulés, les tempes argentées, une fine moustache poivre et sel, il ressemblait au Clark Gable des années cinquante. En entendant ouvrir la porte, il leva les yeux et reluqua Gigi des pieds à la tête. Apparemment satisfait, il se leva et alla à sa rencontre.

– Mademoiselle Dubois, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça.

Il lui tendit la main. Gigi lui appliqua une légère pression du bout des doigts tout en le fixant dans les yeux, ses lèvres dessinant un sourire des plus engageants.

– J’ignorais qu’il existait des détectives aussi jolies.

Il lui laissa la main et désigna le fauteuil qui faisait face au bureau.

– Assoyez-vous, mademoiselle Dubois.

Gigi s’assit, croisa la jambe et laissa sa robe remonter, révélant ainsi une partie de sa cuisse. Elle était certaine que Walters la mangeait des yeux.

Le contracteur contourna son bureau, prit place dans son fauteuil et fit mine de ranger quelques papiers. Son regard s’attardait maintenant sur le décolleté qui cachait à peine la poitrine généreuse de la danseuse.

Enfin, Walters toussa et d’un geste machinal, il prit une boîte contenant des cigarettes et l’avança en direction de Gigi.

– Vous fumez ?

– Non, merci.

Walters esquissa un sourire.

– Aucun défaut ?

– Oh si ! mon patron me reproche de trop aimer les hommes !

Walters referma la boîte, se renversa dans son fauteuil pivotant et prenant un air nonchalant, il demanda :

– Maintenant, dites-moi, qu'est-ce que les policiers peuvent bien me reprocher ?

Gigi décida d'y aller directement. Elle se disait que, pour faire parler un témoin, il fallait attaquer, même s'il lui fallait mentir.

– Les policiers ont appris que vous étiez sorti quelques fois avec madame Brisebois.

– Je n'ai pas l'intention de le nier.

– Je sais, mais vous n'êtes pas sans ignorer tous les racontars qui prennent naissance dans les bureaux. Les rumeurs s'amplifient rapidement, surtout quand un homme rencontre une belle et jolie femme, épouse d'un compétiteur paralysé, une femme qui a sans doute soif d'amour.

Walters se leva brusquement en poussant son fauteuil. Il avait cligné des yeux à quelques reprises et maintenant ses mains tremblaient.

« Cet homme-là a peur du scandale. »

Elle se devait donc de continuer d'exploiter cette faiblesse.

– C'est complètement ridicule, fit brusquement Walters en donnant un coup du revers de la main sur son bureau. Raymonde et... je veux dire madame Brisebois et moi sommes sortis ensemble à deux reprises. Il s'agissait de nous entendre sur certaines soumissions. Nous voulions nous diviser un énorme contrat que doit accorder la ville de Longueuil. Tout ça est, sans doute, très complexe pour vous. D'un commun accord, Brisebois et fils et ma compagnie pouvaient éliminer les plus gros concurrents et ainsi se diviser le magot.

Gigi enchaîna :

– Les policiers vous poseront des questions directes sur ces rencontres. Ils ont interrogé une amie intime de madame Brisebois, une demoiselle Picard à qui elle se confiait entièrement. Or, cette demoiselle Picard en aurait dit très long sur vous.

Walters était pâle, ses lèvres tremblaient. Quand on transige des contrats de millions de dollars, un scandale peut ébranler toute une structure et faire perdre des fortunes.

Ginette regarda longuement l'homme d'affaires.

— J'avais entendu parler de vous. On m'avait dit que vous étiez un homme d'affaires éminemment sympathique et on ne m'a pas menti. Alors, je tenais à vous prévenir. Le sergent-détective Poulin, qui a charge de l'enquête, semble en savoir long à votre sujet.

L'homme d'affaires arpentait maintenant son bureau de long en large et se désintéressait de la jolie Gigi. Il était trop préoccupé pour songer aux jolies femmes.

— Les policiers vous ont révélé certaines choses ? demanda-t-il en s'arrêtant devant elle.

— Pas précisément, répondit la fille avec prudence. Vous les connaissez, ils ne sont pas bavards. Cependant, j'ai entendu le sergent dire qu'il ne fallait pas se fier aux airs angéliques de

madame Brisebois. Entre eux, les policiers ont parlé de double vie à propos de la victime. Or, comme votre nom avait été mentionné, j'ai sauté aux conclusions... peut-être trop rapidement.

Gigi avait pris un air penaud comme si elle avait voulu s'excuser. Comme Walters ne disait mot, elle poursuivit :

– Je sais qu'il est difficile de causer de tout ça entre les quatre murs d'un bureau. Vous risquez d'être dérangé à tout moment. Mais nous pourrions causer ailleurs, monsieur Walters. Nous pourrions nous rencontrer... privément. Moi, je ne demande pas mieux que de vous aider. Je l'avoue, vous me plaisez.

La danseuse n'y allait pas par quatre chemins. Elle employait toute l'artillerie de son charme. Lentement, Walters s'approcha d'elle. Il hésitait, cherchant à deviner s'il avait affaire, oui ou non, à une excellente comédienne. Gigi s'inquiétait. Elle était peut-être allée trop loin, aussi elle ajouta :

– Si vous le préférez, monsieur Walters, je puis demander à mon patron, monsieur Richard,

de prendre rendez-vous avec vous.

Walters protesta vivement.

– Mais non, mais non. Vous avez entièrement raison quand vous dites que ce n'est pas l'endroit idéal pour échanger des confidences.

Il tourna la tête de façon à ne plus regarder Gigi.

– Bien des contrats importants se décident ailleurs que dans des bureaux.

Gigi se fit moqueuse.

– Surtout quand il s'agit de jolies femmes.

Il rit nerveusement.

– Vous avez très bien deviné. Un soir, il y a une dizaine de jours, j'ai rencontré madame Brisebois. Nous avons causé très... intimement... durant deux heures. Nous nous sommes quittés vers dix heures, car elle ne voulait pas inquiéter son mari.

– Où l'avez-vous rencontrée, au restaurant ?

– Non, nous nous étions donné rendez-vous dans un motel.

– Oh !

C'était un aveu. Walters avait donc été l'amant de Raymonde Brisebois. Plus la jolie danseuse progressait dans son enquête, plus Raymonde Brisebois lui devenait antipathique.

– J'aimerais vous en dire beaucoup plus long, s'excusa Walters, mais j'ai de nombreux rendez-vous. Madame Brisebois décédée, plusieurs gros contrats changeront de main. Il faut que je sois présent quand la manne passera.

Ginette tira rapidement ses conclusions.

– En un mot, vous avouez que la mort de madame Brisebois vous rapportera énormément ?

– Je n'ai jamais dit ça.

Il protestait avec vigueur. Gigi se leva lentement. L'entrevue était terminée.

– Non, vous ne l'avez pas dit, mais c'est facile à deviner. Quand pourrions-nous discuter de tout ça ?

Walters se rapprocha d'elle. Gigi remit son calepin dans son sac. Planté devant elle, l'homme d'affaires l'examina comme s'il la voyait pour la

première fois.

– Vous devez fort mal me juger, n'est-ce pas ?

– Mais non. Pourquoi le ferais-je ?

– Ce serait normal car je vous ai dit que j'avais rencontré madame Brisebois au motel. Mais il faut que vous sachiez que je loue une suite à longueur d'année dans un motel. C'est essentiel pour des rencontres secrètes et il ne s'agit pas d'amours clandestines, oh non ! Des hommes d'affaires, des politiciens, des haut gradés ne veulent pas venir ici et refusent de me recevoir à leur bureau. Il est inutile de vous mettre les points sur les « i ». Ce serait faire injure à votre intelligence. Mais certains rendez-vous doivent avoir lieu dans des endroits très discrets. Au motel, on me connaît sous le nom de Bill Williams...

– Vous désirez que je vous rencontre à cet endroit où il n'y a aucun risque d'être dérangés.

Il lui prit la main.

– Exactement, murmura-t-il. Gigi lui lança un sourire engageant.

– Pourquoi pas ?

*

Benoît Richard était fier de lui. Non seulement il avait enfin obtenu une enquête importante, mais Ginette s'avérait une adjointe très habile.

« Un jour, je lui ferai abandonner son travail de danseuse. »

Après son entrevue avec Ludovic Brisebois, il s'était immédiatement dirigé vers le quartier Ahuntsic, là où habitait cette mystérieuse secrétaire, Odette Picard.

Le boulevard Duviers était une artère qui n'avait environ que deux mille mètres de longueur. Elle s'arrêtait à la rivière des Prairies qui séparait Montréal de Laval.

« Une honte, songea Benoît en voyant les trois gros édifices qui s'élevaient de chaque côté du boulevard. Autrefois, il y avait ici des maisons splendides datant du début du siècle. On n'aurait jamais dû permettre la construction de ces

monstres. »

Il se stationna devant le 2412. Dans l'entrée, on avait installé un tableau avec le nom de tous les locataires.

« Elle m'a dit que c'était l'appartement 18. »

Mais l'appartement 18 était au nom de H. Bouvier.

« Gigi s'est peut-être trompée. »

Il vérifia tous les autres noms, mais il n'y avait pas de Picard.

Il sonna donc à l'appartement du concierge et une voix d'homme résonna dans l'interphone.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Je suis Benoît Richard, détective privé. J'aurais à vous causer à propos d'un de vos locataires. C'est très important.

– Je regrette, je n'ai aucun renseignement à fournir concernant ceux qui logent dans cette maison.

– Comme vous voudrez. Je voulais vous éviter des ennuis avec la police officielle. C'est votre

choix. Merci quand même.

Benoît était demeuré face à l'interphone et, tout de suite, le concierge reprit :

– Attendez, partez pas. Je puis vous accorder quelques minutes. Je vous ouvre. Descendez les quelques marches et tournez tout de suite à gauche. Vous verrez la porte de mon appartement.

L'homme, un colosse dans la quarantaine, attendait Benoît devant sa loge.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton inquiet. Moi, je suis concierge ici depuis quatre ans et jamais un de nos locataires a eu des démêlés avec la justice.

– J'ai besoin de renseignements sur une de vos locataires.

– Qui ?

Benoît regarda autour de lui.

– Pouvons-nous entrer ? Nous serions mieux pour discuter.

Le concierge ne semblait pas aimer ça. Benoît

le poussa et franchit la porte.

– Bon, si vous insistez, mais ne regardez pas autour de vous. Je suis veuf. Je dois m’occuper des trois édifices, il me reste pas grand temps pour voir à mon ménage.

Il précéda Benoît dans une pièce qui pouvait servir de salon. Mais il y avait de nombreuses boîtes sur le tapis ; un balai et deux vadrouilles étaient appuyés contre le mur et des vêtements traînaient sur les chaises. Le détective décida de rester debout.

– Alors, cette locataire ? demanda le gros homme après avoir refermé la porte de sa loge.

– Il s’agit d’une demoiselle Picard : Odette Picard. On m’a dit qu’elle habitait ici et pourtant, son nom n’est pas sur le tableau des locataires.

Le colosse fouilla dans ses poches, sortit une vieille pipe et se mit à la bourrer. Il lança un clin d’œil à Benoît.

– Tu t’occupes de beaux pétards, mon gars. C’est-y vrai que tu es détective ?

Benoît lui montra sa carte d’identité tout en

disant :

– Donc, Odette Picard habite ici ?

– Oui, mais c’est pas directement une locataire.

Il alluma sa pipe, lança des bouffées de fumée comme un engin puis continua :

– Elle est au 18, mais l’appartement est pas à son nom. Mademoiselle Hélène Bouvier, la locataire, est présentement en Europe pour une période de six mois. Avant son départ, elle m’a prévenu qu’une amie, mademoiselle Picard, viendrait habiter son appartement durant son absence.

J’ai pas cru bon de corriger le tableau. D’ailleurs, c’est toujours mademoiselle Bouvier qui est responsable du paiement du loyer. Qu’est-ce qu’elle a fait, la belle demoiselle Picard ?

– Oh ! je n’ai rien à lui reprocher ! répondit rapidement Benoît.

– Alors pourquoi me faire croire que la police peut venir et me causer des troubles ? J’ai autre chose à faire que de répondre à vos « singeries ».

– Vous savez probablement que mademoiselle Picard travaille pour *Brisebois et fils*, la grosse maison de construction ?

Le concierge, impatienté, demanda :

– Oui, pis, après ?

– Sa patronne, madame Brisebois, est décédée accidentellement ce matin. Il se peut que ce soit pas une mort naturelle.

– Un meurtre ? demanda le bonhomme subitement intéressé.

– J’ai pas dit ça, ce peut être un suicide. Les policiers enquêtent. Raymonde Brisebois possédait de fortes assurances sur la vie et ma compagnie m’a demandé de me renseigner. Or, comme Odette Picard était la secrétaire particulière de madame Brisebois...

– C’est donc ça, s’écria le concierge, je comprends tout maintenant.

– Vous comprenez quoi ?

– Ce matin, j’étais à laver les vitres de la porte d’entrée. Ça paraît pas, mais ça se salit continuellement. Faut laver ça tous les jours. Mes

boss insistent pour que ce soit très propre ici. Les locataires en paient tout un coup...

Benoît l'interrompt.

– Vous alliez me parler de mademoiselle Picard.

– Ah oui ! où en étais-je ?

– À laver vos vitres, ce matin, soupira le détective.

– C'est ça, je lavais les vitres lorsque j'ai vu mademoiselle Picard revenir. Elle était blanche comme un drap qui a trempé des heures dans l'eau de Javel. Moi, j'ai pensé qu'elle était malade, alors je lui ai demandé et elle m'a répondu qu'elle venait d'apprendre une mauvaise nouvelle. J'en ai pas su plus long, car elle s'est engouffrée tout de suite dans l'ascenseur. Maintenant, je comprends tout... si sa patronne est morte...

Benoît avait hâte d'en finir avec ce concierge beaucoup trop bavard.

– Vous croyez qu'elle est chez elle, présentement ?

– Probablement, en tout cas, je ne l’ai pas vue sortir.

– Je vous remercie et excusez-moi de vous avoir dérangé.

Rapidement, Benoît Richard entra dans l’ascenseur pendant que le concierge parlait encore. Le détective n’eut pas loin à aller, l’appartement numéro 18 était situé au premier étage. Il sonna à la porte, attendit quelques secondes et appuya sur la sonnette une seconde fois.

« Elle est sortie », songea-t-il.

Tout de même, avant de quitter les lieux, il tourna la poignée et, à sa grande surprise, la porte s’ouvrit. Il fallait absolument pousser le loquet intérieur ou employer la clef pour verrouiller la porte.

Benoît appela :

– Mademoiselle Picard.

Tout demeura silencieux, il n’y eut aucune réponse. Benoît hésita. Il risquait de se mettre dans l’embarras s’il entraît. Il fit un pas à

l'intérieur pour jeter un coup d'œil dans l'appartement.

Il aperçut la cuisinette, le salon et un corridor menant à deux chambres et à la salle de bain.

– Il y a quelqu'un ? demanda-t-il.

Mais toujours le même silence inquiétant. Décidant de jouer le tout pour le tout, il s'avança dans le corridor.

À ce moment précis, il perçut un bruit derrière lui, mais il n'eut pas le temps de se retourner. On le frappa durement à la base du crâne. Il s'écroula au tapis. Il entendit la porte se refermer.

Légèrement étourdi, Benoît se releva, se frotta vigoureusement l'arrière de la tête pour chasser la douleur.

Il ouvrit la porte donnant dans le corridor et y jeta un œil. Il n'y avait personne, son agresseur devait avoir fui par l'escalier de service. Il n'avait qu'un étage à descendre pour se glisser hors de l'édifice.

Benoît comprit qu'il était inutile de se lancer à sa poursuite.

« J'ai été chanceux. On ne m'a pas frappé durement... ou on m'a manqué. »

Il revint dans l'appartement mais, cette fois, il referma la porte derrière lui.

« C'est sûrement pas Odette Picard qui m'a frappé, ce serait complètement illogique. Non, il y avait une personne dans cette pièce, une personne qui cherchait quelque chose et que j'ai dérangée. »

Il visita les pièces. Dans les deux chambres, tout était en ordre. Rien n'avait été déplacé, les tiroirs étaient tous fermés.

« Curieux, si mon agresseur était en train de fouiller la pièce, il aurait jamais eu le temps de tout remettre en place. Possible que j'aie eu affaire à un simple voleur. Mademoiselle Picard est sortie et a oublié de fermer sa porte à clef. »

Il n'allait pas s'attarder inutilement. Dans le corridor, une seule porte était fermée, celle de la salle de bain. En se rapprochant, Benoît entendit nettement l'eau couler. Encore trop abasourdi par le coup qu'il avait reçu, il n'avait rien entendu

lorsqu'il était passé devant cette porte la première fois.

Benoît ouvrit et constata aussitôt que c'était le robinet de la douche qu'on avait mal fermé. Il fit un pas en avant, allongea la main et tira le rideau de plastique.

« Oh ! par exemple ! »

Là, dans le bain, à demi rempli d'eau, il y avait un corps étendu à plat ventre. C'était une femme aux longs cheveux noirs et ce qui était surprenant, c'est qu'elle était toute vêtue.

« Odette Picard ! Je suis arrivé trop tard. Elle devait en savoir long sur la mort de Raymonde Brisebois. »

Benoît agit rapidement. Il sortit de l'appartement, referma la porte derrière lui et, empruntant l'escalier de service, il alla frapper à la loge du concierge. Le colosse vint ouvrir. En reconnaissant Benoît, il parut ennuyé.

– Comment, c'est encore vous ?

– Oui. Votre nom ?

– Turcotte. Que vous est-il arrivé, on dirait

que vous avez vu un fantôme ?

– Venez vite avec moi, monsieur Turcotte.

– Où ? J’ai du travail et...

Benoît perdit patience.

– Suivez-moi. Une femme a été tuée.

– Hein !

Tout en montant l’escalier, Benoît résuma ce qui venait de se produire.

– Mademoiselle Picard était absente, mais la porte n’était pas fermée. Je suis entré. On m’a assommé et quand j’ai repris conscience, j’ai trouvé un corps de femme dans le bain.

C’était surprenant de voir un colosse trembler de peur. Il demanda en bégayant :

– Odette Picard ?

– Probablement. Qui voulez-vous que ce soit ?

Soudain, le gros homme s’arrêta au centre du corridor, avant d’arriver à l’appartement d’Odette Picard, et se mit à gueuler comme un putois.

– Mais c’est écœurant. Non, non, ça se peut

pas... pas un meurtre dans cette maison chic. C'est la crème qui habite ici, monsieur...

– Monsieur Turcotte, votre gueule. Vous voulez donc attirer l'attention de tous vos locataires ? Qu'est-ce que ça vous donne de hurler comme ça ?

Brusquement, le colosse saisit Benoît Richard par le revers de son veston et le souleva littéralement de terre. Il aurait pu l'écraser comme une mouche.

– Toi, le morveux, t'es pas pour me dire ce que j'ai à faire. À part de ça, qui me prouve que tu es détective ?

Il secouait Benoît comme un pommier.

– Qui me dit que c'est pas toi qui a tué la belle Odette pour ensuite venir me raconter une histoire à dormir debout ?

Benoît Richard en avait assez. Il donna un violent coup de genou dans les parties du gros homme. En hurlant, le concierge lâcha le détective et se roula au sol.

– Il m'a tué... c'est un criminel.

Benoît le releva.

– Vous n'en mourrez pas. Tenez, voici ma carte.

Il la lui mit sous le nez, puis il sortit son revolver de sa ceinture.

– Et ça, c'est pour que vous vous teniez tranquille.

Quelques portes s'étaient entrouvertes, mais lorsque Benoît sortit son arme, toutes se refermèrent rapidement.

– Il faudra éloigner tous les autres locataires jusqu'à ce que la police officielle arrive.

Benoît entra dans l'appartement d'Odette et, rendu à la salle de bain, il livra passage au concierge.

– Ça parle au Christ, murmura le colosse en apercevant la femme étendue dans le bain.

Puis, brusquement, il se mit à rire.

– Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Benoît.

– Ce qui me prend ? Mais vous vous êtes trompé, c'est pas elle.

– Quoi ?

– C’est pas Odette Picard. Mademoiselle Picard a les cheveux roux... ils sont pas noirs comme ceux-là. Je vous le répète, la morte, c’est pas Odette Picard.

VIII

Ginette Dubois était sortie des bureaux de la compagnie de Walters. Avant de quitter l'important compétiteur des Brisebois, elle avait demandé :

– Quand prenons-nous rendez-vous ?

– Il m'est impossible de vous le dire à l'avance. Je vous téléphonerai.

Gigi pouvait lui donner le numéro de l'appartement qu'elle partageait avec Benoît, mais le soir il n'y avait personne.

– Ce serait plus facile si, moi, je vous téléphonais.

– Pourquoi ? Vous devez avoir un service d'appel à votre agence. Je laisserai un message.

La danseuse réfléchit rapidement. Il ne fallait pas que Walters se rende compte que l'agence de Benoît Richard était loin d'être un bureau

organisé. Elle répondit donc aussitôt.

– Nous n’avons pas de service d’appel. Notre répondeur est en réparation, nous ne l’aurons pas avant trois jours. Alors, si monsieur Benoît et moi sommes sortis, il n’y aura personne pour prendre les appels.

Walters parut accepter l’explication.

– Bon, dans ce cas, téléphonez à ma secrétaire, en fin d’après-midi, avant cinq heures. J’aurai laissé un message pour vous.

Et maintenant qu’elle se retrouvait dans la rue, elle ne savait que faire. Benoît ne lui avait pas donné d’autres ordres. Elle pouvait tenter de le rappeler chez Brisebois, mais il devait être parti.

« Je me demande s’il me permettra de rencontrer Walters, seule, dans un motel. »

Pour le moment, le mieux était de retourner à son appartement.

« Benoît m’y a donné rendez-vous et s’il est retardé, il me téléphonera. »

Elle héla un taxi et donna son adresse. Assise sur la banquette arrière, Gigi était fière d’elle.

C'était la première fois qu'elle se trouvait mêlée à une enquête et elle avait la satisfaction d'un boulot bien accompli.

*

Turcotte, le concierge, après s'être ressaisi, se pencha pour retourner le corps afin de voir la figure de la victime.

– Non, n'y touchez pas, cria Benoît.

– Pourquoi ?

– Il faut attendre l'arrivée des policiers. On ne doit absolument rien déplacer.

Turcotte était allé fermer la porte de l'appartement afin de ne pas attirer l'attention des autres locataires.

– Écoutez, dit-il à voix basse. Quel est votre nom, déjà ?

– Benoît Richard.

– Vous savez qu'on est dans de mauvais draps, tous les deux. Moi, je suis le concierge, je dois

tout surveiller. Je serai sûrement blâmé, je risque de perdre ma place. De plus, ici, c'est une maison habitée par des locataires qui ont de l'argent. Ça va faire un scandale épouvantable.

Benoît demanda brusquement :

– Où voulez-vous en venir ?

– On suit votre idée, on appelle la police. Vous savez ce que je dirai ? Que vous vous êtes informé pour savoir où demeurerait mademoiselle Picard et que je vous ai donné le numéro de l'appartement. Vous y êtes allé et une dizaine de minutes plus tard, vous êtes revenu en disant qu'il y avait une noyée dans le bain.

Le détective sursauta :

– Mais je ne suis pas demeuré dix minutes dans cette pièce !

– Vous dites qu'on vous a assommé. Le temps passe vite, vous savez. Les policiers croiront que vous avez tué cette femme, puis, Christ, je ferai rien pour les démentir.

Le gros homme était sérieux. Benoît n'en croyait pas ses oreilles.

– Pourquoi me mettre, moi, dans l’embarras ?

– Parce que j’ai autre chose à vous proposer et ça va vous aider. On sort la morte du bain...

– Jamais.

– Laisse-moi parler, cria le colosse d’un ton coléreux. On met la victime dans un gros sac pour les poubelles. J’en ai des énormes. Je la descends dans la ruelle. Ça n’attirera pas l’attention des autres locataires, je transporte des sacs comme ça tous les jours. Vous amenez votre voiture dans la ruelle et on place le cadavre dans votre valise.

– C’est tout à fait ridicule. Jamais je pourrai m’en tirer.

– Écoute, le jeune, des romans de détective, j’en ai lu des tas. Mets-toi à la place de l’assassin. Si on ne découvre pas le cadavre, il ne saura plus que penser, il perdra la tête. Toi, tu auras un avantage incroyable sur les policiers. Tu auras un mort qu’eux ne connaissent pas. Quant à moi, j’éviterai tout scandale. Je vais chercher un sac.

Benoît alla se placer dans la porte d’entrée.

– Vous ne ferez rien de tout ça. Si je vous écoutais, j’aiderais l’assassin.

– Comment ça ?

– Qui vous dit que le criminel n’a pas l’intention de revenir pour faire disparaître le cadavre. Nous deviendrons son complice.

– Moi, j’veux pas de scandale ici. Laisse-moi passer.

Le colosse pouvait écraser Benoît comme une punaise. Le détective n’hésita pas et sortit son revolver.

– Allez vous asseoir dans le fauteuil, là, tout près du téléphone et ne bougez pas.

– Toi, mon p’tit Christ, t’as pas fini avec moi. Je dirai aux policiers que tu as tué cette femme.

Mais il avait quand même pris place dans le fauteuil. Tout en le surveillant, Benoît décrocha le récepteur du téléphone et composa un numéro.

– L’escouade des crimes contre la personne, demanda-t-il au réceptionniste. Le sergent-détective Poulin, s’il vous plaît.

– Il est présentement en conférence avec ses supérieurs. Peut-il vous rappeler ?

– Non, il faut que je lui parle tout de suite. Dites-lui que c'est Benoît Richard, le détective privé qui le demande. Il me connaît. J'enquête sur l'affaire Brisebois et je viens de découvrir une autre noyée.

– Quoi ?

– Allez me chercher Poulin.

Quelques instants plus tard, le sergent-détective était au bout du fil.

– Richard ? Depuis quand enquêtez-vous sur l'affaire Brisebois ?

– Depuis que le mari de la victime a retenu mes services.

Il donna l'adresse de l'appartement d'Odette Picard.

– Je viens de découvrir un autre corps et cette fois-ci, c'est pas un suicide, c'est un meurtre.

– Et comment pouvez-vous savoir que ça a rapport avec l'affaire Brisebois ?

– J’ai découvert le corps dans l’appartement de la secrétaire particulière de madame Brisebois.

– Odette Picard. Elle a été tuée ?

– Selon le concierge, ce n’est pas elle. On n’a pas touché au corps. La victime est étendue sur le ventre dans la baignoire. On n’a pas vu sa figure.

– Mais ce peut être un accident. Des gens meurent en prenant leur bain.

– Tout habillés ?

*

Le sergent-détective Poulin et Benoît Richard s’étaient connus alors que ce dernier était membre du corps de police de la CUM.

Des voitures de police arrivèrent à l’édifice du boulevard Douviers. Les photographes prenaient place dans la première voiture et s’étaient immédiatement mis à l’œuvre.

En entrant, Poulin serra la main de Benoît.

– Je croyais que vous aviez abandonné l’idée

d'ouvrir une agence. On n'entend pas parler de vous très souvent.

– En réalité, avoua Benoît, je ne mène que des enquêtes de routine. Des causes de divorces, des choses du genre. L'affaire Brisebois est ma première cause importante.

Poulin alla jeter un coup d'œil dans la salle de bain et laissa les experts terminer leur travail. Il revint vers Benoît.

– C'est vous qui avez découvert le corps ?

– Oui.

Turcotte voulut intervenir.

– J'ai quelque chose à déclarer, moi.

– Qui est-ce ?

– Le concierge, répondit Benoît.

Le sergent se tourna du côté du colosse.

– Je vous interrogerai tantôt.

Benoît poursuivit.

– Monsieur Turcotte pourra vous dire que je me suis adressé à lui, quelques instants seulement

avant la découverte du corps, pour savoir à quel appartement habitait mademoiselle Picard.

Le sergent notait la déposition de Benoît dans son calepin.

– Que veniez-vous faire ici ?

– J’ai appris qu’Odette Picard, la secrétaire particulière de madame Brisebois, était revenue très tôt à son appartement, ce matin. Alors, j’ai voulu l’interroger car vous n’aviez certainement pas pu le faire. Je suis arrivé ici, personne ne répondait et la porte n’était pas fermée à clef.

Et le détective privé raconta comment l’assassin l’avait assommé pour ensuite prendre la fuite.

Benoît pencha la tête.

– Tenez, vous pouvez regarder, sergent, j’ai ici la preuve de ce que j’avance.

Poulin ne jeta même pas un regard à la blessure de Benoît. Il lui demanda plutôt :

– Vous n’avez touché à rien ?

Benoît se souvenait des menaces de Turcotte.

Il ne voulait lui donner aucune chance de les mettre à exécution. Il décida de passer à l'attaque. Du coin de l'œil, il regardait le colosse qui, plus loin, ne perdait pas un mot de la conversation.

– Le concierge voulait toucher au corps.

– Pourquoi ?

Benoît tourna la tête, fixa Turcotte dans les yeux et répondit :

– Il était sûr que la morte n'était pas Odette Picard, à cause de la couleur des cheveux. Il a voulu la retourner. Je m'y suis objecté. Quant à moi, vous trouverez mes empreintes sur la poignée de la porte et sur l'appareil téléphonique, car c'est ici que j'ai appelé la police.

Mais le sergent ne l'écoutait plus. Il se dirigea vers la salle de bain.

– La morte ne serait pas cette demoiselle Picard ? cria-t-il.

Puis, saisissant le concierge par le bras, il lui ordonna :

– Venez avec moi.

Benoît les suivit également. Poulin fit sortir les experts qui se trouvaient dans la salle de bain et se tournant vers un de ses adjoints :

– Aide-moi, on va la retirer du bain.

On plaça une toile sur le plancher de tuiles. Les deux hommes soulevèrent le corps et déposèrent la morte, sur le dos, au centre de la toile.

– Maintenant, regardez-la, dit le sergent au concierge. Vous la connaissez ?

Le colosse se pencha sur la victime.

– Non. C’est la première fois que je vois cette femme et c’est pas Odette Picard.

Puis, désignant Benoît, il ajouta :

– Monsieur est resté seul dans la pièce, suffisamment longtemps pour commettre le crime.

Poulin ricana :

– Il y a assez d’amateurs qui jouent au détective, ne vous en mêlez pas. Vous, Richard, vous la connaissez ?

– Non.

Maintenant les ordres pleuvaient.

– Relevez les empreintes. Lorsque vous aurez terminé, fouillez toutes les pièces. Mettez de côté tout ce qui peut être intéressant... lettres, photos, carnet d'adresses, enfin tout. Si cette fille n'habite pas ici, elle devait avoir un sac. Il faut identifier la morte.

S'adressant à un jeune policier en civil, il lui dit d'un ton sec :

– Gagnon, rendez-vous immédiatement à la compagnie Brisebois. Qu'on prenne une photo instantanée de la victime et apportez-la. Boucher, demande au concierge de te décrire mademoiselle Picard de son mieux et lance un avis de recherche. Si cette Odette n'est pas notre coupable, elle est sûrement en danger. Doc, à quand remonte le décès de cette femme ?

– Une trentaine de minutes, répondit le médecin légiste. Je serai plus précis après l'autopsie.

Poulin s'approcha de Benoît Richard.

– Montrez-moi votre blessure. Je vous crois, mais je me dois de vérifier.

Il tâta la tête de Benoît, mais ne dit pas un mot. Apparemment, il était satisfait. À cet instant précis, un des enquêteurs s'approcha avec une photo encadrée.

Poulin, immédiatement, la fit voir à Turcotte. Le concierge s'écria aussitôt :

– C'est elle, c'est Odette Picard.

La fille était excessivement jolie. La photo, en couleur, laissait voir des cheveux d'un roux flamboyant. Ses yeux étaient verts et sa robe jaune, très ajustée, moulait une poitrine ferme et bien formée.

– Belle fille, murmura Benoît. Le colosse s'écria :

– Et comment ! C'était tout un pétard. Un corps qui vous fait loucher en Christ. Même que j'ai hésité à lui prêter l'appartement.

– Tiens, pourquoi ? demanda le sergent.

– Ici, c'est une maison honnête. Quand une fille habite seule, que c'est un genre poupée,

comme elle, ça peut attirer des ennuis. Aussi, au début, quand elle est venue habiter dans l'appartement de son amie, mademoiselle Bouvier, je l'ai surveillée de près. J'veux pas juger les gens, mais elle faisait putain de luxe. Je puis vous dire que, à ma connaissance, elle n'a jamais reçu un homme dans l'appartement.

– Des femmes ? demanda Benoît.

– Elle avait des amies, c'est sûr, mais pas un homme.

Le détective privé se tourna du côté de Poulin et lança :

– Encore une autre à la conduite irréprochable.

Les policiers fouillèrent toutes les pièces. L'assassin avait dû s'enfuir en emportant le sac à main de la victime, car on ne le trouva nulle part.

– On n'a rien trouvé qui puisse vous aider à identifier la morte, conclut un des adjoints de Poulin.

Ce dernier prit Benoît à part.

– Je me demande si les deux meurtres ont un rapport entre eux. Qu'en pensez-vous ?

Benoît répondit par une autre question.

– Croyez-vous toujours que la mort de Raymonde Brisebois est un simple accident ?

Poulin haussa les épaules.

– Je ne sais plus. En premier lieu, il me faudra vérifier l’alibi de Ludovic Brisebois pour ce second meurtre. Cet homme est peut-être beaucoup moins handicapé qu’il le laisse voir.

Benoît lui coupa la parole.

– Woh ! les moteurs ! Si vous croyez que Ludovic a pu tuer cette femme, vous faites fausse route.

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

– J’étais avec lui à l’heure du crime. J’ai passé plus d’une heure à causer avec mon client, chez lui. Je suis parti de chez lui pour venir ici afin d’interroger Odette Picard et j’ai fait la macabre découverte.

Le sergent-détective se tourna vers un de ses adjoints.

– Freddy, appelle tout de suite à la compagnie

Brisebois. Vérifie si celui qui agit comme gérant, André Laurin, a quitté son bureau. Ensuite, tu feras la même chose avec Sam Walters, le gros contracteur.

Le détective se dirigea tout de suite vers le téléphone. Les experts avaient fini de relever les empreintes et on pouvait s'en servir.

Benoît demanda :

– Brisebois, Laurin et Walters sont vos suspects ?

– Pas les seuls, évidemment. Mais ils avaient tous intérêt à voir disparaître Raymonde Brisebois. Ludovic, maintenant, peut vendre au prix qu'il voudra. Il touchera une grosse somme en plus de la prime que lui donnera la police d'assurance-vie. Laurin, quant à lui, deviendra le dirigeant de *Brisebois et fils*, même si elle change de main. Quant à Walters, c'est le plus gros compétiteur de Brisebois... la désorganisation, suite à la mort de Raymonde Brisebois, lui permettra de s'adjuger de gros contrats.

Le détective, qui avait pour nom Freddy,

revint vers les deux hommes.

– Laurin et Walters sont à leur bureau respectif. Ils ne l’ont pas quitté un seul instant.

Le sergent ne paraissait pas du tout surpris.

– Je m’y attendais. Ils ont tous des alibis. J’ai l’impression, Richard, que nous sommes en face d’un complot. Je mettrais ma main dans le feu que des tueurs à gages sont mêlés à cette affaire.

Mais Benoît répondit aussitôt :

– Je ne suis pas du tout de votre avis, sergent. Un tueur professionnel ne m’aurait pas manqué de cette façon. Il aurait pris le temps de m’éliminer définitivement. Selon moi, on s’est trompé de victime et un professionnel ne commet pas une telle bétise.

Poulin s’écria :

– Mais si ce que vous dites est vrai, l’assassin ne connaissait pas Odette Picard. Non, non, ça ne tient pas debout.

Benoît jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Vous avez encore besoin de moi, sergent ?

– Non, si le concierge a dit la vérité, si vous êtes allé vous informer à sa loge, il est clair que vous n’avez pas eu le temps de tuer cette femme, de vous frapper à la tête et de retourner ensuite chez le concierge.

En riant, Benoît tira une conclusion au raisonnement de Poulin.

– Et ce serait la première fois qu’un assassin va prévenir une personne pour constater le meurtre qu’il vient de commettre. Au plaisir, sergent.

Poulin le suivit jusqu’à la porte et comme il allait sortir, il lui mit la main sur le bras.

– Richard, c’est sûr que vous ne me cachez rien ?

Benoît esquissa un sourire.

– Pensez-vous que je ferais ça, sergent. Moi, je n’ai qu’un dut, c’est d’aider la justice. Le plus tôt cette affaire sera terminée, le mieux ce sera pour mon agence. Je suis débordé de travail, je ne suffis plus à la tâche. Si vous me le permettez, je téléphonerai à votre bureau pour savoir si vous

avez pu dentifier la victime.

– Oh ! une chose, Richard, je vous demanderais de ne pas prévenir votre client, monsieur Brisebois, de ce qui s'est passé ici ! Je compte l'interroger. Plus tard, dans la journée, je me rendrai chez lui. Il aura à répondre à quelques questions.

– Si vous voulez mon avis, vous perdez votre temps, Brisebois n'a jamais rencontré Odette Picard et je serais l'homme le plus surpris s'il connaissait cette dernière victime.

Le sergent prit un ton confidentiel.

– Dites donc, ça ne vous est jamais arrivé qu'un assassin vous engage pour éloigner les soupçons ? J'ai souvent vu ça dans ma carrière.

– Et moi, j'ai souvent lu ça dans des romans. Croyez-moi, en soupçonnant Brisebois, vous faites fausse route. Je le connais bien, c'est un ami de longue date et je puis affirmer qu'il n'est pas un criminel.

Benoît s'éloigna mais au lieu de se diriger vers sa voiture, il se rendit à une pharmacie où il était

certain de trouver un appareil téléphonique.

Il appela à son appartement et Gigi répondit immédiatement.

– Tu as pu voir Walters ?

– Oui et il se peut fort bien que je laisse tomber ma carrière de danseuse.

Benoît cria presque.

– Il n'en est pas question. C'est pas parce que nous avons une enquête sérieuse à mener qu'il faut croire que ça va continuer.

– Mais il est possible que j'aie un rendez-vous, ce soir, dans un motel.

– Avec qui ?

– Avec Walters.

– Mais tu es folle. T'es pas une putain.

– T'énerve pas, je t'expliquerai.

– Ne bouge pas. J'arrive. Et surtout, ne vas pas appeler au club et poser un geste que tu regretterais.

Et en raccrochant, Benoît songea : « Je me

demande si j'ai bien fait de l'associer à mon enquête. »

Il retrouva sa voiture et rapidement se dirigea vers son appartement.

*

Le sergent-détective Poulin était de retour à son bureau. De nombreux rapports l'attendaient.

Le médecin légiste n'avait pas encore pratiqué l'autopsie sur le corps de la victime, mais il croyait, à première vue, qu'elle était morte étouffée. Par contre, le spécialiste avait autopsié le cadavre de Raymonde Brisebois.

« Elle est morte noyée, disait le rapport, mais il y a des traces de strangulation au cou. Elle a lutté contre son agresseur, a perdu conscience et on l'a jetée à l'eau. »

Il n'était donc plus question de suicide ou d'accident. Il s'agissait bel et bien d'un meurtre.

Le détective Gagnon était de retour de sa

visite à la compagnie Brisebois.

– Je n’ai pas encore tapé mon rapport. J’ai appris des choses très importantes.

– Vas-y, je t’écoute, dit Poulin.

– Premièrement, personne n’a revu Odette Picard depuis qu’elle a quitté le bureau. J’ai interrogé de nombreux employés. On ne peut rien affirmer, mais on chuchote qu’Odette et sa patronne étaient deux lesbiennes. Une des secrétaires m’a dit qu’elle avait reçu une invitation pour se rendre à un party qui se serait tenu dans le gymnase de la compagnie, un party entre femmes.

Le sergent soupira.

– Ça va faire un beau scandale.

Le détective Gagnon semblait fier de lui.

– Je vous ai gardé le dessert pour la fin.

Il déposa sur le bureau la photo de la femme qu’on avait trouvée dans l’appartement d’Odette Picard.

– Celle qu’on a découverte dans la salle de

bain se nomme Lili Gervais.

Il jeta un coup d'œil dans son calepin.

– C'est un des plus vieux employés de Brisebois, un dénommé Cadieux, qui a reconnu la morte. Il est prêt à se rendre à la morgue pour l'identification officielle. J'ai dit qu'on communiquerait avec lui.

– Si je comprends bien, dit le sergent, cette demoiselle Gervais n'était pas une employée de la maison.

– Non, c'était une amie des Brisebois. Et tenez-vous bien, sergent, elle est sortie à plusieurs reprises avec monsieur Ludovic, avant le mariage de ce dernier.

Poulin se leva brusquement.

– Très intéressant. C'est du beau travail, Gagnon. Essaie de trouver un juge.

– Vous voulez faire lever un mandat ?

– Oui.

– Contre qui ?

– Ludovic Brisebois.

– Vous allez l’arrêter ?

– Peut-être pas, mais je vais l’interroger et si ses réponses ne me satisfont pas, j’aurai le mandat en main et Brisebois se retrouvera derrière les barreaux.

IX

En arrivant à son appartement, Benoît demanda à Gigi de lui servir une bière. Il s'assit sur le divan et étendit ses longues jambes en posant ses pieds sur une petite table à café.

Il raconta à son amie la découverte qu'il avait faite en se rendant à l'appartement d'Odette Picard.

– Cette inconnue a été assassinée ? Ce ne peut pas être un accident ? demanda Gigi.

Benoît se tourna vers elle et ricana.

– Tu es idiote. Depuis quand prends-tu ta douche tout habillé ?

– Évidemment, je n'y pensais pas.

– Cette inconnue a été étranglée, semble-t-il, puis on l'a mise dans le bain et on a ouvert l'eau. Probable qu'on voulait laisser croire à une noyade.

Puis d'un ton bourru, le détective privé demanda :

Comme ça, tu as vu Sam Walters et tu as pris rendez-vous avec lui, dans un motel ?

Gigi protesta :

– Je te demande pardon. Premièrement, l'heure du rendez-vous n'est pas encore fixée et, deuxièmement, ce motel sert de bureau à Walters. Il y reçoit des hommes d'affaires pour y discuter de contrats.

Benoît ricana :

– Tu me prends pour un cave ? Il invite aussi des femmes et dans un motel...

Gigi l'interrompt à nouveau.

– Non seulement il a reçu Raymonde Brisebois dans ce motel, mais il a avoué avoir été son amant. Ils se sont rencontrés à plusieurs reprises. Ces deux-là complotaient sûrement quelque chose. Je chercherai à en savoir plus long quand je verrai Walters au motel.

– Il n'en est pas question.

– Essaie de m’en empêcher... C’est toi qui m’as demandé de t’aider, alors laisse-moi continuer mon enquête. Pour en revenir à Walters, je ne serais pas du tout surprise qu’il ait décidé de ne former qu’une seule et unique compagnie avec Brisebois. Si seulement c’était Ludovic Brisebois qui avait été assassiné, on éclaircirait rapidement cette affaire.

– Raymonde Brisebois aurait travaillé contre les intérêts de son mari ? Après tout, c’est possible, murmura Benoît. Mais ça n’explique pas le second crime.

La danseuse s’était levée. Elle fit quelques pas en fredonnant une mélodie puis, soudain, elle s’arrêta brusquement.

– Et si nous faisons fausse route tous les deux, mon chéri.

– Comment ça ?

Elle vint s’asseoir près de lui, sur le divan et appuya sa tête sur son épaule.

– Comme danseuse, dans un club de nuit, j’ai vu bien des situations, j’ai appris à connaître les

gens. Rien ne nous dit que ces deux meurtres ont rapport avec les activités de la maison Brisebois.

– Où veux-tu en venir ? demanda Benoît en lui passant doucement la main dans les cheveux.

– Si c’était simplement une affaire de mœurs. Une lesbienne jalouse peut devenir très dangereuse. J’ai déjà vu des batailles entre femmes, dans les clubs, et ces filles sont tellement mauvaises qu’elles peuvent se tuer. J’en ai vu qui se sont frappées dans la face à coups de bouteille.

– C’est pas bête, ce que tu dis là.

Elle se pencha sur lui et l’embrassa.

– Tais-toi et écoute-moi. J’veux pas être interrompue.

Gigi reprit son raisonnement. Pendant qu’elle parlait, Benoît retira ses pieds de la table et se redressa petit à petit. Il semblait fort intéressé.

– Odette Picard est la petite amie intime de Raymonde Brisebois, expliqua la danseuse. Elle apprend que cette dernière la trompe avec la fille qu’on a trouvée morte dans l’appartement du

boulevard Douviers. Jalouse, Odette va retrouver Raymonde, le soir, près de la piscine. Elles devaient souvent se rencontrer là. La Picard se querelle avec sa patronne, on en vient aux coups. Elle l'étouffe et la jette à l'eau. C'est son premier meurtre. Ensuite, elle demande à l'inconnue de se rendre à son appartement. Elle a pu le faire, ce matin, après avoir quitté le bureau. Elle lui a tout d'abord annoncé la mort de Raymonde. La fille ne la croit pas. De là à se rencontrer pour en discuter, il n'y a qu'un pas. Odette Picard commet son second meurtre. Elle place ensuite le corps dans le bain et ouvre l'eau. Il ne lui restera plus qu'à attendre la nuit, à sortir le corps de l'appartement et à le jeter dans une rivière. Les policiers croiront à une noyade. Les enquêteurs sont persuadés que Raymonde Brisebois a été tuée par intérêt. Son mari, ou encore Walters, sera accusé, elle jamais. Si un jour on découvre la vérité, elle aura eu le temps de prendre la fuite, de s'établir ailleurs, de se faire une nouvelle personnalité. Donc, elle aurait pu commettre deux crimes parfaits. Elle n'a oublié qu'une chose. Après avoir fait entrer l'inconnue, elle n'a pas

poussé le verrou. Tu arrives, tu sonnes. Elle se souvient que la porte n'est pas verrouillée. Elle s'empare d'un objet et quand tu entres, elle te frappe à la tête. C'est une femme, elle ne cogne pas assez fort pour te tuer. Réfléchis, Benoît, n'importe quelle femme aurait agi comme elle. Elle prend la fuite et se cache quelque part avant de pouvoir quitter le pays.

Benoît se leva. Il regarda sa maîtresse, assise sur le divan, sans un mot.

– Dis quelque chose, reste pas là planté comme une statue de sel. Tu ne trouves pas que ça a du sens, que ça se tient ?

Pour toute réponse, il la fit se lever, la prit dans ses bras et l'embrassa longuement.

– Tu es merveilleuse. Je t'adore. Ta version est logique, mais...

Il la laissa pour se mettre à marcher de long en large.

– Mais quoi ?

– Ta version est logique, reprit-il, mais trop simple. Pour tuer cette inconnue, Odette Picard

ne l'aurait pas convoquée chez elle. Elle pouvait la rencontrer n'importe où, la conduire en voiture hors de la ville. De plus, pourquoi ne m'a-t-elle pas achevé ? Elle aurait pu me cacher dans son bain, avec l'autre victime. Elle préfère me laisser là, à demi conscient, et comme quelqu'un qui a perdu la raison, elle se sauve. Pourtant, jusque-là, elle avait agi avec beaucoup de sang-froid. Et n'oublie pas une chose, dans cet immeuble d'habitation, elle peut, à tout moment, rencontrer quelqu'un qui la connaît, qui pourra l'identifier.

Gigi baissa la tête. Benoît l'avait comblée de compliments pour ensuite démolir toute sa théorie.

– Enfin, continua Benoît, il y aurait beaucoup trop de questions qui seraient restées sans réponse si j'acceptais ta version des crimes. Je ne dis pas que tu as tort, que tu fais fausse route. Souvent, les solutions les plus simples sont les plus logiques et les policiers les repoussent du revers de la main.

« J'aimerais bien que tu puisses m'expliquer le comportement d'Odette Picard. Selon toi, c'est

une lesbienne, passionnée, très jalouse, possessive. Et pourtant, étant la secrétaire particulière de Raymonde Brisebois, elle devait savoir que cette dernière avait des rendez-vous clandestins avec Sam Walters. Elle aurait accepté ça ? Et pourquoi ces rendez-vous entre Raymonde Brisebois et Walters ? Des concurrents en affaires ne se rallient pas, pas pour des contrats de ce genre. Chaque compagnie doit envoyer sa soumission et pour ce nouveau complexe, à Longueuil, il n'y aura pas dix contrats, mais un seul. Il y a de nombreux mystères à éclaircir. »

Benoît alla se servir un verre de cognac, en offrit un à Gigi qui, de mauvaise humeur, refusa. Le détective poursuivit son raisonnement.

– La jalousie est-elle un mobile suffisant pour faire commettre deux meurtres à une belle fille qui a toute la vie devant elle ? Selon les informations que j'ai recueillies, Odette n'était au service de Raymonde Brisebois que depuis quelques semaines. Donc, ça aurait été un coup de foudre sortant de l'ordinaire.

La sonnerie du téléphone mit fin au long monologue de Benoît. Comme Gigi, boudeuse, ne bougeait pas, il alla décrocher le récepteur.

– Monsieur Richard, je suis le détective Jean Gagnon, je travaille sous les ordres du sergent-détective Poulin. Il m’a demandé de vous téléphoner.

Et il lui apprit qu’on avait identifié la seconde victime, Lili Gervais, qui était une ex-amie de cœur de Ludovic Brisebois.

– Le sergent-détective est allé chez votre client et il avait un mandat contre lui.

– Mais j’ai dit à Poulin que Brisebois était avec moi au moment du second crime.

– J’ignore s’il procédera à son arrestation. Il m’a simplement demandé de vous transmettre les dernières nouvelles.

Benoît remercia le policier et raccrocha. Mais le téléphone sonna à nouveau.

– Allô ? demanda Benoît en décrochant.

– Monsieur Benoît Richard ?

– Oui.

– Ici André Laurin, j’ai rencontré votre assistante plus tôt...

– Je sais. Que puis-je faire pour vous, monsieur Laurin ?

– Pouvez-vous passer au bureau ? J’aurais quelques documents confidentiels à vous montrer. De plus, je voudrais vous parler de certaines fêtes organisées, entre femmes, le soir, dans le gymnase.

– Vous n’avez pas raconté ça aux policiers ?

– Non. Je préfère vous en toucher un mot puisque vous représentez les intérêts de mon patron.

– Attendez-moi, je serai à votre bureau dans quelques minutes.

– Ce n’est pas tout, fit Laurin. Je trouve bizarre que personne n’ait songé à interroger le gardien de nuit, Edmond Michaud. Il doit en savoir long.

– Nous discuterons de tout ça. À tout de suite.

Benoît mit Gigi au courant des dernières nouvelles.

– Tu veux que je t’accompagne, demanda la danseuse, je connais déjà monsieur Laurin.

– Non, reste ici. N’oublie pas que Sam Walters doit te donner rendez-vous.

Gigi esquissa un sourire moqueur.

– Tiens, tu as repris confiance en moi ? Tu veux que je le rencontre ?

Benoît avoua :

– Tu m’as prouvé que, comme enquêteuse, tu n’étais pas bête du tout. Mais je veux que tu sois excessivement prudente. Pas de folies.

Elle lui glissa les bras autour du cou.

– Voyons, tu me connais, mon chéri.

– Justement, je te connais, murmura Benoît.

Soudain, Gigi se dégagea. Elle venait de songer à une chose.

– Et le club ? Tu dois y travailler comme portier et moi, je danse.

Benoît réfléchit quelques secondes, se rendit au téléphone et appela le club. Il demanda à parler au gérant. Il lui apprit que Gigi était malade, qu'il devait la conduire à l'hôpital pour des examens. « C'est une bronchite, elle pourrait même faire une pneumonie. Y a pas de chances à prendre. Je resterai avec elle. Trouvez-vous des remplaçants pour ce soir. »

Le patron n'était guère de bonne humeur, mais Benoît mit fin brusquement à la conversation. Il fit de nouvelles recommandations à Gigi puis partit immédiatement pour se rendre à son rendez-vous avec André Laurin, le gérant de la maison Brisebois.

Le trafic était intense, l'heure de pointe approchait et la circulation était d'une lenteur incroyable. Plus il approchait de l'édifice où logeaient les bureaux de la compagnie Brisebois, plus on avançait à un pas de tortue souffrant de rhumatismes.

Enfin, il vit l'édifice. Mais les voitures ne bougeaient plus. Il entendit le cri strident d'une sirène et il put distinguer, stationnées près de

l'entrée de l'édifice, deux autos-patrouilles.

Benoît descendit de sa voiture et s'approcha de l'automobile qui le précédait.

– Pourquoi a-t-on arrêté la circulation ? demanda-t-il à l'autre conducteur.

– Il y a eu un accident plus loin. Ça fait cinq minutes que je suis bloqué ici, calvaire. Si les policiers faisaient leur travail au lieu de se pogner...

Benoît n'entendit pas le reste de la phrase du chauffeur en colère. À grandes enjambées, il s'était rendu au lieu de l'accident, presque en face des bureaux de la compagnie Brisebois.

Il demanda au policier qui tentait de diriger la circulation :

– On m'a dit qu'il y avait eu un accident, mais je ne vois aucune voiture.

Le policier se retourna, dévisagea Richard, et haussa les épaules sans lui répondre.

– Écoutez, fit Benoît en insistant, je suis détective privé et travaille sur une enquête, en collaboration avec le sergent Poulin. Faut que je

rencontre quelqu'un dans cet édifice et je ne sais où stationner ma voiture...

Le constable était impatient.

– C'est un homme qui a été happé par un chauffard. Il est étendu là.

Benoît vit une forme à demi recouverte d'une couverture. Les ambulanciers cherchaient à s'approcher. Le policier ajouta :

– Il va falloir attendre pour vous garer sur le terrain, à l'autre coin.

– Je puis jeter un coup d'œil au blessé ? Je le connais peut-être.

Le constable fraya un chemin entre les curieux. Benoît se pencha sur l'homme.

– Vous le connaissez ?

– Non, fit Benoît.

– Moi, si, s'écria une curieuse. C'est André Laurin, l'un des patrons de la compagnie Brisebois. J'ai vu ce qui s'est passé. C'est un fou qui a foncé sur lui. J'ai crié, mais trop tard.

L'affaire se compliquait curieusement. On venait de tenter de mettre fin aux jours de l'homme qui voulait confier à Benoît certains documents très importants.

X

Lorsque le détective put enfin stationner son automobile dans le terrain de la compagnie Brisebois, l'ambulance était partie avec le blessé et la circulation reprenait, petit à petit, son cours normal.

Le policier qui avait aidé Benoît était toujours là, tentant de trouver des témoins du curieux accident.

— Une question, lui dit Benoît. Qu'a dit le médecin qui était dans l'ambulance ?

— Très peu de choses. Le blessé ne semble pas avoir de membres brisés. Mais possible qu'il ait subi une fracture du crâne.

C'est tout ce que désirait savoir Benoît. Laurin ne pourrait être interrogé avant plusieurs heures. Le détective privé entra dans l'édifice et monta à l'étage où étaient situés les bureaux de la

compagnie Brisebois. Il ne restait que deux employés, soit un contremaître et la jolie blonde, Huguette Séguin, la secrétaire de Laurin.

Benoît fit connaître son identité. Le contremaître lui expliqua :

– Le bureau est fermé temporairement, mais nous, on doit continuer notre travail.

La jeune Huguette Séguin n'en pouvait plus. Ses nerfs craquaient. Elle avait tout d'abord découvert le cadavre de Raymonde Brisebois et voilà que, maintenant, elle venait d'apprendre l'accident survenu à son patron. Elle pleurait comme une Madeleine.

– C'est ma faute, dit-elle entre deux sanglots. Si j'avais fait mon travail, monsieur Laurin n'aurait jamais été blessé.

– Comment ça ? demanda Benoît. D'un ton larmoyant, elle expliqua :

– Avec tout le brouhaha de ce matin, j'ai complètement oublié de préparer le café. Je n'y ai pas pensé un seul instant. Monsieur Laurin attendait un visiteur. Il a dit comme ça : « C'est

pas grave, je vais au restaurant d'en face, en chercher un pot. Préparez-en pour plus tard. » Dans vingt minutes, il sera prêt, lui dis-je. Mais il répondit : « J'en ai besoin tout de suite. Je ne serai absent que quelques instants. » J'étais prête à y aller moi-même, mais déjà, il était parti. Puis, j'ai entendu les cris. C'est en traversant la rue...

N'en pouvant plus, elle arrêta de parler.

Benoît respecta son silence durant une minute, puis il déclara :

– Je suis le visiteur que monsieur Laurin attendait. Vous le saviez ?

– Oui, c'est moi qui ai composé votre numéro.

– Qu'a fait monsieur Laurin, après le départ des policiers ?

– Il a décidé de rester à son poste. Il avait du travail et m'a demandé de demeurer à sa disposition. Il y a environ une heure, un employé d'une maison qui vend des coffres-forts est venu. Lui et monsieur Laurin se sont rendus dans le bureau de madame Raymonde.

Subitement intéressé, Benoît demanda :

– Tiens, tiens, madame Brisebois possédait-elle un coffre-fort personnel ?

La jeune Huguette reprenait son calme, peu à peu. Elle avait sorti un poudrier de son sac à main, voulant effacer les traces noires que le rimmel avait laissées autour des yeux.

– Je sais qu’il y a un coffre-fort dans le bureau de la patronne, mais j’ignore si quelqu’un d’autre qu’elle en avait la combinaison.

Elle remit son poudrier dans son sac. Benoît fit ses déductions à haute voix.

– Donc, il est fort possible que monsieur Laurin ait engagé un expert pour ouvrir le coffre ?

Huguette se leva.

– J’en suis certaine. Mon patron voulait jeter un coup d’œil sur tous les documents. Il craignait l’arrivée des enquêteurs.

Elle s’était rendue à une petite table sur laquelle reposait une cafetière.

– Le café est prêt, fit-elle avec un sanglot dans la voix. Vous en prenez un ?

– Oui, je vous remercie.

Après avoir servi les cafés, elle revint prendre place à son bureau.

– Vous parlez d’enquêteurs, fit Benoît, avait-on quelque chose à cacher aux autorités ?

Elle répondit vivement :

– Oh non ! Du moins, je ne crois pas. Mais quand il s’agit d’importantes transactions, certaines ententes doivent demeurer secrètes. C’est connu de tout le monde que des entreprises comme la nôtre paient des commissions à des gens influents...

– Certains appellent ça des pots-de-vin, murmura Benoît.

La jeune fille n’osa pas répliquer. Benoît termina son café, puis expliqua :

– Au téléphone, monsieur Laurin m’a dit qu’il voulait me montrer certains documents, sans doute ceux qu’il a découverts dans le coffre de la présidente. Vous permettez que je jette un coup d’œil dans le bureau de madame Brisebois ?

La jeune Huguette se leva.

– Si vous insistez, dit-elle, mais j’ai l’impression que vous perdrez votre temps.

– Pourquoi ?

– Monsieur André est sorti du bureau de madame Raymonde avec une pile de documents. Il les a emportés dans son propre bureau, les a consultés, puis il m’a demandé de vous téléphoner.

– Dans ce cas, je vais jeter un coup d’œil dans le bureau de monsieur Laurin. Ne vous dérangez pas.

Benoît allait ouvrir la porte sur laquelle était inscrit le nom du gérant, mais il se retourna pour demander brusquement :

– Depuis quand monsieur Laurin était-il l’amant de votre grande patronne ?

Le tonnerre serait tombé aux pieds d’Huguette Séguin qu’elle n’aurait pas paru plus surprise.

– Qu’est-ce que vous dites ? Monsieur André et madame Raymonde ? Vous êtes certain de ça ?

Elle avala une gorgée de café pour se remettre de son émotion, puis poursuivit.

– Ce que vous dites me surprend énormément. Tous les deux se respectaient, ils étaient de bons amis, mais pas plus que ça. Du moins, je ne me suis rendu compte de rien. Évidemment, si vous le dites, c’est que vous devez en avoir la preuve, mais ça me renverse.

Benoît comprit qu’il se trompait et il n’insista pas. Il demanda plutôt :

– Après avoir consulté les documents, suis-je la seule personne que monsieur Laurin a appelé ?

– Non, il m’a demandé de lui composer le numéro de la compagnie Walters. Je l’ai fait, mais j’ignore à qui il a parlé. Je n’écoute jamais les conversations, monsieur. Il a causé pendant environ cinq minutes.

– C’est tout ?

– Oui.

– Si les policiers viennent vous interroger sur l’accident survenu à monsieur Laurin, ne leur dites pas que je suis ici. On me mettrait des bâtons dans les roues et tout ce que je désire, c’est aider votre patron et monsieur Ludovic.

– Comptez sur moi.

Le détective privé s'enferma dans le bureau du gérant. Sur une grande table, il y avait une pile de documents, sans doute ceux que Laurin avait trouvés dans le bureau de Raymonde Brisebois.

Il y avait des copies de nombreux contrats. Soudain, l'attention de Benoît fut attirée par une lettre signée par Sam Walters. Elle était adressée à Raymonde Brisebois.

Il lut :

Raymonde,

Comme tu me l'as demandé, je te confirme, par lettre, l'entente que nous avons prise mutuellement. Si ta soumission, pour la ville de Longueuil, se fait au montant dont nous avons discuté et que je décroche le contrat, je te verserai, en argent, la somme de 25 000 \$. Il est bien évident que si tu cherches à te servir de ce document contre mon entreprise, je dirai que tu m'as forcé à l'écrire. Mais, je te fais confiance,

surtout après les heures merveilleuses que nous avons vécues.

Sam Walters

« Quelle affaire, soupira Benoît. L'épouse de Ludovic était une jolie garce. Pour toucher une somme personnelle, elle travaillait contre les intérêts de son mari, de sa compagnie. Aux yeux de tous, rien ne paraît. Elle discute de chiffres, on fait une soumission et Walters arrive par la suite avec une autre soumission plus avantageuse. Il décroche le contrat et verse sa quote-part à Raymonde Brisebois. Ni vu ni connu. Elle empoche un petit magot. »

À ce rythme-là, la compagnie Brisebois n'aurait pu tenir longtemps. Raymonde se serait amassé une petite fortune. Les affaires de Brisebois périclitant, Walters aurait cherché à s'emparer de la compagnie pour une somme ridicule.

« Laurin devait sûrement se douter de quelque chose. Ce doit être pour ça qu'il a fait ouvrir le

coffre-fort. Quand il a vu la lettre, il a communiqué immédiatement avec Walters. Ce dernier a dû tout nier et c'est probablement à ce moment que Laurin m'a appelé. »

Benoît Richard se posait des questions concernant l'accident survenu à Laurin.

« Je me demande si ce ne fut pas une tentative de meurtre. Il est possible que les bureaux de la compagnie Brisebois aient été surveillés depuis l'appel fait à Walters. »

Benoît savait, qu'en affaires, certains présidents de compagnies ne reculaient devant rien pour arriver à leurs fins.

« Si, en collaborant avec Walters et peut-être avec d'autres, Raymonde s'était amassé quelques centaines de milliers de dollars, elle aurait encouragé son mari à vendre, même à un prix minime. Comme elle possède un bon nombre de parts dans la compagnie, là encore, elle aurait reçu une assez belle somme. Ensuite, elle aurait pu abandonner son mari et partir avec la majeure partie de la fortune. Et tout ça se serait fait légalement puisqu'il n'y aurait pas eu

apparemment de vol. »

Soudain, Benoît comprit que, si les policiers mettaient la main sur cette lettre, ce serait une preuve accablante contre Ludovic.

« Poulin croira que Ludovic, d'une façon inconnue, a pris connaissance de cette lettre et qu'il a engagé un tueur pour éliminer sa femme. »

Il glissa donc la lettre dans sa poche puis continua d'examiner la pile de documents. Il arrivait à la fin lorsqu'il aperçut une enveloppe brune encore cachetée. Laurin ne l'avait sûrement pas vue, car il l'aurait ouverte.

« On dirait une pile de cartes », songea Benoît en tâtant l'enveloppe.

Il décida de l'ouvrir et des photos tombèrent sur le bureau, des photos prises par une caméra à développement instantané.

« Ça par exemple. »

Toutes les photos avaient été prises au gymnase de la compagnie. On y voyait des femmes en costume de bain. Benoît avait vu une photographie de Raymonde dans la maison de

Ludovic. Il la reconnut sur deux des photos. Sur l'une d'elles, Raymonde tenait, par le cou, une fort jolie fille, une beauté aux longs cheveux roux.

« Aucune erreur possible, c'est Odette Picard. »

Par contre, il eut beau examiner toutes les photos, il ne reconnut pas Lili Gervais.

« Il est vrai que je l'ai vue, les cheveux décoiffés, la figure toute mouillée. Mais elle ne semble pas y être. »

Sur une des dernières photos qu'examina Benoît, on pouvait voir quatre femmes, de dos, et entièrement nues. Elles étaient pratiquement les unes sur les autres, deux des filles s'embrassaient, les deux autres avaient leur tête appuyée sur celles qui se léchaient à pleine bouche.

« On avait bien raison de parler de fêtes orgiaques. Il s'en passait de belles, ici, pendant que Ludovic était chez lui, à demi paralysé. »

Benoît regarda autour de lui. Près du bureau se

trouvait une serviette de cuir devant appartenir à Laurin. Il la vida de son contenu et glissa à l'intérieur la lettre de Walters et les fameuses photos.

« C'est du véritable explosif. Il ne faut pas que les policiers mettent la main là-dessus. »

Benoît se devait d'être excessivement prudent. Il sortit du bureau de Laurin. Huguette Séguin était toujours à son poste.

– Je ne vois pas pourquoi vous demeurez ici, dit-il en s'approchant d'elle.

– J'ai pensé qu'on pouvait appeler de l'hôpital.

– Si vous voulez un conseil, à votre place, je rentrerais chez moi. Autrement, vous risquez d'être ennuyée par les policiers. Si jamais ils vous rejoignent chez vous et vous questionnent, dites-leur que je suis arrivé ici après l'accident survenu à André Laurin. Vous pouvez ajouter que j'ai jeté un coup d'œil dans le bureau de votre patron.

La secrétaire montra la serviette en cuir.

– Dois-je leur dire que vous êtes parti avec ça ?

– Si on ne vous le demande pas, non. Si on vous questionne, vous pouvez dire que lorsque j’ai quitté votre bureau, j’avais une serviette en cuir sous le bras, mais que vous ignorez si c’était la mienne. Je pouvais en avoir une, en arrivant et vous ne l’avez pas remarquée.

La jeune fille esquissa un sourire complice.

– Vous voulez que je dise la vérité, que je ne cache rien, mais tout en évitant les détails superflus ?

– Vous comprenez fort bien. Si les policiers m’accusent d’avoir soutiré des documents, j’avouerai. Je n’ai rien volé, car tout ce que j’ai ici, j’ai l’intention de le remettre à monsieur Brisebois qui est toujours votre grand patron.

Huguette Séguin se leva, rangea quelques papiers qui se trouvaient sur son bureau. Elle se préparait à partir.

– Une question avant que vous quittiez. Pouvez-vous me dire si le gardien de nuit,

Edmond Michaud, est à son poste ?

– Oh non ! Il travaille douze heures par jour, de huit heures du soir à huit heures du matin. Quand je dis travailler, il n'a que trois rondes à faire. Il peut se coucher, regarder la télé, mais il lui est défendu de recevoir des amis.

– Puisque vous êtes la secrétaire de monsieur Laurin, vous devez avoir les adresses personnelles des employés ?

– Oui.

Elle se dirigea vers un classeur et ouvrit un tiroir en ajoutant :

– Je serais surprise que vous trouviez monsieur Michaud chez lui. Il habite seul. Il se lève toujours aux environs de midi. Il adore prendre un verre et passe la majeure partie de ses journées dans un bar ou une taverne.

Et elle lui donna l'adresse du gardien de nuit.

– Je saurai bien le trouver, dit Benoît. Mais si Michaud buvait une partie de la journée, il devait entrer ivre à son travail ?

– Il semble qu'il porte fort bien l'alcool. Je ne

puis vous en dire long sur monsieur Michaud, car depuis que je travaille ici je ne l'ai rencontré qu'une couple de fois.

Benoît lui demanda la permission de se servir du téléphone.

– Je dois appeler à mon bureau.

– Certainement, servez-vous de l'appareil de monsieur Laurin. Je vous attendrai, car je dois voir à fermer toutes les portes du bureau.

Benoît téléphona donc à son appartement. Gigi répondit aussitôt. Le détective la mit au courant de l'accident survenu à Laurin.

– Je le sais, le détective Gagnon a appelé il y a quelques minutes.

– As-tu eu des nouvelles de Walters ?

– Oui, il m'attend, ce soir, à huit heures, à son motel.

– Dans ce cas, je te verrai avant que tu t'y rendes. J'en ai beaucoup à t'apprendre à son sujet.

Il songeait à la lettre qui se trouvait dans la

serviette.

– J’ai également trouvé des photos. Tu les verras plus tard. Elles sont très compromettantes.

Puis, il lui donna ses ordres.

– Je veux que tu files immédiatement au General Hospital. Si Laurin reprend conscience, essaie de le faire parler.

– Mais les policiers doivent surveiller sa chambre.

– Je ne crois pas. Pour eux, ce semble être un accident. De toute façon, nous nous retrouverons à l’appartement aux environs de sept heures.

Gigi demanda :

– Pourquoi ne vas-tu pas toi-même à l’hôpital ? Moi, je ne bougerais pas d’ici. Je pourrais prendre les appels.

– Je veux essayer de voir le gardien de nuit. C’est un autre qui doit en savoir long. Si tu peux parler à Laurin, dis-lui bien de ne rien révéler aux policiers concernant les documents qu’il a découverts dans le coffre-fort de madame Brisebois. Tu as tout noté ?

– Oui, ne t’inquiète pas. Si, à sept heures, il est toujours inconscient, je reviens ici.

– C’est ça, à tout à l’heure.

Benoît allait raccrocher lorsque Gigi cria presque :

– Attends. Le concierge de l’immeuble d’habitation où loge Odette Picard, monsieur Turcotte, t’a téléphoné. Hélène Bouvier est de retour d’Europe.

Le nom ne disait rien à Benoît.

– Hélène Bouvier, qui est-ce ?

– La locataire de l’appartement 18, l’amie d’Odette Picard.

– Je me souviens. Nous essaierons de la voir plus tard. Elle pourra sans doute nous aider à retrouver la secrétaire particulière de Raymonde Brisebois.

*

Huguette Séguin avait raison. Edmond

Michaud n'était pratiquement jamais chez lui. Interrogé, un voisin de palier, un bonhomme très loquace et ami de Michaud, expliqua :

– Edmond se couche tôt le matin, il se lève vers midi ou une heure et se rend à la taverne. Souvent, on part ensemble. Il mange à la taverne et Bob, le waiter, lui prépare des sandwiches qu'il apporte avec lui, à son travail.

– Si je comprends bien, il boit toute la journée.

– Exagère pas, tabernouche. C'est pas un ivrogne. Edmond, c'est un gars qui s'ennuie. Il est veuf et il « pogne » pas avec les « plottes ». Alors au lieu de se crosser, pour se désennuyer il joue au pool, ça le calme, ça le distrait... puis c'est un bon joueur, presque aussi bon que moi. Les joueurs font de petites gageures en dessous de la table et il se fait ainsi quelques piastres. Mais vas pas répéter ça, toi. La police arrêtera ça tout de suite. Après tout, on fait rien de mal et on perd pas des fortunes. On pourrait pas, on est tous une gang de cassés.

Et il éclata de rire, révélant des dents noircies par le tabac.

– Pouvez-vous me dire où se trouve cette taverne ?

– Minute, tabernouche. Pourquoi tu poses toutes ces questions-là ?

– J’ignore s’il le sait, sa patronne est morte. Paraît qu’Edmond hérite d’un montant pour services rendus.

– Ça me surprend pas, ça fait plus de vingt ans qu’il travaille pour cette compagnie-là.

– Alors, le grand patron m’a chargé de le rencontrer.

L’homme lui indiqua deux tavernes fréquentées ordinairement par Michaud.

– Moi, j’irais bien avec toi, mais quand ma femme est là, elle veut pas que je sorte. Elle me fait des crises. J’aime assez ça quand elle travaille.

À la première taverne, on répondit à Benoît que le gardien de nuit y allait surtout en fin de semaine.

– Il vient régulièrement ici, changer son chèque de paie, dit le garçon.

– Alors, vous devez savoir s’il fait un bon salaire ?

– Pour ça, oui, mais faut pas oublier qu’il travaille soixante heures par semaine. Il touche un peu plus de trois cents dollars. Pour le nombre d’heures qu’il fait, c’est pas énorme. Quand il travaille les fins de semaine, là, il est payé temps double. Alors, il fait la passe.

Benoît remercia le garçon et se rendit à la seconde taverne. On y servait des repas et, tout au fond, il y avait une table de billard. Deux hommes étaient en train de jouer.

– Vous connaissez Edmond Michaud ? demanda-t-il au garçon.

– Oui, c’est le « crâne » qui joue au pool. Vous pouvez pas le manquer.

En effet, Michaud n’avait pas un poil sur la tête. Il était grand, mince, et on pouvait lui donner soixante ans.

– Ed, cria le garçon, quelqu’un pour toi.

– J’ai pas le temps, maudit, j’suis en train de jouer, tu le vois pas ?

Benoît dit au garçon :

– Ne le dérangez pas. Je vais m’asseoir près des joueurs. Apportez une bouteille à Edmond Michaud. Je causerai avec lui quand il aura fini de jouer.

Michaud parut surpris lorsque le serveur lui apporta une bouteille. Il causa quelques secondes avec lui, regarda longuement Benoît Richard, puis haussa les épaules.

– Merci bien, cria-t-il. Vous jouez au pool, je suppose ?

– De temps à autre.

Benoît regarda les joueurs évoluer. C’étaient des amateurs, mais ils auraient pu rivaliser facilement avec des professionnels. Ils accomplissaient des prouesses qui sortaient de l’ordinaire. Michaud gagna la partie, puis demanda à son compagnon :

– Tu prends ta revanche ?

– Non, t’es trop fort pour moi. Aujourd’hui, j’suis pas en forme... et surtout, pas « en foin ».

– Je te fais crédit, si tu veux.

– Non, j’joue pus, t’es sourd, hostie ? Quand je dis que c’est fini, c’est fini.

– Fâche-toi pas parce que t’as perdu.

Le joueur s’éloigne en grommelant. Michaud lança un regard à Benoît.

– Vous voulez en jouer une ?

– Non, je vous remercie, mais j’ai à vous parler. Venez vous asseoir.

Il remarqua que Michaud buvait à même la bouteille et excessivement rapidement. Aussi, il lui commanda une autre bouteille.

– Mon nom est Benoît Richard, je suis détective privé. Ludovic Brisebois a retenu mes services. J’enquête sur la mort de votre patronne.

Michaud répondit rapidement :

– Moi, j’ai rien vu, j’sais rien. Je ne me rends jamais au gymnase ou à la piscine. J’ai pas le droit de descendre en bas. Madame Raymonde me l’avait bien défendu. Elle voulait pas que je sache ce qui s’y passait.

– Les policiers vous ont interrogé ?

– Oui, y sont venus me réveiller ce matin. Je leur ai dit qu’il ne s’est rien passé de spécial, hier soir. J’ai fait une ronde vers dix heures et demie et j’ai vu de la lumière dans le bureau de la patronne. Ensuite, je ne suis pas remonté à cet étage-là. J’l’ai pas vue quitter son bureau.

Il voulut partir, mais Benoît posa sa main sur son bras.

– Mais voyons, restez assis, on peut quand même causer. J’ai même pas fini ma bière.

Michaud semblait fort mal à l’aise. Benoît était persuadé qu’il en savait beaucoup plus long qu’il ne voulait le dire.

– Qu’est-ce que vous voulez que je vous raconte ? Moi, j’sais rien, c’est simple. Et puis, je suis venu ici pour jouer au pool.

Mais il n’y avait que très peu de clients dans la taverne. Benoît le força presque à se rasseoir.

– Il y a longtemps que vous travaillez pour la maison Brisebois ?

– Moi, c’est le père, monsieur Jérémie, qui m’a engagé il y a plus de vingt ans de ça. J’avais

pas d'instruction, mais il m'a donné une job dans l'entretien des bureaux. Dans ce temps-là, je gagnais un bon salaire et je ne travaillais qu'une trentaine d'heures par semaine. Mais, après la mort de monsieur Brisebois, ça a changé. Heureusement qu'on m'a donné ce travail de gardien de nuit, car ce sont toutes des femmes qui font les ménages dans les bureaux.

Benoît leva son verre.

– À votre santé.

– Salut ben.

– Vous ne buvez que de la bière ? demanda soudain le détective.

– Faut ben, ils ne vendent pas autre chose ici, mais je déteste pas le whisky. Ça coûte plus cher.

– J'ai une proposition à vous faire.

– Laquelle ?

– On passe à la Régie, je vous achète un whisky puis je vous fais préparer un bon lunch. Ensuite, on se rendra aux bureaux de la compagnie. Il n'y a plus personne. Vous pourrez me faire visiter. Quand je partirai, vous vous

reposerez puisque vous ne commencez votre service qu'à huit heures.

Michaud hésitait.

– J'suis pas supposé arriver aux bureaux à si bonne heure.

– Mais puisque tout le monde est parti. On pourra causer en paix.

– J'ai rien à dire.

– Alors, on parlera pas, fit Benoît en riant. On prendra quelques whiskies ensemble. Moi aussi j'déteste pas prendre un verre.

Michaud demanda :

– Et vous allez payer le lunch ?

– Mieux que ça, je vous laisserai un montant et vous pourrez vous commander un bon repas chaud. Il y a des restaurants qui font la livraison.

– Dans ce cas, j'accepte.

Les deux hommes sortirent de la taverne. Benoît s'arrêta à un magasin de la Régie des alcools pour se procurer une bouteille de whisky. En route, le détective demanda :

– Ordinairement, vous arrivez à quelle heure pour votre travail ?

– J’commence à huit heures, mais je suis toujours là vers sept heures et demie.

– Vous sonnez ou vous possédez une clef ?

– J’ai une clef de la porte de côté. La plupart du temps, quand j’arrive, il y a toujours des employés, mais les portes sont quand même barrées.

– Plusieurs employés travaillent le soir ?

Le gardien de nuit hésita.

– Très peu, dit-il enfin. Parfois, quand il y a de grosses soumissions à envoyer, il y en a qui font du temps supplémentaire.

Benoît risqua :

– Et madame Brisebois ?

– Elle, elle partait rarement avant dix heures, mais je ne la voyais jamais. Je passais à son étage, quand je faisais ma ronde, mais jamais j’entrais dans son bureau.

– Et le gymnase ?

Cette fois, Michaud protesta :

– Je vous ai dit que j’y allais pas. J’sais rien de ce qui se passait là.

Benoît n’insista pas pour l’instant. Mais il était de plus en plus persuadé que le gardien de nuit en savait long.

« Toi, mon bonhomme, quand nous serons seuls dans l’édifice, tu fais mieux de parler, sinon tu vas savoir de quel bois je me chauffe. »

XI

Michaud fit visiter la pièce qu'on mettait à la disposition du gardien de nuit.

– Comme vous voyez, j'suis pas trop mal installé.

En effet, il y avait une table, deux chaises, un fauteuil dont le dossier basculait pour former un lit, une radio et un téléviseur.

– Quand vous êtes fatigué, fit Benoît en souriant, vous pouvez claquer un somme ?

– Rarement. Je m'étends dans le fauteuil. J'prends pas de chances. Ma radio joue toujours et j'ai aussi un réveille-matin. Alors, si je m'endors...

– Laurin m'a laissé entendre que votre travail n'était pas des plus épuisants.

– Je dois vérifier toutes les entrées, je fais trois rondes dans l'édifice... une vers dix heures.

J'inspecte le bas et les premiers étages. À minuit, je visite chacun des étages, du septième Jusqu'en haut. Ensuite, vers quatre heures du matin, je vérifie à nouveau les portes et, si des lumières sont encore allumées dans les bureaux, je vais voir.

Intéressé, Benoît demanda :

– Comment pouvez-vous le savoir ?

Michaud se dirigea vers un mur recouvert d'une draperie. Il tira sur un cordon et la draperie s'ouvrit. Derrière, il y avait un immense tableau composé de nombreuses petites lumières.

– S'il y a quelqu'un qui travaille, la lumière rouge est allumée. À quatre heures, y a jamais de lumière. Oh ! c'est déjà arrivé quelquefois qu'un employé ait oublié d'éteindre...

Benoît s'assit à la table, Michaud sortit les verres et le détective lui servit un très bon whisky. Michaud vida le verre d'un trait et Benoît le remplit aussitôt.

– Oh ! pas trop vite ! J'veux être en forme à huit heures.

– Vous n’aurez pas grand-chose à faire ce soir. Tout le monde sait que les bureaux sont fermés.

Benoît avait apporté la serviette en cuir avec lui. Il sortit l’enveloppe brune et étendit les photos sur la table.

Michaud y jeta un œil puis demanda brusquement :

– Où avez-vous pris ça ?

– Madame Brisebois les conservait précieusement. Je pourrais les remettre à la police. On vous poserait sûrement des questions. Il est impossible que vous n’ayez pas eu connaissance de ce qui se passait dans le gymnase.

– Moi, j’sais rien, j’parle pas. J’aurais jamais dû vous conduire ici.

Benoît se leva.

– Si on allait visiter le gymnase ?

– Pas question.

Benoît saisit le gardien de nuit par les revers de son veston et le força à se lever.

– J’vous conseille d’être gentil. Allons au gymnase et vous me conterez ce que vous avez pu voir ou entendre.

Le bonhomme se débattait.

– J’ai rien vu.

– Ça fait trop de fois que vous laissez sous-entendre des choses. Si je remets ces photos aux policiers, je leur dirai que c’est vous qui les avez prises.

– Quoi ? Mais vous savez que c’est faux.

Benoît resserra son étreinte.

– Mettez-vous à leur place. Ils ne voudront jamais admettre qu’elles ont été prises par une riche femme d’affaires. Ils croiront beaucoup plus qu’elles appartiennent à un vieux maquereau.

– Je nierai tout.

Benoît se mit à rire sadiquement.

– J’ai fait partie de la police officielle. Ils vous enfermeront dans une pièce et là, ils vous donneront des coups qui ne laissent pas de

marques, comme ça.

Il laissa partir un vicieux coup de poing du droit qui atteignit le vieil homme juste au creux de l'estomac.

Plié en deux, Michaud criait. L'alcool qu'il venait de boire lui remontait dans la gorge, lui laissant un goût très amer.

– Ils se mettront à trois ou quatre pour vous frapper, mais jamais à la figure.

Cette fois, il le cogna dans les côtes, à deux reprises. Michaud tomba à genoux. Il se mit à restituer son whisky.

– Comme c'est regrettable, fit Benoît moqueusement, vous allez être obligé de tout nettoyer. Allons, levez-vous et descendons au gymnase.

– Non, réussit à crier Michaud.

Benoît était bien décidé à venir à bout de lui. Il le frappa du pied, mais pas trop fort, dans les parties. Le coup fut quand même très douloureux. Michaud se roulait en hurlant.

– Vous allez me tuer.

– Nous sommes seuls. Je suis capable de le faire si je perds patience. Personne ne pourra m’accuser.

Il le releva et l’assit sur une chaise.

– Tiens, un bottin téléphonique. Ça permet de vous frapper à tour de bras sur la tête. Ça vous résonne jusqu’au bout des pieds et ça marque pas.

Il étendit la main pour s’emparer du bottin.

– Non, non, c’est assez, murmura Michaud.

Il chercha à prendre le verre de whisky, mais Benoît le poussa plus loin.

– Vous pourrez boire tant que vous voudrez quand vous m’aurez raconté les orgies qui se déroulaient au sous-sol.

Michaud avait les yeux pleins d’eau. Des larmes coulèrent sur ses joues et il s’essuya avec le revers de la manche de son veston.

– Entre nous deux, tu as dû te rincer l’œil de temps à autre, quand tu savais que ta patronne organisait des petites partouzes...

– Si je parle, on me maudira à la porte, réussit

à articuler le vieux.

– C’est pas moi qui répéterai ce que tu vas me confier. Je te jure que ça restera entre nous.

Benoît avait réussi à prendre l’annuaire téléphonique. Il le plaça sur la tête du gardien de nuit.

– Non, non, je vous en prie, bégaya-t-il. Je... j’avais réussi à... à... percer un trou dans le mur du gymnase. Si madame Raymonde avait su ça...

– Mais personne ne s’en doutait, l’encourageait Benoît. Tu avais un show gratis. Dis donc, ça devait être meilleur qu’au cinéma porno.

Le détective retira le bottin, le remit sur la table et avança le verre de whisky.

– Tiens, bois, ça va te remettre.

D’un trait, Michaud vida ce qui restait au fond du verre.

– Tu en auras encore tout à l’heure.

Il l’aida à se lever. Au début, l’homme avait de la difficulté à marcher. Mais petit à petit, il

reprit ses forces.

Les deux hommes descendirent au gymnase.

– Tenez, dans cette salle, on entrepose de vieux documents.

Il retira quelques dossiers placés sur les rayons d'une bibliothèque et indiqua le trou par lequel il se rinçait l'œil. Benoît se pencha et regarda. Il pouvait apercevoir une partie du gymnase.

– Tu as dû en voir de belles.

– Pas tant que ça, fallait que les filles se placent assez près.

Maintenant, le concierge était devenu volubile.

– Mais il faut que ça reste entre nous.

– Je parlerai pas, ni aux policiers ni à vos patrons.

– J'peux te dire à toi que, la grande rousse...

– Celle qui s'appelle Odette Picard ?

– C'est ça. Elle t'a une paire de tétons à faire bander un cheval. Et dire qu'il n'y a peut-être pas un homme qui a touché à ça. En tout cas, elle, c'était une vicieuse. Elle vous faisait jouir les

autres filles que ces dernières se lamentaient comme des femmes qui accouchent.

Benoît demanda, comme s'il n'attachait aucune importance à sa question :

– C'est elle qui était avec ta patronne, hier soir ?

– Qui ?

– Odette Picard.

– J'sais pas, j'pense pas.

– Mais ta patronne n'était pas seule ?

– Non, mais ça devait pas être la Picard. Car elle, la grande rousse, elle partait jamais sans me dire bonsoir. Elle me lançait des regards comme si elle avait voulu m'attiser. Mais je la connaissais trop, ça prenait pas... puis faut ajouter, qu'à mon âge, ma fournaise a plus grand feu.

Michaud était complètement remis. Il se permettait même de faire des blagues.

– Allons jeter un coup d'œil dans le gymnase et la piscine.

Benoît visita tous les lieux, mais en réalité, à part les installations ultramodernes, il n'y avait pas grand-chose à voir. Le détective décida de retourner à la pièce réservée au gardien de nuit.

– Tu vois, quand tu es gentil, on s'entend bien, fit Benoît en lui servant un plein verre de whisky.

Et pendant qu'il buvait, le détective reprit :

– Donc, quand madame Brisebois est tombée à l'eau, elle n'était pas seule, mais elle n'était pas avec Odette, la rousse.

– J'ai jamais dit ça. Tout ce que je sais, c'est que vers dix heures, madame est allée ouvrir à quelqu'un. Je l'ai entendue passer. Mais je ne les ai pas suivis au sous-sol.

– Mais tu peux me dire si c'était un homme ou une femme.

Michaud secoua négativement la tête.

– Pantoute. J'ai pas entendu de bruit de voix. À dix heures cl demie, je suis monté pour ma ronde. Les lumières dans le bureau de madame Raymonde étaient allumées, mais elle n'était pas là.

– T’as pas eu l’idée d’aller au sous-sol ?

– Non, c’était pas un vrai party, elles étaient deux ou trois, pas plus. Au matin, quand j’ai vu sur le tableau que la lumière était toujours allumée dans le bureau de madame Raymonde, je suis allé éteindre. J’étais certain qu’elle était partie.

Il commençait à être ivre. Il avait de la difficulté à parler.

– Sur ton tableau, tu sais si les lumières du gymnase et de la piscine sont allumées ?

– Non. Le tableau, ça existe depuis près de trois ans, mais le gymnase c’est plus nouveau.

Depuis déjà un bon moment, les deux hommes se tutoyaient comme de vieux amis.

– Alors, t’es descendu voir si quelqu’un était encore là. À quelle heure ?

Michaud faillit se fâcher :

– Bout d’ciarge, combien de fois faudra-t-il te dire que je ne vais jamais au sous-sol.

– Excepté pour aller voir par le petit trou.

Le gardien de nuit éclata de rire.

– Mais ça, c’était quand elles étaient quatre ou cinq. Ça arrivait pas souvent.

Le détective n’abandonnait pas facilement la partie. Plus il buvait, plus Michaud avait la parole facile.

– Revenons à hier soir. Quand madame Raymonde recevait quelqu’un, la visiteuse devait sonner.

– Oui.

– Et toi, tu entendais la sonnerie. Alors, tu allais jeter un œil.

– Pas tout l’temps. Quand je suis ici, dans cette pièce, j’ai le temps de m’y rendre et de bien voir, comme hier, par exemple, à huit heures. Mais quand je suis en haut, comme à dix heures et demie, avant que je descende, les filles sont souvent disparues. C’est pour ça que je n’ai entendu que des pas et que j’ai même pas dit si c’était un homme ou une femme.

Benoît avait sursauté en entendant la déclaration de Michaud. Il lui avait laissé

terminer sa phrase, puis déclara vivement :

– Tu m’avais pas dit ça que quelqu’un était venu vers huit heures.

Le bonhomme ricana :

– Me l’as-tu demandé ?

– T’as raison. Toi, t’es un vrai chum.

Et il lui versa un autre verre.

– Cette première visiteuse, c’était Odette Picard, je suppose ?

– Pantoute, la Odette est facile à reconnaître avec ses longs cheveux roux. Non, c’était une fille aux cheveux noirs, assez longs, pas une habituée.

Benoît prit les photos et les montra à Michaud.

– Est-ce que tu la reconnais ? Apparaît-elle sur ces photos ?

Le gardien de nuit sortit une vieille paire de lunettes qu’il ajusta sur son nez. Il examina avec soin chacune des photos.

– Non, je crois pas qu’elle soit là. On voit pas bien toutes les figures, mais j’y pense pas.

– Le nom de Lili Gervais, ça te dit rien ?

– C’est la première fois que je l’entends.

– Tu t’entendais bien avec Ludovic ?

– Oui, fit le gardien en remettant ses lunettes dans sa poche. Quand monsieur Jérémie est mort, son fils m’a gardé à son emploi et m’a offert le travail de gardien de nuit. Mais c’est madame Raymonde qui m’accordait des bonis, pas lui.

Il était clair que Raymonde Brisebois achetait le silence du gardien.

– Tu sais ce qui va arriver ? demanda Benoît.

– Non, j’suis pas un « divinateur », moi.

– La police cherche à accuser Ludovic du meurtre de sa femme.

Michaud ne put s’empêcher de rire. Il faillit même s’étouffer.

– Ça prend une gang d’innocents.

– Oui, mais le mobile est là. Il hérite d’une grosse somme. C’est pas pour rien qu’il m’a demandé d’enquêter. Malheureusement, j’ai bien peur qu’il finisse ses jours dans un cachot, lui, un

type qui peut à peine bouger. Dans les cellules des prisons, c'est froid, c'est humide, c'est pas recommandé pour quelqu'un qui souffre de rhumatisme ou de paralysie.

Le détective avait pris une voix dramatique dans l'espoir d'émouvoir Michaud. Le gardien de nuit mordit à l'appât, car il répondit aussitôt :

– Mais bout d'ciarge, si monsieur Ludovic était venu dans son fauteuil, aurait fallu que je l'aide... sans fauteuil, il peut faire quelques pas, mais pas plus. Non, non, c'est pas lui qui était avec madame Raymonde, vers dix heures. Ça, je puis vous l'affirmer. Et à huit heures non plus, c'était pas lui. Monsieur Ludovic a pas de grands cheveux noirs.

– Cette femme, tu l'as bien vue ? Tu la reconnaîtrais ?

– J pense pas. Les autres filles, je les ai rencontrées plus d'une fois, mais elle, c'était sa première visite.

– Tu ne l'as pas entendue parler ?

– Non. Je les observais de loin. Je les ai vues

quand elles sont descendues par l'ascenseur.

Benoît comprit qu'il n'y avait plus rien à tirer du gardien de nuit. Il se leva.

– Attends donc une seconde toi. Quel nom tu m'as dit tout à l'heure, demanda Michaud tout à coup.

– Lili Gervais.

Il murmura à deux reprises, cherchant à se souvenir.

– Lili Gervais... les cheveux noirs, longs... mais oui, je me souviens maintenant, ça date de tellement longtemps que j'avais oublié. Lili Gervais, une fille à l'air dur, pas de taille, faite carrée. Elle marchait comme un gendarme. Me semblait, aussi, l'avoir déjà vue. C'est elle... la demoiselle Lili qui est sortie à quelques reprises avec monsieur Ludovic. Je me souviens, monsieur l'avait fait monter dans sa voiture. Ça date pas d'hier, ça. C'est avant la mort du père... bien avant le mariage de monsieur Ludovic. J pense pas me tromper. Oui, pour moi ce devait être elle.

Benoît était tout sourire.

– Ça me disait que tu te souviendrais.

Il jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Faut que je me sauve. Le temps passe.

Il sortit son porte-monnaie et en tira un billet de dix dollars.

– Tiens, tu te feras venir quelque chose d’un bon restaurant. Je te l’avais promis. Maintenant, peux-tu me laisser seul un instant ?

– Pourquoi ?

– J’ai un appel à faire... ma petite amie, alors tu comprends...

Michaud éclata de rire.

– Parle le temps que tu voudras. Les amours, j’ai déjà connu ça.

Benoît composa rapidement un numéro et demanda :

– L’escouade des crimes contre la personne, le sergent-détective Poulin.

– Un instant.

Poulin se trouvait heureusement à son bureau.

– Benoît Richard, il y a du nouveau ?

– Oui, votre client est derrière les barreaux, je garde Brisebois comme témoin important. J’ai pas encore porté d’accusation.

– C’est une erreur, sergent. Moi aussi, j’ai appris des choses et j’ai promis de vous tenir au courant. Il est six heures moins vingt. Passez donc à mon appartement, vers sept heures moins quart.

– Je ne sais pas si j’aurai le temps. Si vous veniez à mon bureau...

– Impossible. Vous connaissez mon adresse ? Si vous ne venez pas, tant pis.

Benoît raccrocha puis composa aussitôt le numéro de son appartement.

– Gigi, écoute-moi bien, je serai à la maison dans vingt minutes. Commande quelque chose du restaurant. On causera en mangeant et, vers sept heures, j’attends la visite du sergent Poulin.

– Pourquoi ?

– Je t’expliquerai, à tantôt.

Benoît raccrocha et alla retrouver Michaud qui attendait dans le corridor.

– Je t’ai laissé le reste du whisky, fit le détective. Et puis, ne t’inquiète pas, tout ce que tu as dit restera entre nous deux.

Passablement ivre, Michaud grogna :

– J’ai rien dit... j’sais rien... j’parle pas. Pars pas tout de suite. Un dernier verre ?

– Non, j’ai même trop bu.

– Moi aussi, maudit. Faut que j’aïlle me reposer. J’pourrai pas travailler si je claque pas un somme. Avant que le repas arrive, j’peux dormir.

Il chambranlait.

– Aide-moi à m’installer dans mon fauteuil... parce que là, j’suis pas plus solide qu’un chien qui pète.

*

Gigi se jeta au cou de Benoît et l'embrassa avec passion.

Benoît la repoussa pour mieux la regarder.

– Dis donc, tu t'es habillée chic. T'as mis ta robe la plus décolletée.

– C'est toi qui voulais que je l'achète, tu l'aimes plus ?

– Oui, mais je préfère que tu la portes lorsqu'on sort ensemble.

– J'ai téléphoné au restaurant, j'ai commandé du poulet. En attendant que le sergent arrive, je me suis préparée pour mon rendez-vous avec Walters. J'avais le temps.

Benoît ne semblait pas vouloir entendre raison.

– J'veux pas que tu mettes cette robe-là pour...

– Cesse donc de grogner. On n'attire pas les poissons avec de la petite bière d'épinette. Ça prend de bons appâts. Assieds-toi pendant que je finis de dresser la table.

Benoît s'assit. Il savait qu'il ne pourrait jamais

faire entendre raison à sa maîtresse.

– Tu es allée voir André Laurin ? demanda-t-il.

– Oui, c'est un jeune homme très sympathique, beau garçon...

– Y a rien que ça qui t'intéresse, maudit ! C'est pas ce que je veux savoir. Est-il blessé sérieusement ?

– Non, il a une coupure au cuir chevelu. Il a souffert d'une commotion cérébrale. On a pris des radiographies, mais il n'y a pas de fracture. On le garde encore en observation, mais il sortira sûrement demain matin.

– Tu as pu l'interroger ?

– Oui.

Mais elle n'eut pas le temps de continuer sa réponse. On avait sonné à la porte. C'était le livreur du restaurant.

Gigi installa les deux demi-poulets dans les assiettes.

– Allons, viens manger.

Tout en s'attaquant à une cuisse, Benoît demanda :

– Alors, qu'a dit Laurin ?

– Il savait que sa patronne conservait, dans son coffre, des papiers importants. Il a fait venir un spécialiste qui a ouvert le coffre. Il y avait une lettre de Walters, adressée à madame Raymonde.

Gigi avait la bouche pleine, elle s'arrêta de parler pour avaler, s'essuya les doigts sur une serviette en papier, puis continua :

– Il a alors téléphoné à Walters.

Benoît sursauta :

– Quoi ?

– Il lui a parlé de la lettre. Walters nia tout, évidemment. Laurin aurait aimé lui causer, mais le riche contracteur était trop occupé. Laurin a continué de regarder les documents, puis il a décidé de te téléphoner. Il voulait prendre conseil. Il n'y avait plus de café et il a décidé d'aller en chercher un pot au restaurant. Il dit avoir été prudent, il ne comprend pas comment il a pu être happé par une voiture. Il n'a rien vu.

L'automobile a surgi il ne sait d'où. Il a repris connaissance à l'hôpital.

Gigi se tut et continua à manger. Pendant ce temps, Benoît réfléchissait. Laurin ne l'avait pas appelé tout de suite, il avait passé les documents en revue. Walters avait donc eu amplement le temps d'envoyer ses hommes près de l'édifice où se trouvaient les bureaux de Brisebois, avec ordre de surveiller Laurin et de le mettre hors d'état de nuire.

– Et toi ? demanda la danseuse, tu as appris quelque chose ?

Il lui parla des photos découvertes dans le coffre de Raymonde Brisebois.

– Aucune erreur possible, fit Gigi, c'était une lesbienne et elle se servait de son gymnase, de sa piscine, pour y organiser des orgies entre femmes.

Benoît lui raconta ensuite les révélations que lui avait faites le gardien de nuit.

– Ça a pas été facile. Au début, il voulait rien dire, mais j'ai réussi à lui délier la langue. Ça

aide, d'avoir fait partie de la police officielle. On apprend des trucs.

Il lui résuma le témoignage de Michaud.

– Pour conclure, dit-il, nous savons que vers huit heures, Raymonde a reçu une femme et le gardien croit que c'était Lili Gervais. Par contre, Raymonde était avec quelqu'un dans le gymnase vers dix heures, une personne qui l'a tuée. Lili Gervais était-elle partie ? Quelqu'un d'autre était-il entré ? Michaud affirme qu'Odette Picard ne partait jamais sans lui dire bonjour.

Gigi ricana :

– Si elle venait de commettre un meurtre, il est normal qu'elle se soit arrangée pour sortir sans être vue.

Ils terminaient leur repas lorsque le sergent-détective Poulin arriva. Immédiatement, Benoît lui offrit un verre.

– Je sais que vous ne buvez jamais pendant que vous êtes de service, mais présentement vous êtes en visite chez un ami.

Poulin accepta donc un verre.

– Alors, demanda Benoît, vous avez arrêté Brisebois ?

– Mettez-vous à ma place, Richard. Ludovic veut se débarrasser de sa compagnie. Sa femme ne veut pas. En la tuant, il hérite d'une belle somme grâce à l'assurance-vie, il devient le seul et unique propriétaire de *Brisebois et fils* et peut donc vendre. Enfin, j'ai appris que la victime du second meurtre se nommait Lili Gervais et qu'elle était l'ex-amie de Ludovic Brisebois. Mais attention, elle était également une amie de Raymonde.

Benoît demanda :

– Où voulez-vous en venir ?

– Brisebois se confie à Lili. Il fera disparaître sa femme, vendra le tout et partira avec elle pour le Sud... son rêve. Lili n'est pas d'accord. C'est Raymonde qui l'apprend à son mari. Donc, une fois le meurtre de Raymonde accompli, il doit se débarrasser de la Lili en question.

Benoît ricana :

– Et par hasard, il sait que Lili se trouve à

l'appartement d'Odette Picard.

Au lieu de répondre, le sergent demanda :

– Au téléphone, vous m'avez dit que vous aviez des renseignements importants à me confier.

– Je ne vous ai pas menti.

Benoît sortit l'enveloppe brune et étendit les photos sur la table.

– Jetez un coup d'œil là-dessus, sergent. André Laurin voulait me remettre ces photos et il est victime d'un bizarre accident. Encore une fois, vous allez accuser Ludovic. Mais, torrieu, cet homme devait avoir à son service une armée de tueurs à gages, car n'oubliez pas que c'est un handicapé.

Poulin jeta un coup d'œil sur les photos.

Il resta un long moment sans dire une parole. Lentement, il reprit l'enveloppe brune et replaça les photos à l'intérieur. Levant les yeux vers Benoît, il demanda :

– Laurin vous a dit où il avait trouvé ces photos ?

Benoît avait décidé de ne dire que la vérité. Mais il n'était pas obligé de donner tous les détails.

– Ces photos étaient dans le bureau de madame Brisebois.

Il n'avoua pas que Laurin avait fait venir un spécialiste pour ouvrir les portes du coffre-fort. Poulin glissa l'enveloppe brune dans la poche de son veston.

– Vous comprenez comme moi que ces photos doivent faire partie du dossier. De plus, c'est un puissant mobile contre Ludovic Brisebois que vous venez de me fournir.

Benoît se leva.

– Mon cher Poulin, dit-il d'un ton narquois, vous sautez trop vite aux conclusions. Oh ! je vous comprends, vous êtes de la police officielle et vous devez obtenir des résultats, peu importe s'ils sont fautifs ou non !

– Écoutez, Richard...

– Laissez-moi parler, ensuite vous pourrez dire tout ce que vous voudrez.

Gigi approuvait d'un large sourire. Benoît poursuivit :

– Si je vous ai fait venir, c'est pour que nous puissions analyser froidement la situation. Vous vous acharnez sur Ludovic Brisebois et vous négligez tous les autres aspects.

Les mains derrière le dos, Benoît se promenait de long en large dans le petit appartement. Gigi le regardait avec admiration. Il ressemblait à un professeur en train de développer une thèse.

– Cette affaire me paraît excessivement compliquée.

« C'est la simple logique, songea Gigi, t'es mieux d'être meilleur que ça. »

Quant à Poulin, il alluma une cigarette. Il fixait Benoît d'un air narquois.

– Allez-y cher maître, je suis tout ouïe.

– Tout d'abord, sergent, vous avez eu les résultats de l'autopsie de madame Brisebois ?

– Oui, répondit Poulin. Mais ils ne sont pas encore officiels. Le rapport sera prêt demain matin, pour les journaux. Mais je puis vous dire

qu'elle a été étranglée, puis jetée à l'eau.

– Avez-vous interrogé Michaud, le gardien de nuit ?

– Nous le ferons ce soir. Il doit débiter son travail à huit heures. Nous serons là.

Benoît esquissa un sourire.

– Moi, je l'ai déjà fait et il m'a avoué qu'hier soir, vers huit heures, madame Brisebois avait reçu la visite d'une fille aux longs cheveux noirs.

Le sergent murmura :

– Lili Gervais, la seconde victime.

Benoît approuva.

– Exactement, mais ça ne veut pas dire que cette Lili a tué Raymonde. Disons qu'elle est, pour l'instant, notre premier suspect.

– N'oubliez pas, fit le sergent, qu'elle était l'amie de Ludovic. Supposons qu'elle ait accepté de tuer Raymonde... Ludovic aurait pu ensuite faire disparaître son seul complice.

– Mais là encore, faudrait que vous songiez au tueur à gages, car au moment de la mort de Lili

Gervais, j'étais en compagnie de Ludovic.

Le sergent avait sorti son calepin et prenait des notes. Il semblait agacé, mais ne perdait pas un mot des explications du détective.

Benoît reprit :

– Deuxième suspect...

Et à la surprise de ses deux interlocuteurs, il lança le nom :

– Edmond Michaud.

– Quoi ? cria Gigi.

– Le gardien de nuit ? demanda Poulin.

– Pourquoi pas ? Il est dans l'édifice. Il peut descendre au gymnase en tout temps sans attirer l'attention. Cet homme reçoit un salaire de famine. Il boit beaucoup et n'a jamais le sou. C'est donc un type qu'on peut acheter facilement. Personne ne le soupçonnera parce qu'il ne possède aucun mobile pour tuer sa patronne.

Le sergent murmura :

– Votre idée est loin d'être bête. Il serait le tueur à gages dont je parle depuis le début. Alors,

qui serait son complice ?

Il demanda à Gigi de servir du café, puis il poursuivit :

– Troisième suspect... Ludovic Brisebois. Il ne s'entend plus avec sa femme. Il est jaloux et se croit cocu. Michaud est un vieil ami, ils se connaissent depuis des années. Brisebois lui offre donc une forte récompense s'il pousse Raymonde à l'eau. Michaud accepte. Pour mieux se couvrir, Ludovic retient mes services comme enquêteur. Vous m'aviez d'ailleurs prévenu de cette éventualité, sergent.

Gigi se fit le défenseur de Brisebois.

– Mais Benoît, toi-même, tu disais que Ludovic Brisebois est un homme incapable de commettre un meurtre. N'oubliez pas que la seule femme qu'il a peut-être aimée, à part son épouse, a également été assassinée. Enfin, nous savons tous qu'il est à demi paralysé, il ne peut vivre seul. Il a besoin de son épouse qu'il adorait.

À sa grande surprise, Benoît se fit l'avocat du diable.

– Qui nous dit qu’il n’a pas rencontré une autre femme ?

Le sergent l’approuva.

– Les filles prêtes à épouser un homme riche, même handicapé, sont nombreuses.

Benoît poursuivit :

– Brisebois, je l’ai connu il y a quelques années. Il peut avoir changé d’attitude. Dans le temps qu’il était au collège, il faisait la belle vie. Tout allait bien pour lui. Il était sûr d’hériter de son père, il avait reçu une bonne formation comme homme d’affaires. Mais depuis, il a perdu son père, il a eu une congestion cérébrale, il est devenu presque un légume, il ne peut plus avoir de relations avec une femme. Il passe ses jours dans un fauteuil roulant. Tout ce qu’il peut faire, c’est réfléchir et surtout, s’en prendre à la vie qui lui a joué un si vilain tour. Tout ces malheurs, qui se sont abattus sur lui, minent le moral. Il croit que sa femme le trompe. Il a probablement appris qu’elle fréquentait des lesbiennes... je me demande si beaucoup d’hommes pourraient accepter tout ça sans rouspéter, sans vouloir s’en

prendre à quelqu'un. Et n'oublions pas que Brisebois est très intelligent.

Gigi n'en pouvait plus. Elle éclata :

– Tu dépasses les limites. Oublies-tu que Ludovic Brisebois est ton client ? Tu dois défendre ses intérêts.

À sa grande surprise, Benoît répondit :

– C'est ce que je fais. Je n'avais pas terminé mon exposé. Il ne faut pas oublier qu'il y a eu un second meurtre et probablement une tentative de meurtre : l'accident à Laurin. Ça complique drôlement l'affaire et je ne vois pas Ludovic machiner tous ces attentats. Bien sûr ! s'il pouvait marcher, je le soupçonnerais comme vous, sergent ! Mais il n'a pu se rendre chez Odette Picard et tuer Lili Gervais. Il était avec moi au moment du meurtre.

Le sergent répliqua sans attendre :

– Vous-même, vous avez parlé de Michaud, le gardien de nuit. Il a pu également être payé pour le second meurtre.

Benoît esquissa un sourire et sûr de lui, il

déclara simplement :

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Nous sommes tous d'accord pour dire que ce second meurtre fut une erreur sur la personne, n'est-ce pas ? L'assassin voulait tuer Odette Picard.

Le sergent approuva. Benoît alors s'écria :

– Michaud ne peut être le coupable, car il connaissait fort bien Odette Picard. Il n'a pu se tromper de victime. Enfin, lors de l'accident survenu à André Laurin, vous aviez mis Brisebois à l'ombre, et Michaud jouait au billard, dans une taverne. J'ai plusieurs témoins.

Poulin resta un long moment sans parler. Le raisonnement logique de Benoît Richard l'avait désarçonné. Enfin, il murmura :

– Si j'accepte votre raisonnement, il ne nous reste plus de suspects.

– Oh si !

– Qui ?

– André Laurin. Il a tout à gagner dans la mort de Raymonde Brisebois.

– Ça n’explique pas la mort de Lili Gervais. Vous venez de dire que l’assassin croyait frapper Odette Picard. Et puis, vous oubliez l’accident.

– Les blessures à Laurin ne sont pas graves. Il a pu se jeter volontairement devant une voiture. Quant à l’attentat chez Odette Picard, il peut avoir engagé un tueur à gages. Ça expliquerait l’erreur sur la personne et Laurin, qui est demeuré au bureau toute la journée, s’est créé un alibi parfait. Je le considère donc comme quatrième suspect.

Poulin soupira.

– Si vous voulez. Et votre cinquième, c’est Sam Walters, je suppose ?

– Exactement.

Gigi jeta un œil à Benoît. Elle cherchait à attirer son attention. Le sergent n’était sûrement pas au courant de la lettre que le contracteur avait écrite à Raymonde Brisebois. Benoît, heureusement, la rassura en lui lançant un

sourire.

– Sam Walters est un homme d'affaires capable de tout, reprit-il. Il est connu dans le milieu, il ne recule devant rien. Si Raymonde Brisebois disparaît, il pourra facilement acheter sa compagnie. Ludovic est incapable de tout diriger.

– Si Walters est coupable, comment expliquer le second meurtre ?

– J'ai mon idée là-dessus, fit Benoît. Mais je n'ai aucune preuve.

Poulin se leva.

– Vous ne m'apprendrez pas mon métier. Vous êtes persuadé que Walters avait un espion qui travaillait chez Brisebois, n'est-ce pas ?

Benoît joua à l'innocent.

– Voyons, il me semble que c'est impossible.

– Ça ne prend pas, Richard. Vous savez comme moi qu'en affaires, tout est permis. Je dois vous laisser. Probable que lorsque j'arriverai au bureau, j'aurai le rapport complet de l'autopsie pratiquée sur madame Brisebois. Vous n'aurez

qu'à appeler. Je vous en laisserai une copie, vous pourrez passer la prendre. On est persuadé que Lili Gervais a tout d'abord été étranglée avant d'être mise sous la douche. Quant à Raymonde Brisebois, il reste à savoir si l'assassin a procédé exactement de la même façon ou s'il lui a fait perdre conscience avant de la précipiter dans la piscine.

Le sergent salua Gigi.

– Et merci pour le remontant.

Benoît, en allant le reconduire à la porte, demanda :

– Aucune nouvelle d'Odette Picard ?

– Aucune. On la recherche partout. Non seulement elle a disparu, mais on ne peut même pas savoir d'où vient cette fille. Même au bureau de Brisebois, on ignore tout de ses antécédents. Je ne serais pas du tout surpris qu'elle ait quitté le pays sous un faux nom, avant même qu'on lance notre avis de recherche. Si vous apprenez du nouveau, n'oubliez pas de me téléphoner.

Une fois le sergent parti, Benoît murmura :

– Son enquête avance moins vite que la nôtre. Il ne nous a rien appris, mais il m’a donné une idée. Je me demande comment il se fait qu’il n’y ait pas pensé.

– Quoi donc ? demanda Gigi.

– Odette Picard. Quelqu’un peut nous renseigner sur elle.

– Qui ?

– Mais son amie, Hélène Bouvier qui vient d’arriver d’Europe. Je suis certain que personne ne l’a interrogée. On ne prête pas son appartement à quelqu’un que l’on ne connaît pas.

Gigi regarda la table où trônaient encore les restes du repas.

– Je me demande si on n’a pas commis une bêtise. Tu fais venir le sergent au moment où on termine notre souper et on ne lui a rien offert.

Benoît prit son amie dans ses bras et l’embrassa dans le cou.

– Voyons chérie, réfléchis. Ça aurait été une insulte que d’offrir à un policier... du poulet.

XII

Benoît Richard ne savait trop que faire. Il n'aimait pas voir Gigi se rendre seule au motel où elle devait rencontrer Sam Walters.

– Tu n'as pas confiance en moi ? demanda-t-elle.

– Mais oui.

– Même si tu m'accompagnais, tu serais obligé de m'attendre dans la voiture. Qu'est-ce que ça te donnerait ? Si notre entrevue se prolonge, tel que je te connais, tu t'imaginerais des choses. Ton idée de rencontrer Hélène Bouvier est pleine de sens. Mais ne tarde pas, car le sergent va sûrement y songer lui aussi.

Gigi embrassa longuement son ami.

– Alors, tu me promets de ne pas me faire de scène de Jalousie à mon retour ?

– Promis.

Mais Benoît grogna :

– J’aurais quand même préféré que tu portes une autre robe. Celle-là, c’est une invitation au vice.

– Tout dépend qui la porte. Moi, je sais me contrôler.

Le détective esquissa un sourire moqueur, mais préféra ne pas répliquer.

– Tu as de l’argent, mon amour ? Les taxis, ça coûte très cher.

– J’aurais dû demander une avance à Ludovic. Tiens, je te donne un vingt, mais ne m’en demande pas plus.

– Sitôt mon entrevue terminée avec Walters, je reviens ici. Je ne bougerai pas en attendant ton retour.

Benoît la regarda partir avec appréhension. Jusqu’ici, Gigi avait fait de l’excellent travail pour une débutante. Mais cette fois, elle s’attaquait à un homme d’affaires retors qui ne se laisserait pas rouler facilement.

Il sortit son calepin de sa poche. Il y avait noté

le numéro de téléphone de l'appartement d'Odette Picard.

Un voix de femme répondit dès la seconde sonnerie.

– Allô !

– Madame Hélène Bouvier ?

– C'est moi.

– Mon nom ne vous dira absolument rien. Je suis Benoît Richard, détective privé. J'ai été engagé par Ludovic Brisebois pour enquêter sur la mort de sa femme et, par le fait même, sur celle de Lili Gervais, trouvée dans votre appartement et, enfin, sur la mystérieuse disparition d'Odette Picard.

Hélène Bouvier avait une voix grave, très douce, posée et calme.

– Je regrette, monsieur Richard, j'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne sais absolument rien sur tous ces drames.

– On m'a dit que vous arriviez d'Europe ?

– En effet et en entrant chez moi, j'apprends

que Lili a été trouvée morte dans mon appartement.

– Tiens, vous la connaissiez ? demanda Benoît, surpris.

– Nous étions de bonnes amies, même si nous ne nous voyions pas depuis plusieurs semaines. J’ignore qui a fait entrer Lili dans mon appartement, probablement Odette. Les policiers m’ont également parlé de madame Brisebois qui a été étranglée puis jetée dans sa piscine.

– J’ignorais que les policiers vous avaient fait subir un interrogatoire.

Elle serait à rire.

– Interrogatoire est un gros mot. On m’a posé quelques questions, c’est tout. Je n’avais pas beaucoup de temps à leur accorder. Je leur ai fait comprendre que je n’étais au courant de rien.

Mais Benoît insista.

– Vous connaissiez les Brisebois ?

– De nom seulement. Je n’ai jamais rencontré madame Brisebois, son mari non plus. Odette me parlait d’eux, de temps à autre, puisqu’elle

travaillait dans leurs bureaux.

Pouvez-vous me dire où je pourrais rencontrer Odette Picard ?

– Vous posez les mêmes questions que les policiers. J’ignore où est rendue Odette. J’ai cherché à la rejoindre, elle est introuvable. Elle se cache sûrement. Après ces deux meurtres, elle doit avoir peur de subir le même sort.

Benoît n’était pas pour laisser tomber l’occasion qui s’offrait à lui.

– Mais justement, je veux aider mademoiselle Odette et vous éviter des ennuis, par le fait même.

– Vous savez des choses que j’ignore.

– Je viens de causer avec le sergent Poulin qui a charge de l’enquête. Il m’a dit qu’il avait de nombreuses questions à vous poser.

– Ah !

– Il veut vérifier tous les alibis. Il vous interrogera sur votre voyage en Europe.

– Je n’ai rien à cacher.

– Je n’en doute aucunement, mais je pourrais quand même vous éviter des tas de soucis.

Soudain, le détective eut une idée.

– Vu que vous arrivez de voyage, vous devez être excessivement occupée, n’est-ce pas ?

– C’est évident, je suis débordée de travail.

Benoît enchaîna aussitôt :

– Vous n’avez sûrement pas eu le temps de vous préparer un repas. Je vous invite au restaurant.

Le détective sentit le poulet lui remonter dans l’estomac. Il lui faudrait trouver une excuse pour ne pas manger. menteur comme un arracheur de dents, il enchaîna :

– Je déteste manger seul et j’adore la compagnie de jolies femmes. Je vous promets de ne pas trop vous ennuyer par mes questions.

Elle devait réfléchir, car elle mit quelques secondes avant d’accepter l’invitation.

– Mais je vous préviens, je vais vous décevoir. Je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être

utile.

Benoît lança au hasard.

– Nous pourrions causer de Sam Walters. Il m’a beaucoup parlé de vous.

– Ça me surprend beaucoup. Nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois, pas plus.

– Nous discuterons de tout ça tout à l’heure. Je serai chez vous dans une vingtaine de minutes.

– Bon, entendu, je vous attends monsieur Richard.

Benoît raccrocha, puis ouvrit soudain son calepin, trouva un autre numéro et le composa.

– Allô !

– Monsieur Turcotte ?

– Oui, c’est moi.

– Ici Benoît Richard, vous vous souvenez de moi ?

Le concierge de l’immeuble d’habitation où l’on avait découvert le cadavre de Lili Gervais ne pouvait pas l’avoir oublié.

- Qu'est-ce que vous me voulez encore ?
- Tout d'abord, j'espère que la police ne vous a pas trop ennuyé ?
- J'avoue que je commence à en avoir plein le dos... et plus bas encore.
- Eh bien ! je tiens à vous rassurer, vos troubles sont pratiquement terminés ! Je crois pouvoir éclaircir tous ces meurtres d'ici quelques heures. J'ai très peu causé avec vous, mais j'ai pris certaines notes et voudrais vérifier vos réponses.

Benoît Richard lui posa deux questions sur la courte conversation qu'il avait eue avec lui, dans sa loge, juste avant de faire la macabre découverte dans l'appartement 18.

– Mais oui, dit le bonhomme, c'est bien ce que je vous ai dit quand vous êtes venu vous informer sur Odette Picard.

– C'est tout ce que je désirais savoir. Je vous remercie, monsieur Turcotte. Vous m'avez grandement aidé.

Benoît raccrocha. Le jeune détective remit

nerveusement son calepin dans sa poche. Il se leva, marcha durant quelques secondes, sortit à nouveau son calepin et le consulta.

« Aucune erreur possible. Mais il me semble que ça ne se peut pas. »

Mais après quelques secondes de réflexion, il déclara à haute voix, comme pour se persuader :

« Je ne fais pas erreur pourtant. Et ça expliquerait tout. »

Benoît avait de nombreuses choses à vérifier. Il avait l'impression d'être en face d'une machination préparée de main de maître.

Il cria presque : « J'ai deviné la vérité. Allons, sois calme, Benoît. Tu as encore beaucoup de travail à abattre. Il ne sera pas facile de démasquer la tête dirigeante. »

Pendant un moment, il se demanda s'il n'était pas mieux de se mettre en communication avec le sergent Poulin et lui faire part de ses déductions.

« Non, je connais trop bien les policiers. Dans leur hâte, ils pourraient tout gâcher. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Hélène Bouvier m'attend. Je vais être en retard... mais du calme, Benoît, du calme. »

Il sortit rapidement de son appartement, grimpa dans sa voiture et se dirigea vers l'immeuble où habitait Hélène Bouvier.

*

La jolie Gigi descendit du taxi devant le motel. Walters lui avait dit avoir loué les unités 26 et 28, soit les deux dernières.

Une voiture était justement stationnée devant le numéro 28.

En approchant, Gigi aperçut un homme au volant. Ce n'était pas Sam Walters.

Elle allait frapper à la porte du numéro 26 lorsque quelqu'un appela :

– Mademoiselle Dubois ?

La jolie danseuse se retourna. L'homme qui se trouvait dans la voiture était descendu et il s'approcha d'elle.

– Je travaille pour Sam Walters. Mon nom est William, mais on m'appelle Bill. Je suis le chauffeur privé de monsieur Walters.

Et avec un sourire canaille, il ajouta :

– Mon patron n'a aucun secret pour moi.

Gigi se demandait où l'homme voulait en venir.

Le chauffeur fit le tour de la voiture et ouvrit la portière arrière.

– Si vous voulez bien monter ?

– Mais pourquoi ? C'est ici que je dois rencontrer monsieur Walters.

– Oui, je sais, mais monsieur Walters est un important homme d'affaires et il n'est pas toujours libre de son temps. Il a eu une conférence de dernière minute. Possible que ça ne se termine pas avant neuf heures. Alors, il m'a ordonné de venir vous chercher, je dois vous conduire à son bureau où il vous recevra.

Ginette ne savait trop que faire. Elle aurait voulu prévenir Benoît, mais comment le faire sans attirer la méfiance du chauffeur ?

– Neuf heures, c’est tard. On m’attend ailleurs. Je dois prévenir, je vais faire un appel et je suis à vous.

Mais William lui prit le bras.

– Vous aurez tout le temps voulu pour téléphoner une fois arrivée au bureau de monsieur Walters.

Il la poussa vers la portière arrière.

Gigi se pencha légèrement pour entrer dans la voiture et c’est à cet instant précis qu’elle aperçut un autre homme. Il devait se tenir recroquevillé, car elle ne l’avait pas vu du tout. Elle recula instinctivement et se tourna du côté du chauffeur.

– Nous ne sommes pas seuls ?

Pour toute réponse, Bill lui donna une violente poussée dans le dos et elle plongea littéralement dans la voiture, tête première.

Le chauffeur ricana :

– Pose pas de questions, la belle, nous, on obéit aux ordres.

Gigi se redressa. Elle se rendit compte que

l'homme assis sur la banquette arrière tenait un revolver à la main et la tenait en joue.

– Assis, la belle, fit l'homme d'une voix caverneuse. Tourne-moi le dos et place tes poignets par ici.

Il lui saisit les bras, lui ramena les deux poignets à l'arrière et les lui ficela solidement.

Presque en même temps, Bill, le chauffeur, lui attacha solidement les deux chevilles. Elle sentait les cordes lui brûler les chairs.

– Tu peux maintenant cacher ton revolver Ken.

Bill retourna s'installer au volant et mit le moteur en marche. Ken s'était emparé du sac à main de Gigi et l'avait renversé sur le siège. Il prit le porte-monnaie.

– Tu peux fouiller si tu veux. J'ai pratiquement pas d'argent. J'vis pas seule.

– Ginette Dubois, fit Ken. C'est bien le nom que nous avait donné le boss. Aucune carte comme journaliste. Tu trouves pas ça bizarre, toi, Bill ?

Le chauffeur ne répondit pas. Ken s'empara d'une photo.

– Torrieu, tu devrais voir ça, Bill.

– Quoi donc ?

– Une photo de la « pitoune », en danseuse. Elle est presque nue. Tu devrais y voir les tétons, on dirait des pamplemousses.

Et il passa la photo à Bill. Ce dernier lui jeta un œil.

– Curieuse de photo pour une journaliste, pas vrai ?

Gigi répondit aussitôt :

– C'est pas avec le travail de journaliste, surtout quand on débute, que je peux gagner assez d'argent pour vivre. Mais où m'emmenez-vous ? Pourquoi m'enlever ?

Ken répondit :

– Tu poseras tes questions au boss. Nous, on obéit aux ordres. Il nous avait dit que tu étais tout un pétard. Y avait raison, la photo le prouve.

Mais en éclatant de rire, il ajouta :

– Moi, on m’appelle Thomas. Pour croire, faut que je touche.

Gigi frissonna. Si le chauffeur paraissait gentil, son compagnon était une véritable brute. Et elle songea aux paroles du sergent Poulin. « Il y a sûrement des tueurs à gages mêlés à cette affaire. »

Bill ricana à son tour :

– Le boss nous permet de toucher à la marchandise...

– Sans trop l’abîmer. Tu resteras avec nous deux jusqu’à ce qu’on reçoive d’autres ordres, termina Ken.

Gigi comprit qu’on ne la conduisait pas au bureau de Walters. Elle était aux mains de deux maniaques et elle ne pouvait pas communiquer avec Benoît.

*

La voiture de Benoît Richard s’arrêta devant

l'édifice où, quelques heures plus tôt, il avait fait la découverte du corps de Lili Gervais.

Il allait appuyer sur la sonnette de l'appartement 18 lorsque, venant du sous-sol, le concierge Turcotte l'accosta.

– C'est moi que vous voulez voir, je suppose ?

– Pas du tout, répondit Benoît. Je veux poser quelques questions à madame Bouvier.

Le concierge haussa les épaules :

– On voit que vous êtes bien payés, vous autres, les détectives. Madame Bouvier ne pourra rien vous apprendre, elle vient d'arriver d'Europe. Vous aimez perdre votre temps.

Benoît répondit sèchement.

– Tout d'abord, les détectives privés ne sont pas payés à l'heure, nous demandons plutôt un montant fixe pour une enquête. Du moins, c'est comme ça à mon agence.

– J'savais pas.

– Enfin, madame Bouvier pourra me parler de son amie, Odette Picard, disparue

mystérieusement.

Turcotte empêcha Benoît de sonner à l'appartement 18 en continuant de lui causer.

– Moi, je lui ai parlé. Elle ne sait pas du tout où se trouve Odette Picard. Vous voulez mon avis ?

– Non, mais vous pouvez le donner quand même.

– Pour moi, on va découvrir Odette Picard assassinée et morte, comme les deux autres femmes. Celle qui était dans l'appartement et la directrice de la maison Brisebois.

– C'est possible. Vous allez m'excuser, mais madame Bouvier m'attend.

Pourtant, Turcotte continua :

– Ce que vous m'avez dit, tantôt, je n'y crois pas. Vous en savez pas plus long que la police.

– Vous le constaterez très bientôt.

Et, enfin, il appuya sur la sonnette de l'appartement 18. Une voix de femme se fit entendre dans un petit haut-parleur.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Benoît Richard, je m’excuse, j’ai été retardé.

– J’arrive tout de suite.

Benoît aurait aimé monter pour jeter un coup d’œil dans l’appartement, mais déjà la communication était rompue.

– Écoutez donc, fit Turcotte, qui nous dit qu’elle ne cache pas la Odette chez elle. Vous avez vu comme elle vous a coupé le sifflet ?

Turcotte se tut car Hélène Bouvier venait d’apparaître. Benoît l’examina attentivement. Elle était grande, même si elle portait des souliers à talons bas. Ses cheveux noirs étaient coupés très courts, une coupe à la garçonne. Ses yeux étaient trop maquillés. Ses lèvres, sur lesquelles elle avait appliqué un rouge beaucoup trop vif, étaient mal dessinées. Le rouge dépassait et sa bouche semblait trop grande. Sa robe, ample, n’était pas coupée à la taille, ce qui la faisait paraître plus grosse qu’en réalité. Même si son corsage n’était pas du tout ajusté, il ne pouvait cacher entièrement un corps aux formes

aguichantes.

Elle marchait d'un pas saccadé, comme un homme.

« Si elle le voulait, elle pourrait attirer l'attention de tous les mâles. Bien maquillée, une robe ajustée, des souliers à talons hauts... elle ne serait pas la même. »

Elle tendit la main à Benoît.

– Je suis heureuse de vous connaître, monsieur Richard.

La voix était grave, pas du tout féminine, et la poignée de main qu'elle donna à Benoît était solide, masculine.

« Je suis prêt à vendre mon âme au diable si cette fille n'est pas une lesbienne. Une véritable butch. »

Et il lui demanda :

– Où va-t-on manger ? Je vous laisse choisir.

Au lieu de répondre, elle se tourna vers Turcotte.

– Vous n'avez rien d'autre à faire que

d'écouter les conversations ?

– Énervez-vous pas. J'm'en allais.

Et d'un air mécontent, Turcotte retourna au sous-sol.

– Il aime mettre son nez dans toutes les affaires de ses locataires.

Elle s'excusa, puis répondit à la question de Benoît.

– Je vais être franche avec vous, monsieur Richard. Faut que je déballe mes valises. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder. Quant au restaurant, je déteste les endroits chics. Je me contenterais d'un hot dog ou d'un hamburger... mais j'adore le vin, cependant. Une habitude que j'ai prise en France, car je n'en prenais pratiquement jamais avant mon voyage en Europe.

– Très bien, je connais un café près d'ici, vous pourrez boire du vin, manger du fromage, un sandwich...

– C'est parfait. Allons-y.

Ils sortirent, montèrent dans la voiture de

Benoît.

– Vous êtes bien aimable de m’avoir invitée, fit-elle. J’ai faim car on mange très mal dans les avions.

Benoît ne répondit pas. Il dirigeait sa voiture dans la circulation intense. Comme il approchait du café, il demanda :

– Pourquoi êtes-vous allée à Paris ?... Je suis peut-être indiscret, mais c’est mon métier.

Il la vit sourire et sa bouche parut encore plus grande.

– Je n’ai rien à cacher. J’y suis allée par plaisir et également par affaires. Il n’est pas défendu de joindre l’utile à l’agréable.

– Sûrement pas.

– Je suis propriétaire d’une boutique de vêtements pour dames. Je fais beaucoup d’importation. Je vends des robes de grand chic. J’ai une clientèle de femmes riches. Madame Brisebois achetait souvent des robes chez moi.

– Nous voilà arrivés.

Benoît stationna sa voiture le long du trottoir et déposa deux pièces de vingt-cinq cents dans le parcomètre.

Le café était petit, la clientèle assez nombreuse, mais le garçon, qui semblait bien connaître Benoît, lui trouva une table dans un coin où l'on pouvait causer sans risque d'être importunés.

Benoît commanda une bouteille de vin, des fromages et des sandwiches.

Le couple commença à manger en causant de la pluie et du beau temps, puis Benoît sortit un calepin de sa poche.

— Si vous le voulez bien, nous allons discuter de cette morbide affaire. Je puis prendre quelques notes ?

— Mais certainement. Je ne vois cependant pas en quoi je pourrai vous être utile.

— Laissez-moi juger. Tout d'abord, dites-moi, il y a longtemps que vous connaissiez madame Brisebois ?

Elle réfléchit quelques secondes avant de

répondre.

– Trois mois, peut-être. Lili Gervais était une de mes bonnes amies. C’est elle qui, un jour, a conduit Raymonde Brisebois à ma boutique.

– Donc, pour vous, Raymonde Brisebois était une cliente, pas plus. Vous ne l’avez jamais rencontrée hors de votre boutique ?

– Si.

Mais ce fut sa seule réponse. Elle était mal à l’aise, fixait son assiette et évitait de regarder le détective.

– À quelles occasions ? insista Benoît.

– Il n’y a pas plusieurs occasions, dit-elle brusquement. Une seule fois, j’ai reçu une invitation pour assister à une fête intime dans le gymnase de l’édifice de la compagnie Brisebois.

Benoît avait compris son hésitation.

– Il n’y avait que des femmes, je suppose ?

Hélène Bouvier leva les yeux et son regard croisa celui du détective. D’un geste brusque, elle repoussa son assiette.

– À quoi bon vous cacher la vérité ? D'ailleurs, j'ai l'impression que vous la connaissez déjà. Je tiens une boutique pour femmes... mais d'un genre particulier.

– N'ayons pas peur des mots, une boutique spécialisée dans les vêtements pour lesbiennes ?

– Oui, répondit-elle en rougissant.

Benoît voulut la rassurer.

– Mademoiselle Bouvier, je n'ai pas à juger les gens. Je dois vous avouer que j'ai des amis qui sont homosexuels. S'ils ont choisi de vivre de cette façon, c'est leur droit et ça ne me regarde aucunement. Vous pouvez parler en toute sécurité. Madame Brisebois était devenue une de vos amies ?

Elle protesta.

– Oh non ! du moins pas « amie » comme vous le croyez ! Madame Brisebois et Lili Gervais étaient toujours ensemble. Je n'étais donc pas pour m'interposer.

Benoît hésitait, cherchant bien les mots pour ne pas froisser la susceptibilité de la femme

d'affaires.

– Vous, votre grande amie, c'était Odette Picard ?

– Non plus.

Devant l'air ahuri de Benoît, elle expliqua :

– Vous êtes surpris, n'est-ce pas ? Mais voyez-vous, moi, j'ai à traiter avec plusieurs femmes et... enfin, je les aime toutes. En un mot, je ne veux pas m'attacher à une plus qu'aux autres. Je l'avoue, j'ai eu des aventures avec plusieurs de mes clientes, mais ça n'a jamais duré. J'aime trop ma liberté.

– J'admire votre franchise, ne put s'empêcher de remarquer Benoît.

Elle poursuivit :

– Je déteste également les scènes de jalousie et c'est fréquent dans notre milieu. Quand j'ai appris que Lili et Raymonde Brisebois se... fréquentaient régulièrement, eh bien !, ça été fini entre Lili et moi. Nous nous voyions, mais comme amies seulement.

Benoît glissa rapidement dans la

conversation :

– Si nous causions d’Odette Picard.

– J’y arrivais justement.

– Comment l’avez-vous connue ?

– C’est Lili qui m’a parlé d’elle. Elle m’a dit qu’Odette était une orpheline. Odette est née en France, en Normandie pour être plus précise. Elle a quitté la France pour s’installer en Louisiane où elle a terminé ses études. Odette était diplômée comme secrétaire et elle avait également suivi d’autres cours de perfectionnement. Lili aurait aimé que je l’engage à ma boutique. Malheureusement, je n’avais pas besoin d’une telle employée. Lili m’a alors demandé un service.

– Lequel ?

– Odette n’avait jamais travaillé, donc elle ne possédait aucune recommandation, elle n’avait pas d’expérience. Lili voulait que je lui écrive une lettre disant qu’Odette avait travaillé pour moi et que j’avais été très satisfaite.

– Mais pourquoi toutes ces complications ?

– Lili voulait faire engager Odette à la compagnie Brisebois. Or, Raymonde n’engageait jamais une personne à moins qu’elle ait de très bonnes recommandations.

Benoît résuma :

– Autrement dit, vous avez recommandé une personne que vous ne connaissiez pas du tout ?

– C’est un peu ça. Mais j’avais confiance en Lili, jamais elle ne m’avait trompée. Raymonde a convoqué Odette Picard à son bureau, lui a fait subir un test d’aptitudes et l’a engagée. Voilà.

Mais le détective reprit :

– Quand lui avez-vous prêté votre appartement ?

– Odette était engagée. Elle a dû retourner en Louisiane, préparer son déménagement. Elle n’avait pas encore d’appartement à Montréal. Lili devait lui en trouver un, mais ce n’est pas facile. Or, je me préparais à partir pour l’Europe. Lili m’a demandé si je pouvais prêter mon appartement pour quelques semaines, à Odette, c’est-à-dire jusqu’à ce qu’elle puisse se trouver

autre chose.

– Et vous avez accepté ?

– Oui, ça me rendait même service.

Surpris, Benoît demanda :

– Comment ça ?

– Je déteste laisser mon appartement libre. Il y a tellement de voleurs. Alors, j'en ai parlé à monsieur Turcotte, le concierge, et il a accepté. J'ai remis les clefs à Lili.

Benoît lui coupa la parole.

– Un instant, si je comprends bien, vous n'avez jamais rencontré Odette Picard ?

– Si, une fois, quand elle est venue passer le test, je suis allée au restaurant avec elle et Lili. Elle m'a fait une très bonne impression.

– Où aviez-vous mangé ?

– Pourquoi cette question ? Je ne m'en souviens plus. Je mange presque toujours au restaurant, alors, vous comprenez...

Benoît poursuivit son idée.

– Donc, vous n’avez pas revu Odette Picard avant de partir pour l’Europe ?

– Non, comme je vous l’ai dit tantôt, le concierge était prévenu et Lili avait les clefs. Je crois que mademoiselle Picard est arrivée à Montréal le lendemain de mon départ. Comme vous pouvez le constater, je ne puis vous aider, car tous ces tristes événements se sont déroulés alors que j’étais absente.

Elle jeta un coup d’œil à sa montre.

– Il va falloir m’excuser, j’ai beaucoup de travail. Demain, je veux retourner à la boutique.

– Je comprends. Je vais vous reconduire.

Benoît appela le garçon, régla la note et sortit en compagnie d’Hélène Bouvier.

Sur le chemin du retour, Benoît déclara :

– Les policiers voudront sans doute vérifier votre alibi. Elle sursauta :

– Mais c’est ridicule.

– Ils voudront savoir où vous habitez à Paris, les heures de départ et d’arrivée des avions.

Elle avait repris son calme.

– Je ne vois pas du tout pour quelles raisons la police vérifierait mes allées et venues. Je n’ai rien à voir dans ces deux meurtres. À Paris, vous n’avez qu’à téléphoner à l’hôtel Napolitain. C’est un des plus gros hôtels de la ville. On vous dira que je suis bien demeurée là. Je m’y trouvais encore quand Raymonde Brisebois a été assassinée et je devais être sur l’avion quand quelqu’un a tué Lili dans mon appartement.

– Au cours de votre séjour à Paris, vous avez dû écrire à quelqu’un ?

– Curieux que vous me posiez cette question-là. Non, je n’ai pas écrit, mais j’ai téléphoné à ma boutique à plusieurs reprises et...

Soudain, comme si un fait lui revenait à la mémoire, elle s’écria :

– La carte postale.

– Quelle carte ? demanda Benoît.

– Une carte que j’ai postée à monsieur Turcotte, mon concierge. Il l’a sûrement reçue. Il pourra vous le dire, nous approchons. Il avait

accepté gentiment que je prête mon appartement à mademoiselle Picard. Alors, comme je sais qu'il adore les belles femmes, je me suis procuré une carte montrant quelques filles sur la côte d'Azur. Vous savez que, là-bas, on ne porte qu'un monokini. Il a dû beaucoup aimer ces belles poitrines françaises.

On arrivait à la maison du boulevard Douviers.

– Vous pouvez entrer, dit Hélène Bouvier, alors que Benoît stationnait sa voiture. Monsieur Turcotte est sûrement à sa loge.

– Mais ce n'est pas nécessaire.

– Moi, j'insiste. C'est une preuve que je suis réellement allée à Paris. Je puis même vous remettre un échantillon de mon écriture. Vous pourrez comparer avec celle de la carte.

– Je vous crois sur parole, mais je vais en parler avec monsieur Turcotte.

Il entra dans l'immeuble en même temps que cette femme-garçon. Il sonna chez le concierge. Turcotte était là.

– Moi, je vais à mon appartement. J’ai encore des bagages à déballer. Ça m’a fait plaisir de vous connaître, monsieur Richard.

Et encore une fois, elle lui donna cette poignée de main qui n’avait absolument rien de féminin.

Quelques instants plus tard, Benoît entra dans la loge du concierge.

Vêtu d’un pantalon, d’une camisole, les pieds nus dans des pantoufles, Turcotte regardait la télévision en dégustant une bière.

– Comment, s’écria-t-il en apercevant Benoît, c’est encore vous ?

– Oui. J’ai un appel à faire et un service à vous demander.

Turcotte avait dû boire plusieurs bières, car il avait de la difficulté à s’exprimer clairement.

– J’ai pas le temps. J’suis en train de regarder la télé. Vous vous en rendez pas compte.

Benoît, très calme, s’assit face à lui et le regarda d’un sourire narquois.

– Je crois que vous aimez votre emploi de

concierge, n'est-ce pas ? Vous avez une très bonne classe de locataires et on ne doit pas vous causer souvent d'ennuis.

– Pourquoi m'en causerait-on ? Je fais bien mon travail. Mes boss n'ont rien à me reprocher.

– Et s'ils apprenaient que vous permettez à une locataire de sous-louer son appartement, que diraient-ils ?

Turcotte protesta vivement :

– Mademoiselle Bouvier n'a pas sous-loué son appartement. Elle a permis à une amie de l'habiter durant son absence.

– Et si cette amie payait, c'était une sous-location. Qui vous dit que mademoiselle Picard ne payait pas ?

Le concierge grogna :

– Vous, depuis que vous avez mis les pieds dans l'immeuble, les ennuis ne cessent de s'accumuler.

– Si, au lieu de grogner, vous m'offriez une bière, on pourrait discuter comme de vieux amis. J'ai besoin d'aide pour éclaircir cette affaire.

Vous savez fort bien que si vous aviez refusé que mademoiselle Bouvier prête son appartement, rien ne serait arrivé. Si je raconte tout ça à vos patrons, je ne donne pas cher pour votre job.

Turcotte alla déboucher une bouteille de bière et la tendit à Benoît.

— Ça ne vous fait rien de boire à même la bouteille ? J'ai pas de verres propres.

Pour toute réponse, le détective prit la bouteille et en but la moitié.

— Ça fait du bien. Alors, vous êtes prêt à jouer au détective, à m'aider à terminer mon enquête ?

Comme le bonhomme hésitait encore Benoît ajouta :

— Je parlerais de vous aux journalistes. Votre photo serait dans tous les journaux. Un simple concierge devient détective. Vous voyez ça ?

Turcotte se leva lentement et alla pousser le bouton de son appareil de télévision. L'image disparut. Le concierge revint s'asseoir.

— Qu'attendez-vous de moi ?

– Je veux visiter l'appartement de mademoiselle Bouvier et elle ne semble pas vouloir sortir.

Le bonhomme s'écria :

– Bon yeu, la police et vous avez fouillé ces pièces de fond en comble, je ne sais plus combien de fois.

– Peut-être, mais pas depuis le retour de mademoiselle Bouvier. Comme je la connais très peu, je voudrais que vous trouviez un moyen de la faire sortir de chez elle.

– Tout de suite ?

– Si possible.

Le bonhomme se leva. Il se gratta la tête. Il semblait embêté.

– C'est pas facile, vous savez. Si elle n'avait pas le téléphone à son appartement, je pourrais dire que quelqu'un l'a appelée ici, mais ça n'arrive jamais.

Benoît sauta sur l'occasion.

– Mais, justement, elle était sortie. On a pu

vous téléphoner.

Turcotte était loin d'être bête.

– Si je fais ce que vous dites, si je lui dis qu'elle a reçu un message et que quelqu'un l'attend, elle vérifiera avec la personne que je nommerai. Il y a peut-être un autre moyen. Mais c'est embêtant... vous allez croire que je fais ça avec toutes mes locataires.

Benoît répliqua aussitôt.

– Je n'ai pas à vous juger. Je vous demande un service et...

Le détective ajouta :

– Vous serez fort bien récompensé, monétairement, si mon enquête aboutit.

Le concierge murmura :

– Son bail est devenu échu pendant son absence. Les demandes pour les appartements sont très nombreuses, vous savez.

– Mademoiselle Bouvier tient à son appartement ?

– Beaucoup, elle me l'a dit. Mais comme elle

n'a pas renouvelé à temps, je puis louer l'appartement à quelqu'un d'autre. Ça, elle le sait.

Le détective ne voyait pas au juste où voulait en venir le concierge.

– Expliquez-vous. Comment pourrez-vous la retenir hors de son appartement ?

– Je vais lui dire qu'il faut qu'elle signe son bail tout de suite.

– Mais ça ne prendra que quelques instants. Il me faut plus que ça.

Turcotte esquissa un sourire malicieux.

– Vous inquiétez pas. Elle restera suffisamment longtemps pour vous permettre de regarder partout. Elle sait que, si je le veux, je donne l'appartement à une autre et elle y tient. Elle doit me récompenser.

Il lança un clin d'œil à Benoît.

– Elle n'a pas refusé, la première fois qu'elle a loué. Pourquoi donc refuserait-elle aujourd'hui ?

– Vous voulez dire que...

– Vous avez bien deviné. Oh ! mais n’allez pas croire que je fais ça avec tout le monde ! Rien qu’avec les belles poupées comme mademoiselle Bouvier.

Benoît termina sa bouteille de bière et se leva.

– Vous n’êtes qu’un vieux maquereau.

– Attention, je vais vous laisser vous arranger seul.

– Non, non, votre idée est bonne. Mais ça me surprend de la part de mademoiselle Bouvier, je croyais que... enfin, tout ça ne regarde que moi. Vous allez lui téléphoner ?

– Sitôt que vous serez sorti. Quand elle entrera dans mon appartement, attendez cinq minutes. Si elle n’est pas ressortie, vous en aurez pour une heure environ.

– J’ai un meilleur plan. Avant qu’elle ne reparte, dites que vous devez prévenir le propriétaire, que vous voulez le faire devant elle. Appelez à son appartement, ne laissez sonner qu’une fois, je comprendrai. Vous ferez semblant de causer avec votre patron. Ça me donnera le

temps de m'esquiver.

Le détective se dirigea vers la porte.

– Vous ne m'aviez pas dit que vous vouliez vous servir de mon appareil téléphonique ? demanda Turcotte.

– Ce n'est rien d'urgent. Je puis appeler de l'appartement de mademoiselle Bouvier. Je compte sur vous, je surveille de l'extérieur.

Turcotte lui donna une tape amicale sur l'épaule.

– Merci d'avance pour les moments...

Il hésita, cherchant le mot approprié.

– Les moments divins que vous allez me faire passer. Et tenez, pour vous faciliter la tâche...

Il alla chercher une clef dans un énorme trousseau qui pendait au mur.

– C'est la clef de son appartement.

– Merci.

Benoît Richard sortit de la loge du concierge, puis de l'édifice. La porte donnant sur la rue était vitrée. Il pouvait donc voir le vestibule. Quelques

minutes plus tard, Hélène Bouvier apparut et se dirigea vers la loge du concierge. Benoît laissa s'écouler trois minutes, entra dans l'édifice sans faire de bruit et descendit à l'appartement de Turcotte. Il entendait des chuchotements. En collant son oreille contre la porte, il reconnut la voix d'Hélène Bouvier.

– Vous abusez de la situation, disait-elle. Si je parlais à vos patrons...

– On ne vous croirait pas. C'est à prendre ou à laisser. Comme le disait un de mes amis, directeur d'un salon mortuaire, un petit service en attire un autre.

Le bonhomme éclata de rire. Benoît était persuadé qu'Hélène Bouvier se pliait au chantage de Turcotte. Il monta rapidement à l'appartement de la fille.

Il appela tout de suite chez lui, mais personne ne répondit. Gigi n'était donc pas de retour.

Il entreprit alors de fouiller minutieusement la pièce. Une demi-heure s'était écoulée lorsque, satisfait de ses recherches, il retourna à l'appareil

téléphonique. De nouveau, personne ne répondit à l'appartement. Il commença à s'inquiéter pour Gigi.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

– J'ai le temps d'appeler. Espérons qu'il est à son bureau.

Heureusement pour Benoît, le sergent-détective Poulin était encore à son poste.

– Vous travaillez vingt-quatre heures par jour ? demanda Benoît.

– Quand on mène une enquête, on n'attache aucune importance aux heures. J'ai cherché à vous téléphoner à plusieurs reprises.

– Pourquoi ? Y a-t-il du nouveau ?

– Oui et non, je ne sais pas. Sam Walters, le gros contracteur, veut vous parler. Il ne savait où vous rejoindre. J'ai refusé de lui donner votre numéro.

– Vous avez bien fait.

– Il attend votre appel. Voici le numéro.

Benoît le nota.

– Mon enquête avance rapidement, avoua-t-il à Poulin. Ne me posez pas de questions, mais j’ai un service à vous demander.

– Écoutez Richard, si vous me cachez quelque chose...

– Je ne suis sûr de rien, lui mentit le détective privé. Sans votre coopération, je ne pourrai rien prouver. Mais si vous m’aidez, dès demain, nous pourrons mettre un terme à cette affaire scabreuse.

Le sergent avait l’impression que Benoît bluffait.

– Bon, alors, qu’attendez-vous de moi ?

– J’espère que vous avez de bons amis à l’immigration.

– À l’immigration ?

– Oui, vous avez bien entendu. De toute façon, aujourd’hui, avec les ordinateurs, ce que je vais vous demander devrait vous être facile. Moi, on me le refuserait, car je ne suis pas de la police officielle.

Et Richard lui transmet rapidement le travail

qu'il attendait de lui.

– Sans ces renseignements, je ne puis plus avancer.

– Bon, je m'en occupe, mais possible que ça n'aille pas avant demain. À cette heure, les bureaux doivent tous être fermés.

– Faites votre possible. Moi, si j'ai du nouveau, je vous appelle. Merci, sergent. Vous ne regretterez pas votre coopération.

Il raccrocha. Près d'une heure s'était écoulée depuis que la belle Hélène Bouvier avait quitté son appartement.

« Possible que le concierge ait cherché à me prévenir, mais j'étais au téléphone. »

Il décida de ne pas s'attarder plus longuement. Il savait qu'il y avait une cabine téléphonique au restaurant, tout près du coin de la rue. Il s'y dirigea rapidement et composa le numéro transmis par le sergent.

Le téléphone ne sonna que deux fois et Benoît fut surpris d'entendre une voix d'homme.

« Il est vrai que les secrétaires doivent être

parties. »

– Oui, qu’est-ce que c’est ? demanda la voix.

– Sam Walters.

– C’est moi.

– Paraît que vous désirez me parler, je suis le détective Benoît Richard.

– Pas facile de vous joindre. J’ai dû m’adresser à la police et je déteste ça. J’ai mené ma petite enquête. Mademoiselle Ginette Dubois travaille pour vous, n’est-ce pas ?

Il ne donna même pas à Benoît la chance de répondre et continua d’un ton acerbe :

– Vous avez mis la main sur certains documents me concernant et qui se trouvaient dans le bureau de madame Brisebois.

– Je ne sais pas du tout de quels documents vous parlez.

– Ne cherchez pas à mentir, Richard. Ça vous coûterait très cher. Je suis fort bien renseigné.

– Je collabore avec les policiers. Tout ce que j’ai pu trouver est maintenant entre les mains du

sergent-déetective René Poulin.

Walters ricana :

– Je viens de vous dire que je suis bien renseigné. Êtes-vous sourd ou quoi ?

– Écoutez, Walters...

– Non, c'est vous qui allez m'écouter. J'ai des amis haut placés dans la police... et Poulin n'a jamais reçu les documents que je désire ravoir. Assez de temps perdu. Votre secrétaire avait pris rendez-vous avec moi, mais ce sont deux de mes hommes qui se sont rendus au motel. Deux types qui n'ont aucune conscience et qui feront disparaître votre belle Ginette si je ne leur téléphone pas d'ici dix minutes.

Benoît pâlit. Walters bluffait-il ? Probablement pas, car Gigi lui aurait téléphoné.

– Walters, fit Benoît au bout d'un moment, je vous propose un autre échange. Vous rendez la liberté à Ginette et moi, je ne dis pas aux policiers ce que je sais sur le meurtre de Raymonde Brisebois et sur celui de Lili Gervais. Deux meurtres, c'est suffisant pour vous envoyer

à l'ombre pour le reste de vos jours.

– Je n'ai assassiné ni Raymonde ni l'autre femme dont vous venez de parler. Le temps passe, Richard.

Richard se décida :

– Où pouvons-nous nous rencontrer ?

– Venez à mon bureau. Le gardien vous ouvrira.

Richard lança rapidement :

– Je n'ai pas les documents avec moi. Il faut que je passe les prendre à mon bureau. Et puis, vous connaissant mieux maintenant, je ne suis pas pour aller me jeter dans la gueule du loup. Vous savez où j'habite ?

– Oui.

– Les documents sont chez moi. On se retrouve devant la porte... Vous avez dit que dans dix minutes...

– Exactement.

– Mais c'est ridicule. Je ne puis être à mon appartement avant au moins quinze minutes.

Soyez logique.

– Dans ce cas, j’appelle mes hommes. Je vous donne vingt minutes, pas une seconde de plus.

Benoît demanda énergiquement :

– Où se trouve Ginette ?

– Je ne vous le dirai pas. Et soyez assuré que je suis suffisamment intelligent pour ne pas la garder dans mes bureaux.

La ligne fut coupée. Benoît jeta un coup d’œil sur sa montre. Il était neuf heures trente. Gigi était donc retenue prisonnière depuis plus d’une heure trente.

Il courut rapidement à sa voiture. Il devait être à son bureau à dix heures moins dix. La circulation n’était pas intense. Il pouvait faire le trajet en moins de quinze minutes. Tout de même, il appuya sur le champignon. À une certaine intersection, le feu de circulation venait de passer au jaune. Mais il n’y avait aucune voiture et le détective privé traversa l’intersection sans ralentir.

Il n’avait pu voir le policier en moto caché

derrière un gros arbre. Le motard s'élança à sa poursuite.

– Sacrement, murmura Benoît, il ne manquait plus que ça.

Il freina brusquement. Le policier s'arrêta derrière lui et descendit de sa moto. Arrivé à la voiture de Benoît, il demanda d'un ton sec.

– Vos papiers, votre permis de conduire et l'enregistrement de la voiture.

Benoît lui tendit ses cartes tout en expliquant :

– J'ai passé sur un feu jaune, O.K. Mais je suis détective privé. Je travaille en collaboration avec la police. Je vous demande de m'ouvrir la route. Je suis excessivement pressé. Vous pouvez appeler un de vos supérieurs, le sergent Poulin et...

Le policier répliqua :

– J'ai entendu bien des histoires, mais celle-là, c'est la première fois qu'on me la sert.

– Mais c'est la vérité. Je vous demande de venir avec moi. Vous le verrez bien.

Mais le policier ne l'écoutait pas.

– Tu as dit que tu étais pressé, j'ai bien vu ça. Ça dépasse les limites de vitesse, ça brûle les feux de circulation... et puis, ça sent la boisson.

– C'est normal, j'ai pris un verre, mais pas plus.

– On dit toujours ça.

Benoît enrageait et les minutes s'écoulaient beaucoup trop rapidement.

– Si vous ne m'aidez pas, vous aurez peut-être la mort d'une personne sur la conscience.

Le policier ricana :

– Arrête d'en mettre, baquais, tu vas me faire pleurer. Je garde tes papiers et tu vas me suivre au poste où l'on prendra un test afin de voir si tu as toutes tes facultés. Et n'essaie pas de te sauver, il t'en coûterait cher.

Il s'éloigna aussitôt en direction de sa moto.

Benoît avait laissé le moteur de sa voiture en marche. Sans plus réfléchir, il fit marche arrière rapidement. Le policier eut tout juste le temps de

se jeter de côté pour ne pas être frappé.

La voiture de Benoît heurta la moto qui tomba et le détective recula encore pendant quelques secondes afin de s'assurer que la moto soit bien hors d'usage.

Le policier criait :

— Arrête, sinon je tire.

Mais la voiture de Benoît fonça vers l'avant. Il zigzagua pendant que le policier déchargeait son arme dans sa direction, sans l'atteindre.

« Il va donner l'alerte. Il faut que j'arrive à mon appartement avant qu'on m'arrête à nouveau. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était dix heures presque moins cinq.

« Trop tard, je n'arriverai jamais à temps. »

XIII

L'automobile dans laquelle se trouvait Gigi s'était dirigée vers le nord de la ville, empruntant le boulevard Gouin et filant jusqu'à l'extrémité est de la Métropole. Puis, la voiture avait quitté la route pour s'engager sur un immense chantier de construction.

— Ça ne travaille pas présentement, avait expliqué celui qui avait pris place près de Gigi. On est en train d'ériger un édifice. On prépare les fondations. Demain, on coulera des tonnes de ciment pour le solage.

En ricanant, il avait ajouté :

— Tu vois cette machine ? Elle réduit les grosses pierres en fines roches. Si on jette ton corps là-dedans, il sort pratiquement en poussière... une poussière rouge. Le tout se mêle à la fine roche par-dessus laquelle on ajoute le ciment.

– Ken et moi pouvons faire fonctionner cette machine, ajouta Bill.

– Alors, si tu ne veux pas te retrouver sous des tonnes de pierres, t’as besoin de ne pas faire la folle.

L’automobile s’était arrêtée devant une petite maisonnette qui abritait les bureaux du chantier.

– Descends, ordonna Ken à Gigi.

La jeune danseuse répliqua aussitôt :

– Comment voulez-vous que je marche avec les chevilles attachées ? J’suis pas un ange, j’peux pas me mettre à voler.

Le colosse avait éclaté d’un rire guttural.

– Je vais te porter. Tu dois peser une plume. Va ouvrir la porte, Bill. On va entrer tous les deux, comme des jeunes mariés.

Mais avant de soulever Gigi, il avait promené ses grosses mains sur son corps, s’attardant sur les seins et lui pinçant les fesses.

– Bill, elle porte juste des petites culottes sous sa robe. Pas de brassière. Je te dis que ça se tient,

une véritable armure et c'est gros comme des ballons de football. Ça doit être délicieux de croquer là-dedans. J'ai hâte d'y goûter.

Gigi avait frissonné. Elle était certaine d'avoir affaire à un maniaque sexuel et Sam Walters semblait lui avoir donné toute liberté. Heureusement, les paroles de Bill l'avaient rassurée.

– Faut pas y toucher avant d'avoir rejoint le patron et d'avoir reçu ses ordres. T'as compris, Ken ?

– O.K, O.K., mais ça ne m'empêche pas de regarder. Je me demande, la belle, pourquoi tu perds ton temps à travailler pour un détective. Avec les courbes que tu possèdes, tu pourrais faire fortune si je m'occupais de toi.

Ken porta Gigi jusqu'à la petite maisonnette. La porte n'était pas fermée à clef. Il n'y avait que deux pièces. Dans la première, il y avait deux bureaux, un téléphone, un ordinateur, une machine à écrire et des classeurs en métal. Dans la seconde, un divan, deux chaises, une table oblongue au centre et dans un coin, un petit

téléviseur.

Ken avait déposé Gigi sur le divan. Bill était allé stationner la voiture plus loin afin qu'on ne l'aperçoive pas de la route. Lorsqu'il était revenu, il avait solidement verrouillé la porte.

Pendant ce temps, Ken avait glissé sa main dans le dos de Gigi et avait descendu la fermeture éclair de sa robe. Il n'avait pu la lui enlever complètement vu que ses poignets étaient toujours attachés, mais la robe glissa sur ses épaules et dévoila entièrement sa poitrine. Ken siffla d'admiration. Il avança sa main et soupesa le sein droit de Gigi.

– C'est dur comme du roc.

Bill s'était rapidement approché. Après avoir jeté un coup d'œil à Gigi, il repoussa son compagnon et remonta la robe.

– Tu as compris ce que le boss a dit. Faut pas abîmer la marchandise.

Ken le coupa rapidement.

– Qu'est-ce que t'attends pour l'appeler ? S'il n'a pas eu de nouvelles, il va nous laisser libres

d'agir avec elle. Je saurai la faire parler.

Gigi aurait aimé se trouver à des centaines de milles de là. Si Walters laissait les deux hommes libres d'agir, ils n'hésiteraient pas à la violer et à la battre, elle en était certaine.

Bill s'était rendu au téléphone et avait réussi à rejoindre Sam Walters.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? avait demandé Ken.

– Si dans dix minutes il n'a pas rappelé, on se charge de lui délier la langue.

Mais Sam Walters avait rappelé et avait ajouté un autre vingt minutes.

Même si elle avait les poignets ligotés, Gigi pouvait voir l'heure à sa montre. Les vingt minutes allaient être bientôt écoulées. Elle fixait l'appareil téléphonique.

« Sonne, sonne. Qu'est-ce que tu attends ? »

Ken poussa un cri :

– Ça fait vingt minutes. Enfin, la belle, nous allons avoir du plaisir.

Il voulut lui arracher sa robe mais Bill le

retint.

– Ne te presse pas trop, on a tout notre temps. Tu travailles pour un détective privé du nom de Benoît Richard, n'est-ce pas ?

Gigi avait compris qu'elle devait se débrouiller seule.

« Ça m'apprendra à vouloir jouer au détective. Avoir su... »

Et à haute voix, elle déclara :

– Je ne vous dirai absolument rien si vous ne me détachez pas les poignets. J'ai les mains qui m'enflent. Vous n'êtes que des salauds.

– C'est pas en nous insultant...

– Ta gueule, Ken. Elle a raison. Avec les femmes, il faut toujours agir en douceur.

« S'il n'y avait qu'un homme, songeait Gigi, je réussirais peut-être à le maîtriser, mais deux c'est pratiquement impossible. Pourtant, il faut que je tente le tout pour le tout. »

– T'es pas pour la libérer ? demanda Ken à son comparse.

– Pas fou. On peut lui détacher les poignets, mais pas les chevilles. Et puis, elle est en face de nous. Elle est facile à surveiller.

Bill saisit les poignets de Gigi et dénoua ses liens.

– Vous voyez que j’avais raison, fit Gigi à voix basse. Regardez les marques.

Ken, plus loin, occupé à se verser un verre, ne pouvait suivre la conversation.

Gigi fixa Bill dans les yeux et murmura d’un ton qui incitait à la pitié :

– J’ai peur de votre ami. Ce semble être un maniaque. Vous, vous avez les mains beaucoup plus douces. Pourriez-vous remonter la fermeture éclair de ma robe ?

Gigi, pendant une seconde, crut qu’elle s’était gagné un allié. La main de Bill s’approcha, mais contrairement à ce qu’elle avait demandé, il tira la robe par en avant. Elle glissa de ses bras et tomba à la hauteur de la ceinture, découvrant entièrement sa poitrine.

Ken se leva brusquement.

– Oh ! ça devient passionnant !

Bill se retourna pour lui ordonner :

– Toi, bouge pas. Il faut tout d’abord que je la fasse parler et je sais comment m’y prendre. Quand elle aura dit ce qu’elle sait, je te la laisserai pour que tu puisses t’amuser.

La danseuse comprit que jamais elle ne sortirait vivante de cette cabane. Elle pouvait identifier les deux hommes. On la tuerait sûrement et on ferait disparaître son corps.

Bill s’alluma une cigarette et se rapprocha de Gigi. Il la repoussa durement de la main gauche, la forçant à s’allonger sur le divan.

– Ton boss, le détective amateur, a entre les mains des documents qui appartiennent à Sam Walters. N’essaie pas de mentir, la secrétaire de Laurin nous a tout dit. Il me faut ces documents. Tu sais certainement où ils se trouvent.

Il retira la cigarette d’entre ses lèvres, en secoua la cendre et Gigi vit le bout incandescent se rapprocher d’elle.

– Il serait regrettable d’abîmer une si belle

poitrine, fit Bill en se penchant sur elle. Alors, tu parles ou tu préfères que je te fasse une belle cicatrice ronde ?

*

Le policier vit la voiture de Richard s'éloigner. Il avait déchargé son arme, visant les pneus, sans les atteindre.

Il entra rapidement dans un dépanneur situé tout près.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le propriétaire.

– T'occupe pas, fit en rageant le policier. Le téléphone, vite !

Quelques secondes plus tard, il donnait une description de la voiture de Richard et son numéro de plaque.

– Il file vers l'est. Il a failli me tuer, il a démoli ma moto.

Il donna enfin sa position exacte. On allait

alerter toutes les voitures du secteur, dresser des barrages. Il fallait absolument arrêter cet homme qu'on considérait comme dangereux.

*

Benoît continuait de filer à une vitesse excessive. Il était certain d'être en retard à son rendez-vous avec Walters.

« Mais on ne sait jamais. Il peut attendre quelques minutes. »

Soudain, il entendit le cri d'une sirène. Une voiture de police venait d'apparaître à l'intersection de la rue suivante. On allait lui barrer la route.

Benoît appuya sur l'accélérateur, grimpa sur le trottoir, réussissant à éviter le barrage.

Mais d'autres hurlements venaient de se joindre au premier cri strident de la sirène. Une seconde voiture apparut derrière celle de Benoît. Une troisième arrivait en sens inverse.

Il voulut tourner brusquement à l'intersection. Mais il roulait trop vite. Sa voiture dérapa, heurtant une automobile stationnée. Il perdit le contrôle. Tel un bolide, son automobile alla emboutir un autre véhicule arrêté de l'autre côté de la rue.

Benoît se sentit projeter vers l'avant. Heureusement, sa ceinture de sécurité le retint à son siège, autrement, il se serait écrasé la tête sur le pare-brise.

Lorsqu'il voulut descendre de sa voiture qui commençait à fumer dangereusement, trois policiers en uniforme le surveillaient de près.

Un policier le tira de la voiture et un autre lui passa les menottes. Un troisième s'était emparé d'un extincteur chimique et commençait à arroser la voiture du détective privé.

– Écoutez, vous devez m'aider, fit Benoît d'une voix secouée par l'émotion.

– Ta gueule, répliqua le policier qui le tenait solidement. Tu répondras quand on t'interrogera.

– Ne m'arrêtez pas ou plutôt conduisez-moi à

mon appartement...

– C’est ça, on va lui servir d’escorte, ricana le policier en le poussant à l’arrière de la voiture.

– Tu t’expliqueras au poste, fit celui qui s’installa au volant.

Et l’auto-patrouille démarra pendant que les autres policiers s’affairaient à dresser les constatations d’usage.

*

Gigi ramena ses jambes sous elle, se recroquevilla dans le coin du divan. Bill avança la cigarette et se pencha pour la brûler. À ce moment précis, les deux jambes de la danseuse se détendirent avec rapidité et ses deux pieds atteignirent Bill dans les parties.

L’homme tomba à genoux en hurlant de douleur. Gigi se jeta immédiatement sur lui.

Ken, en entendant le cri de son ami, s’était levé brusquement et s’apprêtait à sortir son arme.

– Ne bougez pas.

Gigi avait eu le temps de s'emparer du revolver qui pendait à la ceinture de Bill. Ce dernier continuait de se lamenter en se tenant le bas du ventre à deux mains.

Ken ne semblait pas du tout craindre l'arme que tenait Gigi. Il continuait d'avancer.

– Si tu crois que j'ai peur d'une femme, tu te trompes.

Gigi tint le revolver à deux mains et, fermant les yeux, elle pressa la gâchette. Elle entendit un cri. Elle ouvrit les yeux et vit Ken qui se tenait l'épaule. Il avait échappé son arme. La balle l'avait touché à l'épaule droite.

– Tu vois que je plaisante pas. Maintenant, les clefs. Tu vas me débarrasser de ces menottes qui me gênent les chevilles. Plus vite que ça.

Bill avait réussi à s'asseoir par terre. Il reprenait son souffle. Ken s'approcha de lui.

– C'est toi qui les as.

Bill réussit à glisser la main dans sa poche et sortit une petite clef. Ken la prit et s'avança vers

Gigi.

– Détache mes chevilles. Attention, pas de faux mouvement, sinon tu recevras une balle en plein front, menaça-t-elle.

Une fois libérée, elle se pencha, ramassa le revolver de Ken et recula lentement jusqu'à la porte.

– Si vous cherchez à sortir avant deux minutes, je vous descendrai, je vous préviens.

Une fois à l'extérieur, elle lança les revolvers au loin dans le chantier de construction et elle courut derrière la cabane, là où se trouvait la voiture des deux hommes.

En ouvrant la portière, elle se rendit compte que la clef de contact ne se trouvait pas dans la voiture.

« Imbécile que je suis. J'aurais dû la leur demander. »

Et elle songea que les deux criminels ne tarderaient pas à se lancer à sa poursuite.

« Et j'ai fait la bêtise de me débarrasser des armes. »

Elle manquait beaucoup trop d'expérience. Elle n'aurait jamais dû se lancer dans cette aventure. Cependant, elle savait qu'elle jouissait d'un avantage sur ses deux adversaires. Ken était blessé à l'épaule et perdait du sang, quant à Bill, avec le coup qu'elle lui avait donné, il aurait certes de la difficulté à courir. Elle s'élança dans le but de distancer ses poursuivants. Elle savait qu'elle était passablement loin de la grand-route et qu'il n'y avait aucune habitation près du chantier de construction.

Soudain, elle arrêta de courir et revint en direction de la maison.

« Que je suis idiote. »

Elle resta derrière la cabane, couchée dans les hautes herbes. Elle entendit la porte s'ouvrir. Bill bientôt apparut. Ken le suivait en se tenant l'épaule.

– Elle est à pied. Elle ne peut être loin. On va la rattraper.

– C'est facile à dire, mais moi je saigne. Il faut que je voie un docteur. Je vais me rendre au bout

de mon sang.

– Ferme donc ta gueule, ce n'est qu'une égratignure. Vite, monte, faut la capturer avant qu'elle ne rejoigne la grand-route.

Gigi attendit que la voiture se fut éloignée et entra dans la cabane. Elle ferma la porte derrière elle et poussa deux verrous. Maintenant, il lui fallait se tenir loin de la fenêtre au cas où les deux hommes reviendraient.

« Je vais appeler la police, demander qu'on m'envoie du secours. Après tout, Benoît ne me trouvera pas si bête. »

*

Arrivé au poste, Benoît Richard fit une véritable crise d'hystérie. Il hurlait comme un pendu.

– Vous aurez des morts sur la conscience. Vous êtes des bornés qui ne voulez rien écouter. Je vous ferai suspendre comme policiers. S'il arrive quelque chose à Gigi, on vous accusera de

meurtre. Vous avez rejoint Poulin ?

– Tu fais mieux de te la fermer si tu veux pas qu’on t’enferme dans une cellule. On cherche le sergent-détective partout. Il ne devrait pas tarder à nous appeler.

Le policier avait raison. Quelques instants plus tard, le téléphone sonnait.

– Ah ! enfin, c’est vous sergent ! dit le policier après avoir décroché.

Comme mû par un ressort, Benoît bondit de son siège et voulut arracher l’appareil des mains du policier.

– Donnez-moi ça, vous entendez ?

Deux autres agents s’avancèrent pour retenir le détective privé.

– Voulez-vous m’expliquer ce qui se passe ? demanda le sergent.

– Nous avons arrêté un maniaque, un malade qui a roulé comme s’il était sur une piste de course. Il a pris la fuite, on l’a rattrapé. Il a failli tuer un policier. Il dit vous connaître. Son nom est Benoît Richard.

– Passez-le moi, fit Poulin.

– Mais, sergent...

– Je veux lui parler. Obéissez.

Benoît poussa un soupir de soulagement lorsque le policier lui tendit enfin le récepteur.

– Sergent, il faut que vous sauviez Gigi. Rejoignez Sam Walters.

– Un instant, Richard. Expliquez-vous un peu mieux !

Benoît prit une longue respiration.

– Walters sait que je possède des documents compromettants que j’ai pris chez Brisebois. Ginette avait rendez-vous avec le contracteur. Ses hommes l’ont fait prisonnière. Je devais rencontrer Walters près de mon appartement. Il m’avait donné une limite de temps. Mais à cause de ces policiers idiots qui m’ont empêché de me rendre au rendez-vous, Gigi a probablement été tuée.

– Du calme, Richard Walters n’est pas un imbécile. Avant d’ordonner à ses hommes de commettre un meurtre, il y réfléchira à deux fois.

C'est un homme d'affaires sans scrupules, mais pas un assassin.

– Peut-être pas, mais ses comparses vont brutaliser ma secrétaire pour la faire parler. Il faut retrouver Walters à tout prix.

– Vous dites qu'il vous attend près de votre appartement ?

– Oui, mais le temps est écoulé et la patience ne semble pas être sa qualité première.

– Je m'en occupe, fit Poulin. Je me rends à votre appartement. Je donne des ordres pour que des policiers surveillent les bureaux et l'appartement de Walters. Nous le retrouverons et le ferons parler.

Le sergent allait raccrocher.

– Attendez ! cria Benoît. Moi, je ne veux pas rester ici, au poste.

– Passez-moi celui qui est en charge.

Avec un sourire narquois sur les lèvres, Benoît tendit le récepteur au policier.

Ce dernier écouta un moment les directives du

sergent. Lorsqu'il raccrocha Benoît demanda aussitôt :

– Je suis libre ?

– Le sergent vous attend devant votre appartement. Mais ne vous comptez pas entièrement sorti du bois. Poulin m'a demandé de dresser les contraventions et vous serez chanceux si vous ne vous en tirez qu'avec des amendes.

Benoît ne l'écoutait plus. Il était déjà sorti du poste. Il fallait absolument mettre tout en œuvre pour sauver Gigi.

XIV

Au volant de sa voiture, le sergent-détective Poulin se dirigeait à toute vitesse vers l'appartement de Benoît Richard. Il avait actionné la sirène et les automobilistes s'empressaient de se ranger pour lui laisser le chemin libre.

Tout juste comme il arrivait dans la rue où habitait Richard, il aperçut une automobile noire qui s'apprêtait à démarrer en vitesse. Il reconnut Sam Walters, au volant.

Poulin n'hésita pas et lui coupa la route en freinant brusquement, s'arrêtant presque au centre de la rue. Il dégaina son arme et descendit de sa voiture.

— Sortez de là, Walters et les mains en l'air. Le contracteur était blême de rage.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Je n'ai rien fait

de mal. J'ai le droit de stationner ici. Pourquoi m'arrêtez-vous ?

– Je n'ai jamais dit que je vous arrêtais, répliqua Poulin. Placez vos mains sur le toit de votre voiture, les jambes écartées.

– Vous paierez cher pour votre impertinence, vous verrez que j'ai le bras très long.

Le sergent le fouilla, mais comme il s'y attendait le contracteur n'était pas armé.

– Si vous ne voulez pas vous retrouver derrière les barreaux avec une accusation d'enlèvement...

– Enlèvement ? demanda Walters d'un air innocent. Vous faites sûrement erreur.

– Pas du tout. Vos hommes ont séquestré la secrétaire du détective Benoît Richard. Vous aviez donné rendez-vous à ce dernier.

Walters ricana :

– Il a plus de dix minutes de retard.

– Je sais. Vous avez téléphoné à vos hommes ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Le sergent le poussa vers sa voiture.

– Montez.

– Je refuse, vous ne pouvez pas m’arrêter, vous n’avez aucun mandat.

– Je ne vous arrête pas, je veux vous causer.

Comme il allait le pousser à l’intérieur, un taxi arriva en trombe et freina brusquement, à quelques pouces seulement de la voiture du sergent. Benoît Richard ouvrit la portière, lança un billet au chauffeur en criant :

– Faites demi-tour et payez-vous. Gardez la monnaie.

Avant même que Poulin eut le temps de faire un geste, Benoît avait saisi Sam Walters par le revers de son veston.

– Toi, mon hostie, tu vas dire à tes hommes de libérer Gigi tout de suite, sans ça, t’es pas mieux que mort.

– Lâchez-moi. Sergent, arrêtez-le. Il m’a menacé, vous l’avez entendu, hurla Walters.

Poulin esquissa un sourire.

– Je regrette, monsieur Walters, il me faut déplacer ma voiture, je gêne la circulation.

Et il s'installa au volant de son auto. Benoît avait repoussé Walters sur le trottoir.

– Parle-moi de Gigi, ça presse. Je te donne dix secondes. Ensuite, je vais te démolir la face mieux que pourraient le faire tes engins mécaniques.

Il le serrait à la gorge et Walters étouffait.

– Elle est toujours avec mes hommes, réussit-il à dire.

– Donc, ce que tu m'as dit, c'étaient des blagues ?

– Pas du tout. Je ne les ai pas appelés. Ils ont dû chercher à la faire parler.

– Mon écœurant, je ne sais pas ce qui me retient...

Le sergent-détective avait stationné sa voiture le long du trottoir, derrière celle de Walters. Il avait entendu la fin de la conversation. Il

empêcha Benoît de frapper l'important homme d'affaires.

– Montons à votre appartement. Il va téléphoner tout de suite et ordonner à ses tueurs à gages de libérer votre secrétaire.

– Je n'ai jamais eu de tueurs à gages à mon service, fit Walters.

Déjà, Benoît avait ouvert la porte de l'immeuble et poussait le contracteur à l'intérieur. Il l'obligea à se rendre à son appartement.

– Appelle tout de suite, ordonna le détective privé en lui tendant le récepteur.

Walters n'hésita qu'une seconde. Ses hommes avaient sûrement martyrisé la fille, mais ne l'avaient pas tuée, il en était persuadé.

– Curieux, il n'y a personne, murmura-t-il.

– Impossible, laisse sonner, ragea Benoît.

*

Gigi allait décrocher le récepteur et tenter de communiquer avec Benoît, et s'il n'était pas à son appartement, elle téléphonerait à la police. Mais elle n'eut pas le temps de décrocher, la sonnerie de l'appareil retentissait.

« Ce doit être Walters. Qu'est-ce que je fais ? Si je réponds, il saura qu'il s'est passé quelque chose. Il viendra et pourrait arriver avant les policiers. »

D'un autre côté, si le contracteur apprenait que Gigi était libre, il n'oserait peut-être pas intervenir.

À la quatrième sonnerie, elle décrocha.

– Allô !

– Qui parle ? demanda Walters.

– Ginette Dubois.

Walters resta un instant sans parler puis Gigi l'entendit murmurer :

– Je ne comprends plus rien, c'est elle, c'est la fille. Une seconde plus tard, elle reconnut la voix de Benoît.

- C’est toi Gigi ?
- Benoît, enfin.
- Qu’est-ce qu’ils t’ont fait, ces maudits cochons ?

Gigi esquissa un sourire :

– Mais rien, voyons. Ils voulaient me faire parler. Ils étaient armés, mais je n’ai jamais eu peur des hommes, même s’ils ont des revolvers. Je les ai mis hors de combat en moins de deux.

– Quoi ?

– Tu sais que je connais le judo, le karaté. Ce fut un jeu d’enfant. Ils me suppliaient de les laisser. Tu aurais dû les voir s’écrouler, il y a du sang partout dans la cabane et moi, je n’ai aucune égratignure.

Benoît n’en croyait pas ses oreilles.

– Où sont tes ravisseurs ?

– Partis.

– Hein ?

– Je ne voulais plus voir leurs sales faces. Je les ai laissés filer en voiture.

– Mais ils vont revenir et se venger. Tu aurais dû les garder prisonniers.

– Aucun danger, ils doivent être rendus dans un hôpital pour faire soigner leurs blessures.

– Où es-tu ?

– Dans une cabane, sur un chantier de construction. Mais j’ignore complètement où ça se trouve.

– Attends-moi. Walters va me renseigner.

En songeant que, ne la voyant pas sur la route, ses ravisseurs pouvaient revenir, elle supplia :

– Fais vite.

– Toi, tu ne m’as pas tout dit.

– Mais oui. J’ai simplement hâte de te revoir, mon amour. Je m’ennuie de toi.

Et elle raccrocha en poussant un soupir de soulagement.

*

Poulin ordonna à Walters :

– Vous laissez votre voiture ici et vous venez avec nous.

Mais Benoît intervint :

– Non. Il va nous dire exactement où se trouve le chantier et nous le laisserons partir. Vous, sergent, vous viendrez avec moi. Je n’ai plus de voiture, elle est presque entièrement démolie... de plus, je veux vous parler, sans témoin. Il y a beaucoup de nouveau.

Et se tournant vers Walters, il ordonna :

– Dis-nous où se trouve ce chantier... et pas de blague. Tu es déjà dans de sales draps, Walters.

Le contracteur indiqua exactement la route à suivre. Benoît le laissa partir.

– Allons-y, cria Benoît en se précipitant à l’extérieur.

Le sergent-détective mit son véhicule en marche, actionnant également le cri strident de la sirène.

– Vous pouvez donner des ordres de votre

voiture ? demanda Benoît.

– Certainement.

– Eh bien ! demandez à vos hommes de se rendre chez Walters ! Qu'on surveille ses bureaux et son appartement. Je suis persuadé que quelqu'un va chercher à le voir.

– Qui ?

– Si je vous dis tout, vous n'aurez plus aucune surprise demain.

Le policier aurait bien voulu en savoir plus long.

– Que se passera-t-il demain ?

– Tout d'abord, dites-moi, vous avez des nouvelles d'André Laurin ?

– Oui, il n'est pas gravement blessé. On le garde en observation jusqu'à demain matin.

– Tant mieux. Si la surveillance de Walters apporte les résultats désirés, si vous obtenez les renseignements que je vous ai demandés plus tôt durant la journée et si moi, de mon côté, je puis vérifier certains petits points, Laurin pourra

assister à la réunion.

Tout en conduisant sa voiture avec beaucoup d'attention, le sergent ne perdait pas un mot des paroles de Benoît Richard.

– Vous avez l'intention de faire une réunion ?

– Oui, demain après-midi. J'en sais déjà assez long pour démasquer l'assassin.

Poulin se demandait si Benoît ne bluffait pas. Après tout, il avait mené son enquête personnelle, Richard lui avait dit tout ce qu'il savait et pourtant, il était incapable de pointer l'assassin du doigt. Tout en conduisant, il tirait ses conclusions :

« Walters est peut-être mêlé à l'affaire, mais il n'a pas commis de meurtre. Des tueurs à gages ? Je ne crois pas, ils n'auraient pas pu entrer, le soir, dans les bureaux de la maison Brisebois. »

– Je vais vous demander de m'aider à convoquer certaines personnes. Je m'occuperai de Ludovic Brisebois, d'André Laurin, de sa secrétaire, Huguette Séguin, et du gardien de nuit, Edmond Michaud. De votre côté, obligez

Walters, Turcotte, le concierge de l'immeuble où a été tuée Lili Gervais et enfin, Hélène Bouvier, à être présents.

Le sergent haussa les épaules.

– Ça fait beaucoup de monde. Ce ne sont quand même pas tous des assassins. Le gardien de nuit a un alibi pour le second meurtre, le concierge de l'immeuble d'habitation du boulevard Douviers, un alibi pour le premier meurtre, et Hélène Bouvier était en Europe au moment des deux assassinats.

– Vous oubliez Laurin qui ne peut avoir tué Lili Gervais.

– Quant à Walters, des dizaines de personnes prouveront qu'il a passé la journée à son bureau ou à ses chantiers. Il ne reste plus beaucoup de suspects.

Benoît le regarda du coin de l'œil :

– Vous soupçonnez toujours mon client, Ludovic Brisebois ?

– Oui, je l'avoue... mais il y a aussi cette Odette Picard qui est disparue si

mystérieusement. Si nous la retrouvions, ça pourrait expliquer bien des choses.

Et c'est alors que Benoît Richard lança :

– C'est fait.

Poulin sursauta, faillit perdre le contrôle de sa voiture puis murmura :

– Je suppose que vous ne voulez rien me dire ?

– Vous saurez tout, demain après-midi. Oh ! j'ai un service à vous demander ! Si on convoque tous ces gens à mon appartement, ils ne se sentiront pas obligés de venir, tandis que si c'est dans vos bureaux... c'est possible ?

– Oui, murmura le sergent.

Il aurait bien aimé chercher à tirer les vers du nez au détective privé, le forcer à dire tout ce qu'il savait, mais la voiture arrivait au chantier de construction.

En entendant le bruit de la sirène, Gigi avait ouvert la porte et s'était précipitée hors de la cabane. Benoît bondit hors de la voiture et la danseuse s'élança dans ses bras.

– Mon chéri.

Elle éclata en sanglots. Benoît tenta de la calmer.

– Allons, allons, tout est fini, maintenant. Tu n’as plus à avoir peur.

Gigi se dégagea brusquement, essuya du revers de sa main droite les larmes qui avaient coulé.

– Je n’ai pas eu peur. Ce sont les nerfs qui sont en train de me lâcher.

Benoît vit sa robe déchirée, les marques à ses poignets et à ses chevilles.

– Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?

– Ils voulaient me violer, mais je me suis défendue. Quant à ces marques, c’est rien. Ils m’avaient ligotée, ça va disparaître rapidement.

– Il le faut, conclut Benoît, car tu vas reprendre ton métier de danseuse, une fois cette affaire terminée.

– Jamais, je veux être ta secrétaire !

– C’est une situation trop dangereuse.

Le sergent-détective laissa le couple discuter et entra dans la cabane afin d'y recueillir certains indices que les ravisseurs auraient pu laisser derrière eux.

Gigi avait bien dit qu'il y avait du sang partout et pourtant, il n'en voyait nulle part.

« On ne saura jamais ce qui s'est passé exactement, songea-t-il. La Ginette va s'en tenir à sa version et ce ne sont pas ses ravisseurs qui parleront. »

Il revint à la voiture.

– Il n'y a plus rien à faire ici, entrons.

– Si vous voulez nous conduire à mon appartement, sergent. Gigi a besoin de repos. Quant à moi, je n'ai pas encore terminé mon enquête. Il faut que tout soit prêt pour demain après-midi.

Gigi demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a, demain après-midi ?

– À deux heures, à mon bureau, fit Poulin, votre ami va jouer au Sherlock Holmes et démasquer les assassins de Raymonde Brisebois

et de Lili Gervais.

– Vous voulez dire qu’il y a deux coupables ?

– C’est ce que je crois.

Benoît Richard, un sourire moqueur sur les lèvres, n’ajouta pas un mot.

XV

Deux policiers encadraient Ludovic Brisebois tandis qu'un autre poussait le fauteuil roulant. Le grand malade demanda :

– Vous m'avez dit qu'il s'agissait d'une réunion, sergent. Nous sommes seuls.

– Les autres ne tarderont pas. Je voulais vous donner une dernière chance, Brisebois. Si vous avez tué votre femme, vous faites mieux d'avouer. Nous savons maintenant qu'elle avait une double vie, que c'était une lesbienne. Un jury comprendra votre geste. Vous pourriez peut-être vous en tirer.

– Ne perdez pas votre temps, sergent. Je n'avouerai jamais un crime que je n'ai pas commis, mais je puis vous assurer que vous allez payer pour m'avoir fait arrêter. Ça ne restera pas là.

– Je n’ai fait que mon devoir.

– C’est ce que nous verrons.

Le téléphone sonna sur le bureau de Poulin.

– Sam Walters vient d’arriver, lui annonça un assistant. Il semble de mauvais poil.

– Aucune importance. Laissez-le entrer.

La porte s’ouvrit brusquement et Walters parut.

– Croyez-vous, sergent, que j’ai rien à faire ? Pour moi, le temps c’est de l’argent et celui que vous me faites perdre ici pourra vous coûter cher.

– Taisez-vous et prenez place. Je ne veux plus entendre un mot, fit durement le sergent.

– Je n’aime pas recevoir des ordres.

– Prenez-les quand même et si vous protestez, je vous fais arrêter immédiatement.

Walters pâlit. Mais il crâna :

– Sous quel chef d’accusation ?

– Ne jouez pas à l’innocent. Vous avez obligé vos comparses à enlever une femme. Ils l’ont

martyrisée, l'ont retenue prisonnière. Sûrement que ça peut vous valoir plusieurs mois de prison.

La conversation risquait de tourner au vinaigre, mais l'arrivée d'André Laurin et de sa secrétaire, Huguette Séguin, calma les esprits. Tout le monde s'informa de la santé du comptable agréé.

– J'en ai été quitte pour une bonne peur, murmura Laurin. Un homme parut dans la porte.

– C'est vous qui m'avez ordonné de venir ici ?

Le sergent reconnut Turcotte, le concierge de l'immeuble où habitait Odette Picard.

– Asseyez-vous, monsieur Turcotte, dit Poulin. Vous ne connaissez pas nos autres invités. Voici monsieur Brisebois, président de la maison Brisebois, et mademoiselle Séguin, secrétaire de monsieur Laurin, ici présent et comptable de la même maison.

– Salut, fit Turcotte. J'espère que ce ne sera pas trop long. Je ne vis pas à rien faire moi. Le détective Richard est pas là ?

Le sergent, surpris par cette question,

demanda :

– Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

– Hier, il m’a promis qu’il mettrait fin à toute cette histoire. Moi, j’ai hâte en maudit qu’elle se termine.

– Richard ne tardera pas.

Mais ce fut le gardien de nuit, Edmond Michaud, qui arriva à son tour.

Il alla immédiatement serrer la main de Brisebois.

– Je vous trouve extraordinaire, monsieur. J’espère que vous allez nous revenir à la compagnie.

– J’irai sûrement de temps à autre. André Laurin deviendra mon bras droit. J’ai pu constater que c’était un excellent employé et qu’il prenait à cœur les intérêts de la compagnie.

Laurin le remercia chaleureusement et Huguette Séguin ajouta :

– C’est le meilleur choix que vous puissiez faire, monsieur.

Enfin, Hélène Bouvier entra. Elle regarda autour d'elle. Personne ne semblait la connaître, à l'exception du sergent et de Walters qui demanda :

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle ne répondit pas et s'adressa au sergent.

– Monsieur Benoît Richard n'est pas là, c'est lui qui...

– J'attendais que vous soyez tous arrivés, fit une voix dans la porte. J'attendais dans la pièce voisine.

Walters se leva brusquement et s'approcha du détective privé.

– Vous avez mes documents ?

– Oui, ne vous inquiétez pas, vous les aurez en temps et lieu. J'attends quelqu'un d'autre, puis notre petite séance débutera.

Le sergent-détective Poulin regarda autour de lui.

– Tous ceux que vous vouliez convoquer sont ici, remarqua-t-il.

– Il manque une personne, dit Benoît.

Et comme pour lui donner raison, la porte s'ouvrit et Ginette Dubois parut. Elle portait, à la main, une petite valise bleue.

Hélène Bouvier s'écria :

– Mais c'est à moi, cette valise.

– Parfaitement, fit Richard, le sourire aux lèvres. Si vous voulez bien vous rasseoir, mademoiselle. Je vous demande à tous de me porter la plus grande attention.

Une tension régnait dans la pièce. Le dernier acte allait se jouer. Tous les yeux étaient rivés sur le détective. Le silence était si épais qu'on aurait pu le trancher au couteau. Benoît Richard prenait son temps. Il triomphait. Comme un bon comédien, il semblait vouloir ménager ses effets.

– Nous allons tenter d'éclaircir le mystère entourant la mort de Raymonde Brisebois et de Lili Gervais, dit-il d'une voix qui se voulait mystérieuse. Il est évident que ces deux victimes manquent au rendez-vous, mais il y a une troisième personne, mêlée de près à cette affaire,

qui est également absente, une fille qui est disparue depuis le début de cette aventure.

Benoît alla prendre la valise des mains de Gigi et l'ouvrit.

– Tu as apporté du maquillage, c'est parfait. Mademoiselle Bouvier, voulez-vous vous asseoir ici, près du bureau, vous serez en pleine lumière.

– Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

– Vous allez comprendre.

Hélène Bouvier changea donc de place. Benoît avait placé la valise sur le bureau de Poulin.

Aidé de Gigi, Benoît appliqua de la crème démaquillante sur la figure de la fille, puis il ordonna à Gigi de lui dessiner les lèvres et de corriger la ligne de ses sourcils. Elle suivait les instructions de son patron qui lui ordonnait d'apporter les changements nécessaires.

– C'est parfait, dit-il enfin en félicitant sa « secrétaire ». Puis, il ordonna à Hélène Bouvier :

– Levez-vous.

Elle obéit. Benoît sortit une robe de la valise.

– Vous allez passer dans la pièce voisine et revêtir cette robe.

Poulin demanda :

– Mais à quoi rime toute cette comédie ?

– Vous le saurez dans quelques secondes.

Hélène Bouvier n'avait pas bougé.

– Je refuse de me prêter à cette bouffonnerie.

– Ma secrétaire ira avec vous dans l'autre pièce. Si vous refusez, deux policiers vous accompagneront.

Tout en protestant, elle sortit en compagnie de Gigi.

Lentement, Benoît s'alluma une cigarette, alla jeter un coup d'œil à la fenêtre et revint à sa place tout en regardant en direction de la porte où Gigi et Hélène étaient sorties.

Le silence était de plus en plus lourd. Poulin commençait à se demander s'il avait eu raison de se prêter à cette confrontation.

Enfin, la porte s'ouvrit et Gigi poussa Hélène Bouvier dans la pièce. Cette dernière portait la

robe qu'Odette Picard avait, le matin de la mort de Raymonde Brisebois, alors qu'elle avait quitté brusquement son travail.

Benoît la regarda lentement, des pieds à la tête, s'arrêtant surtout aux courbes que le vêtement mettait en valeur.

— J'avoue que vous êtes beaucoup plus aguichante dans cette robe décolletée, vous ne trouvez pas, vous autres ?

Personne n'osa répondre à la question du détective privé. S'approchant du bureau, Benoît murmura :

— Maintenant, nous allons ajouter la dernière touche.

De la valise, il sortit une perruque aux longs cheveux roux qu'il mit sur la tête d'Hélène. Laurin et Huguette Séguin, la secrétaire, poussèrent un cri.

— Odette Picard !

Walters tenait à peine sur sa chaise tellement il était nerveux. Poulin s'en rendit compte et ordonna à un de ses adjoints de se tenir près de

l'homme d'affaires afin de l'empêcher d'intervenir.

Benoît Richard, gonflé par l'orgueil, reprit d'un ton qui en imposait :

– Un tout petit mot que vous avez prononcé au téléphone, mademoiselle Bouvier, un mot de trop. Vous m'avez dit que Raymonde Brisebois avait été étranglée puis jetée dans la piscine. Or, l'autopsie n'était pas encore terminée. On ignorait si Raymonde était morte noyée ou étranglée. Comment pouviez-vous le savoir ?

D'une pâleur cadavérique, Hélène ne répondit pas et Benoît poursuivit.

– Soudain, je me suis souvenu qu'Odette Picard s'était présentée à votre appartement seulement après votre départ pour l'Europe. Le concierge me l'avait affirmé et jamais il ne vous a vue en compagnie de votre amie.

Ludovic Brisebois venait de tout comprendre.

– Cette femme, Hélène Bouvier, et Odette Picard ne font qu'une seule et même personne ?

Benoît Richard approuva.

– J’ai commencé à avoir des doutes devant la disparition mystérieuse de cette Odette Picard. Elle entre dans le décor après le départ d’Hélène Bouvier et elle disparaît tout à coup quand cette dernière revient d’Europe.

– Mais, justement, j’étais en Europe, murmura la jeune femme.

– J’y arrive dans quelques secondes, à votre voyage. À cause de l’erreur que vous aviez commise et que j’ai mentionnée tantôt, j’ai compris que vous aviez tué Raymonde Brisebois. Pourtant, vous ne connaissiez pas cette femme. Comment avez-vous pu la rencontrer, le soir, au gymnase. Alors, j’ai compris que vous l’aviez fait dans la peau d’Odette Picard.

Le détective privé prit une serviette qu’il avait déposée sur un fauteuil.

– Tenez sergent. Cette serviette contient des documents secrets, des photos, enfin tout ce que j’ai rapporté du bureau de Raymonde Brisebois. Vous comprendrez en lisant ces documents que, depuis des semaines, Raymonde se laissait acheter par Sam Walters.

Ludovic se souleva dans son fauteuil.

– Je ne te crois pas.

– C’est pourtant la vérité, poursuivit Benoît. La compagnie se serait retrouvée en si mauvaise posture, Ludovic, que dans quelques semaines vous auriez été obligé de la vendre à Walters pour presque rien.

Brisebois ne semblait pas vouloir comprendre.

– Mais pourquoi Raymonde faisait-elle ça ?

– Advenant la vente de votre compagnie à Walters, Raymonde aurait reçu, en dessous de la table, une très forte somme et elle t’aurait laissé tomber. Mais ce n’est pas ce qui s’est passé. Walters et sa complice avaient décidé de ne jamais payer Raymonde. On avait décidé de l’éliminer. Oh ! le coup a été préparé de longue main ! Hélène Bouvier connaissait Lili Gervais, la bonne amie de Raymonde Brisebois. Les deux femmes s’aimaient depuis des années. Mais Hélène Bouvier a acheté la complicité de Lili Gervais. Lili a fortement recommandé à Raymonde une jeune fille du nom d’Odette

Picard. Fort bien maquillée, très aguichante, très belle, Hélène Bouvier, dans la peau de son personnage, ne pouvait faire autrement que d'attirer la convoitise de Raymonde Brisebois. Non seulement elle est entrée à l'emploi de la maison Brisebois mais, pardonnez-moi l'expression, Ludovic, elle est devenue la maîtresse de la grande patronne.

Laurin murmura :

– Je m'en doutais mais je ne pouvais parler. Madame Brisebois était la présidente de la compagnie.

Benoît reprit la parole.

– Hélène Bouvier, alias Odette Picard, renseignait son amant Sam Walters sur toutes les transactions de la maison Brisebois. Walters intervenait à temps pour les faire échouer et ensuite pour prendre entente avec madame Brisebois. Il achetait son silence et sa complicité.

Assis dans le coin, bien surveillé par le policier, Walters écoutait sans rien dire mais sa nervosité était extrême.

– Brusquement, fit Benoît, le couple Walters-Bouvier décide d'éliminer Raymonde Brisebois. Elle coûte trop cher. C'est Hélène qui s'en chargera. Elle annonce à tous qu'elle doit partir pour l'Europe.

Cette fois, Benoît se tourna du côté du sergent.

– J'ai travaillé en collaboration avec la police officielle. Racontez ce que vous avez appris, sergent.

Poulin se gratta la gorge, puis commença :

– J'ai suivi les directives de monsieur Richard. Ce ne fut pas facile. Nous avons communiqué avec l'immigration. J'ai fait interroger des employés d'Air France, je suis entré en communication avec la police française. Nous avons fait un bon travail.

Il prit sur son bureau un cartable contenant quelques documents.

– Voici un passeport au nom d'Hélène Bouvier, mais regardez la photo. Il fit circuler le passeport et expliqua :

– Comme vous pouvez le constater, il ne s'agit

pas de la photo d'Hélène Bouvier, mais de celle d'une demoiselle Lebrun, une jeune fille qui travaille à la boutique de mademoiselle Bouvier. C'est elle qui s'est rendue en Europe pour discuter affaires en prenant l'identité de sa patronne.

Turcotte, le concierge, s'écria :

– Vous vous trompez. Mademoiselle Bouvier m'a envoyé une carte postale d'Europe... et je dois dire qu'elle connaissait mes goûts.

Benoît fit signe au sergent qu'il allait continuer. Gigi regardait son amant avec des yeux ébahis. Elle était en admiration devant lui.

– Hélène Bouvier avait tout prévu, reprit Benoît. Elle avait remis à cette demoiselle Lebrun des lettres signées de sa main et une carte postale qu'elle vous a fait poster, Turcotte. Quand le moment est venu de commettre l'assassinat, Hélène Bouvier se rend au rendez-vous qu'elle a fixé en se servant de sa personnalité d'Odette Picard. Que s'est-il passé exactement, on l'ignore. Edmond Michaud n'a rien entendu cette nuit-là. Maintenant, nous savons qu'Hélène a tout

d'abord étranglé Raymonde avant de la pousser dans la piscine.

Les deux policiers qui avaient amené Ludovic Brisebois, de sa cellule au bureau du sergent, le croyaient complètement paralysé. Ils ne le surveillaient pas étroitement. À leur grande surprise, Ludovic s'était brusquement dressé et marcha en direction d'Hélène Bouvier. Surpris, les policiers n'eurent pas le temps d'intervenir. Il saisit la jeune femme à la gorge.

– Salope, je vais te tuer. Je vais te tuer.

Heureusement, le sergent Poulin n'eut aucune difficulté à le maîtriser. Il le ramena à son fauteuil.

– Je vous en prie, soyez calme, Brisebois. Vous pouvez maintenant vous considérer comme un homme libre. N'allez pas gâcher le reste de votre vie. Nous nous occuperons de cette criminelle.

Une fois le calme rétabli, Benoît put continuer son récit.

– Le lendemain de son crime, sous les traits

d'Odette Picard, elle retourne au bureau voir ce qui s'y passe. Elle ne s'y attarde pas car Lili Gervais, un témoin beaucoup trop gênant puisqu'elle est au courant de la double personnalité d'Hélène, l'attend dans son appartement. Hélène commet alors son second meurtre. Malheureusement pour elle, j'arrive et entre dans l'appartement. Si je la vois, je découvre immédiatement le pot aux roses. Elle m'assomme et prend la fuite, abandonne la personnalité d'Odette Picard. C'est à compter de ce moment que cette dernière cesse d'exister. Elle devient introuvable. Hélène Bouvier n'a plus qu'à attendre le retour de l'avion d'Air France pour réapparaître. Comment les policiers pourront-ils résoudre ce mystère ? Il y a deux coupables possibles. Ludovic Brisebois a découvert que sa femme le trompait avec Walters, qu'elle était également une lesbienne. Il aurait pu engager des tueurs à gages. Et si les policiers n'accusent pas Ludovic, ils se lanceront à la recherche d'Odette Picard qu'on ne retrouvera jamais. On tirera alors les conclusions. Le sergent Poulin et ses assistants croiront à une

histoire de jalousie. Lili Gervais et Raymonde Brisebois vivaient presque comme des conjoints. Puis arrive Odette Picard. Lili Gervais est jalouse. Le sergent croit que, dans un moment de folie, Lili tue Raymonde. Odette Picard, pour venger Raymonde, fait venir Lili à son appartement et la tue, puis disparaît. Walters, qui a préparé de longue main toute cette affaire incroyable, qui lui rapportera des millions, voulait mettre la main sur des documents très compromettants qui se trouvaient dans le coffre-fort personnel de Raymonde Brisebois. Malheureusement, André Laurin a été plus rapide que lui en engageant un expert et en faisant ouvrir le coffre.

Le sergent-détective Poulin demanda :

– Mais comment Walters croyait-il pouvoir reprendre les documents ?

– Très facile. Raymonde Brisebois avait dû donner à son amie de cœur et secrétaire particulière, Odette Picard, alias Hélène Bouvier, la combinaison du coffre. Je ne vois pas d'autres solutions. Faites étudier tous ces documents,

sergent, et vous aurez la clef de tout le mystère.

Poulin arrêta Hélène Bouvier et Sam Walters. Les policiers les firent sortir du bureau. Michaud, le gardien de nuit, et Turcotte, le concierge de l'immeuble d'habitation, décidèrent d'aller prendre une bière ensemble.

— Les émotions, ça creuse la soif, fit Turcotte.

— Moi ça m'ouvre le gosier, ajouta Michaud.

Et ils sortirent du bureau en riant. Ludovic Brisebois remercia Benoît Richard.

— J'ai reçu un dur choc, avoua le grand malade. J'aimais aveuglément Raymonde. Je lui faisais confiance. Elle était en train de ruiner ma vie... mais d'un autre côté, cette aventure a eu son bon côté.

Il tendit la main à Laurin.

— Je vous connaissais fort mal, j'étais même un peu jaloux de vous. Mais maintenant, je sais que vous pourrez prendre la direction de la maison Brisebois et qu'elle sera entre bonnes mains.

—Soyez assuré, monsieur Brisebois, que jamais

je ne signerai un contrat sans vous consulter. Vous serez tenu au courant de tout ce qui se passera dans nos bureaux. Même si vous êtes handicapé, il n'y en a pas deux comme vous pour étudier les projets et ça, vous pouvez le faire de votre demeure. Vous resterez le grand patron de la maison Brisebois. Vous permettez que je vous reconduise chez vous ?

Mais Benoît Richard intervint rapidement.

– Je vais ramener moi-même monsieur Brisebois. J'ai certaines choses à discuter avec lui. Mais si vous voulez rendre service, monsieur Laurin, vous pouvez reconduire ma secrétaire à mon bureau.

Gigi protesta :

– Mais je veux aller avec toi.

– Il n'en est pas question. Je dois ramener monsieur Brisebois, puis voir à faire réparer ma voiture. J'en aurai pour une bonne partie de la journée et toi, n'oublie pas que tu travailles ce soir.

Si la danseuse avait eu des revolvers à la place

des yeux, le détective privé serait tombé raide mort.

– Une autre enquête à mener ? demanda Laurin en sortant avec sa secrétaire et la jolie Gigi.

La danseuse répliqua d'un ton sec :

– Oui, une enquête spéciale, sur les hommes. Je cherche à savoir si ce sont tous des maquereaux comme Benoît Richard.

*

Benoît Richard ouvrit la porte de son appartement et appela :

– Gigi, tu es là ?

Personne ne répondit.

– Gigi, j'ai de bonnes nouvelles.

– Je suis dans la chambre, dit-elle d'un ton bourru. Je me repose pour ce soir. N'oublie pas que je suis danseuse.

Mais Benoît Richard se jeta littéralement sur le lit.

– Tu ne danseras pas de sitôt.

– Que veux-tu dire ?

Il brandit le chèque qu’il tenait à la main.

– Le métier de détective privé, c’est plus payant que je ne croyais, surtout quand le client est un ami, qu’il est riche et qu’il ajoute une récompense.

Devenue joyeuse, Gigi demanda :

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Je t’amène en voyage dans le Sud pour au moins deux semaines... pendant qu’on réparera ma voiture.

– Donc, je danserai plus ?

Il la prit dans ses bras et l’embrassa longuement.

– On ne connaît pas l’avenir. À notre retour, nous déciderons.

Tout en parlant, Benoît avait commencé à la dévêtir. Déjà, une main caressait son sein pendant

que l'autre remontait lentement le long de sa cuisse.

– Tu ne veux pas savoir où je t'amène ?

Elle ouvrit la bouche, l'embrassa gloutonnement et murmura :

– Mais je le sais voyons... tu vas me conduire au septième ciel.

Cet ouvrage est le 608^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.